

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



GRAND REPORTAGE

LA VOIX
DES
BERBÈRES

N°467. JANVIER 2018

www.geo.fr

POLYNÉSIE

Le rêve des MARQUISES



Estonie

AU ROYAUME DE SETOMAA,
UNE FABLE BALTIQUE



CANADA
LE PAYS
GEO
DE L'ANNÉE



Iran

DANS LE DÉSERT LE PLUS
CHAUD DU MONDE



RENAULT

La vie, avec passion

Nouveau Renault **KOLEOS**

Suivez vos aspirations



Le SUV au caractère affirmé

Habitabilité et confort de haut niveau avec hayon motorisé mains-libres* et toit ouvrant panoramique*

Technologie tout terrain ALL MODE 4x4-i*

Système multimédia R-LINK 2 avec écran tactile 8,7"*

*De série ou en option selon version. Consommations mixtes min/max (l/100km) : 4,6/5,8. Émissions CO₂ min/max (g/km) : 120/156. Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.

Renault recommande ELF

renault.fr

NOUVELLE BMW X3.

EN MISSION. CHAQUE JOUR.



X DRIVE



Le plaisir
de conduire



Consommations en cycle mixte de la Nouvelle BMW X3 selon motorisations : 5 à 8,4 l/100 km. Émissions de CO₂ : 132 à 193 g/km selon la norme NEDC.
BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3, avenue Ampère, 78 180 Montigny-le-Bretonneux.

 Andorre

VOUS
AVEZ TANT À
DÉCOUVRIR

visitandorra.com



Entre les Marquises et Hongkong...



Derek Hudson

D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? Voilà le titre de l'un des chefs-d'œuvre de Gauguin. Au moment où je lis le récit des exils du peintre aux Marquises, mon avion survole Hongkong et le delta de la rivière des Perles. Sur les collines qui entourent les baies, des forêts d'immeubles, serrés comme des bambous, continuent de pousser. Sur l'eau, les cargos remplis de conteneurs s'entrecroisent, si nombreux qu'ils se frôlent. On peut voir les dernières avancées de l'homme sur la mer. Un pont de quarante-deux kilomètres à six voies va bientôt relier la ville à Zhuhai, en Chine continentale. Images furtives d'un monde qui n'a jamais autant produit, consommé, voyagé...

Où allons-nous ? En 2016, l'humanité aura fabriqué un «produit mondial brut» de 75 641 milliards de dollars. Pour créer cette «richesse», elle aura, comme d'habitude, puisé dans les réserves de la planète : pétrole, gaz, charbon, minéraux, arbres... Et voilà qui aura expédié dans l'atmosphère trente-trois milliards de tonnes de CO₂, qui sont venus

s'ajouter aux autres milliards de tonnes émis depuis le début de la révolution industrielle. Vous connaissez le sujet.

Où allons-nous ? Vue d'Asie et non pas des Marquises, la question de Gauguin en appelle d'autres, vertigineuses. Cette faim d'énergie, cette faim gloutonne, peut-elle se poursuivre ainsi alors que, par définition, les réserves d'énergie fossile sont limitées ? Les progrès techniques iront-ils assez vite pour permettre à l'humanité l'utilisation d'autres énergies à hauteur de ses désirs de consommation ? Quels sont les efforts que chacun – individu, entreprise, institution – est prêt à effectuer pour que la transition se fasse dans la paix ? Dérangeantes questions, qui nous mettent face à notre dilemme. La quantité d'énergie monumentale que nous utilisons permet de satisfaire des désirs légitimes (se chauffer, se soigner, voyager, s'instruire, avoir une vie plus douce...), mais elle est aussi la cause de nos problèmes. Compliqué de s'en sortir...

Où allons-nous ? La question fait apparaître deux conceptions de l'avenir. Celle qui nous dit que le progrès technique et scientifique, l'innovation et l'échange sont les grands moteurs du changement et permettront à l'humanité de trouver des réponses à ces nouveaux défis qui lui sont posés. L'autre ? C'est la fuite vers les paradis verts, l'exil sur des îles, les retrouvailles illusoires et temporaires avec le refuge des origines, où les jours s'étirent, pareils à leurs lendemains, pareils à leurs veilles. A chacun de choisir. ■

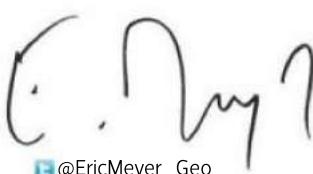


Kiën Hoang Lé

UN BERBÈRE PARMI LES SIENS

L'Algérien Ferhat Bouda, 41 ans, auteur de notre reportage sur les Berbères, est né à Bouzeguène, en Kabylie. Pour lui, la photo est un acte militant : s'il témoigne depuis dix ans de la vie des communautés berbères (en Egypte, au Niger ou chez les troglodytes du Maroc), c'est pour lutter contre la disparition de cette culture, partout menacée. Ainsi, en 2013, aux côtés des Touareg de l'Azawad au Mali, dans un climat de haute tension, un de ses compagnons de route lui dit : «Ferhat, si on doit tous mourir, tu seras le dernier, car nous mourrons tous pour toi. Pourquoi ? «Parce que tu es notre invité.» Son travail, couronné par le prix Pierre et Alexandra Boulat en 2016, a été exposé au festival international du Photojournalisme de Perpignan en 2017.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



@EricMeyer_Geo



DS AUTOMOBILES

SPIRIT OF
AVANT-GARDE

DS 3 CONNECTED CHIC

Edition Limitée Crème Parthénon



Découvrez-la sur DSautomobiles.fr

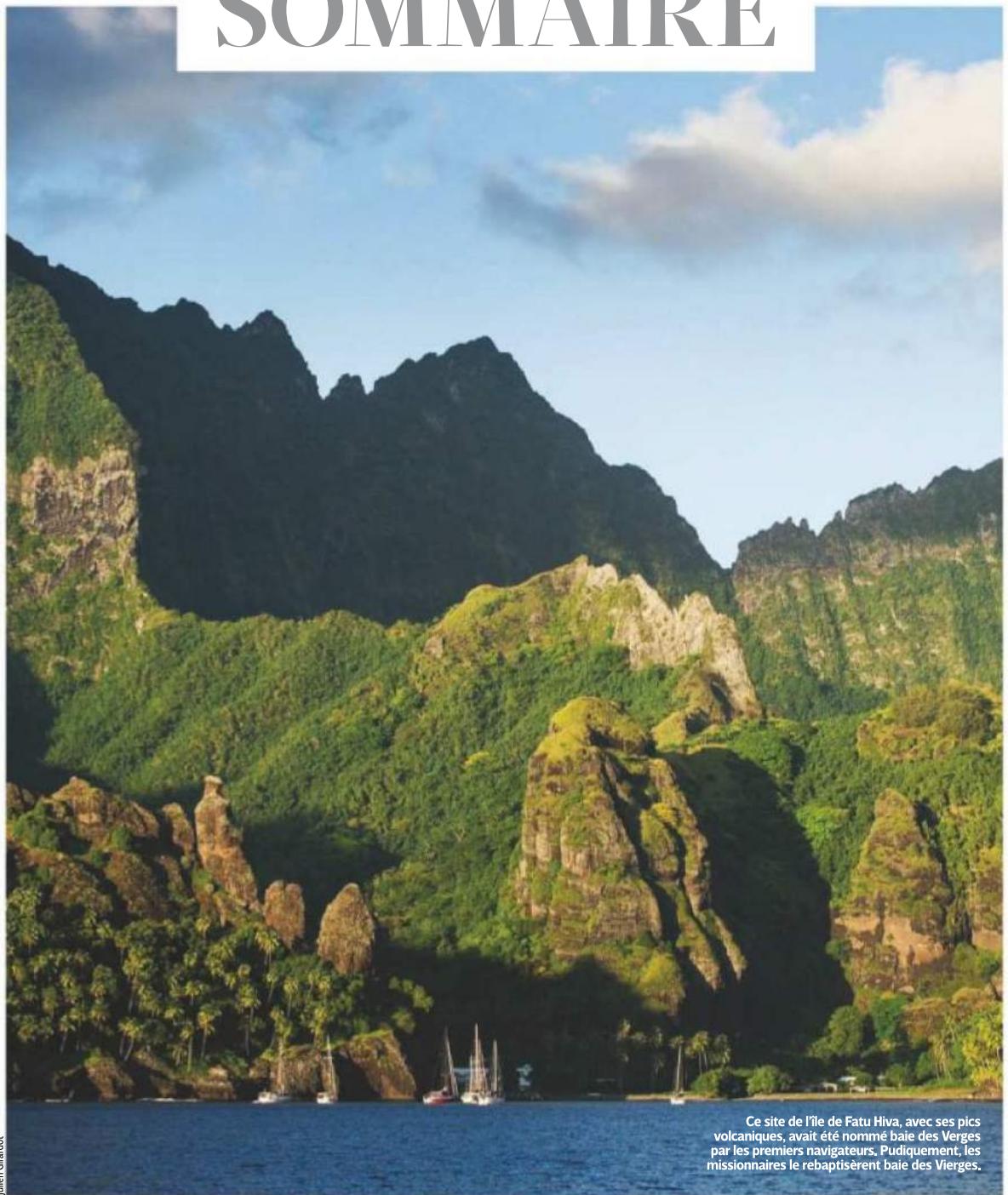
DS préfère TOTAL

Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS 3 : DE 3,0 À 5,6 L/100 KM ET DE 79 À 129 G/KM. Automobiles Citroën RCS Paris 642 050 199

PRODUITE EN FRANCE

SOMMAIRE



Julien Grardot

72

ÉVASION

Les Marquises Le lointain archipel, dernière escale de Gauguin et de Brel, fascine par sa beauté. Un symbole de sérénité ? En réalité, ici, ni lagons ni récifs, mais une nature tout en reliefs, à l'image du caractère des Marquisiens.

Ce site de l'île de Fatu Hiva, avec ses pics volcaniques, avait été nommé baie des Verges par les premiers navigateurs. Pudiquement, les missionnaires le rebaptisèrent baie des Vierges.



104

Ferhat Bouda / Agence Vu



28

Mathieu Dupuis



58

Jérémie Jung / Signatures

Couverture : Ben Thouard, En haut : Ferhat Bouda / Agence Vu. En bas et de g. à d. : Jérémie Jung / Signatures ; Thomas Linkel / Laif - Rea : Matthieu Paley. **Encart Pub** : Linvosges, encart de 22 pages posé sur la C4, diffusé sur les abonnés. **Encarts marketing** : 2 cartes jetées abonnement, 2 encarts tout-en-un «Cross Multi BA AD1» et «Cross Multi BA ADD».

ÉDITORIAL	5
VOUS@GEO	10
PHOTOREPORTER	14
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	
LE MONDE QUI CHANGE	22
Diplomatie : Pékin avance ses pions.	
LE GOÛT DE GEO	23
Le biltong, la recette qui fait l'unité sud-africaine.	
L'ŒIL DE GEO	24
A lire, à voir.	
DÉCOUVERTE	28
Votre pays de l'année : le Canada Les lecteurs de GEO ont élu cette nation comme celle où ils aimeraient vivre. Voyage entre Rocheuses et région des Grands Lacs, et reportage dans la Saskatchewan, méconnue province de l'ouest.	
DÉCOUVERTE	44
En Iran, le désert le plus chaud du monde 78,2 °C, c'est la température au sol mesurée, en mars 2017, par une expédition iranienne dans le Dacht-e Lout, Un «four» où les chercheurs ont malgré tout trouvé de la vie. Nos reporters se trouvaient à leurs côtés.	
REGARD	58
Setomaa, une fable baltique Entre l'Estonie et la Russie, existe un «royaume» inventé par ses habitants pour rester soudés, en dépit des divisions de l'Histoire.	
EN COUVERTURE	72
Le rêve des Marquises Pour nombre d'aventuriers, de poètes et d'artistes, l'archipel a incarné un exotisme à la mesure de leurs rêves. Derrière des paysages saisissants, on découvre le réveil d'une culture unique en Polynésie.	
LE MONDE EN CARTES	100
Quand la forêt part en fumée	
GRAND REPORTAGE	104
La voix berbère Du Maroc à l'Egypte, les Berbères, les plus anciens habitants de l'Afrique du Nord, défendent leur particularité au sein du monde arabe.	
LES RENDEZ-VOUS DE GEO	124
LE MONDE DE... Cyril Dion	130

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

A LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 125.



A LA TÉLÉ

En janvier, comme tous les mois, retrouvez GEO 360°, votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 125.



SUR INTERNET

Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30000 membres.

PATAGONIE & TERRES AUSTRALES

CHILI · MALOUINES · URUGUAY · ARGENTINE

du 17 novembre au 04 décembre 2018
au départ de Paris à bord du *MS Zaandam*

Cette croisière est organisée par Croisières d'exception / Licence n° M07515063 - Les invités seront présentés sauf cas de force majeure - Programme garanti à partir de 40 inscrits - * Prix par personne incluant la réduction, en cabine intérieure double cat. L/K au départ de Paris. La pension complète (hors boissons), les conférences, la nuit d'hôtel à Santiago en demi-pension, les pourboires au personnel et de bord, les transferts et les taxes aériennes et portuaires. Cette réduction n'est pas cumulable avec d'autres offres en cours. Crédit photo : www.croisières-dexception.fr - © Shutterstock.

Embarquez avec



*Croisières
d'exception*

- **Un itinéraire magnifique et à faire au moins une fois dans sa vie :**
Les fjords chiliens, Ushuaia, le cap Horn, les Malouines, Buenos Aires...
- **Un encadrement francophone et « aux petits soins » depuis Paris**
- **Trois conférenciers spécialistes de la destination** (historien, naturaliste...)
- **Offre spéciale : 500 € de réduction par personne avant le 31/01/2018**
soit la croisière au départ de Paris à partir de 4 790 €*/pers.

Le *MS Zaandam*****
700 cabines seulement

Votre itinéraire



DEMANDEZ
LA BROCHURE

Connectez-vous sur www.croisières-exception.fr/patagonie

Appelez au 01 75 77 87 48

Du lundi au vendredi de 9 h à 19 h et le samedi de 9 h à 13 h

Écrivez à contact@croisières-exception.fr

Renvoyez ce coupon complété à :

Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 Paris

Mme M. Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Date de naissance : Tél. :

Email : @

Vous voyagez seul(e) en couple

Oui, je bénéficierai d'une offre spéciale de -500 € par personne en cas de réservation avant le 31 janvier 2018 avec le code REVE.

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification et de rectification des données vous concernant.



BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageur(s). Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

PETITE, MOYENNE, TRÈS GRANDE VALISE ?



Virginie Détry

|| City trip en Europe ou périple à l'autre bout du monde, je pars à l'aventure dès que possible. Avec peu de place à l'improvisation : j'adore préparer mes escapades pour en profiter au maximum sur place. D'où le principe de mon blog : donner des conseils pratiques pour organiser son voyage, pour un week-end (rubrique «petite valise»), quelques jours («moyenne valise»), ou pour une plus longue période («très grande valise»). || joliscircuits.com



Ville portuaire de Reine, archipel des Lofoten (Norvège).



Cité inca du Machu Picchu (Pérou).

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

AU PIED DES ALPILLES



La chapelle Saint-Sixte, dans le village d'Eygalières (Bouches-du-Rhône)
Jacques Richard photos.geo.fr/member/15041-Jacques-Richard



Gilles Aubert

RENDEZ-VOUS IMMANQUABLE AVEC LE BAÏKAL

J'aimerais réagir à l'éditorial d'Eric Meyer («Vol de jour» [GEO n° 463]. (...) J'ai eu le privilège de survoler le Groenland, le Sahara, le désert de Gobi, de voir depuis un hublot le soleil se lever sur le Denali, le Damavand ou le Kilimandjaro, ou se refléter dans presque tous les grands fleuves du monde. [Mais] on finit tôt ou tard par être blasé... Une exception toutefois : (...) je mets un point d'honneur à ne pas rater mon rendez-vous avec le lac Baïkal [et me réveille toujours] à temps pour le voir ! Continuez à nous faire rêver !



@moreau_sylvain

Parce que les #Féroé ont plus à offrir que des moutons et une équipe de foot faiblearde, jetez un œil au splendide reportage du @GEOfr n° 464.



Marcel Baily

Vos articles sur le Mexique [GEO n° 465], sur les Chilangos, sur l'archéologie et les «douze étapes pour un voyage en couleurs», m'ont émerveillé et permis encore une fois d'enrichir mes connaissances.



CHAÎNE THERMALE DU SOLEIL
agit naturellement pour votre santé

9 MOIS
APRÈS
JE PROFITE
ENCORE
DES EFFETS
DE MA CURE

18 JOURS DE CURE, DES MOIS DE BIEN-ÊTRE

DOULEURS ARTICULAIRES, JAMBES LOURDES, DIFFICULTÉS RESPIRATOIRES, MAL DE DOS, OBÉSITÉ.

Soulager vos douleurs, diminuer vos médicaments et prévenir les récidives, les 1 200 médecins thermaux, kinésithérapeutes, hydrothérapeutes, préparateurs physiques et diététiciens de nos 20 centres se mobilisent pour préserver durablement votre santé.

Neuf mois après leur cure thermale, 70 % des curistes interrogés par l'Observatoire de la **Chaîne Thermale du Soleil**, témoignent d'une amélioration de leurs symptômes et de leur état de santé.

C'est le résultat de l'efficacité durable des cures thermales prouvée par de récentes études cliniques.

Je désire recevoir gratuitement le guide 2018 des cures Chaîne Thermale du Soleil

Nom :

Prénom :

Adresse :

Documentation
& renseignements
gratuits

Ville :

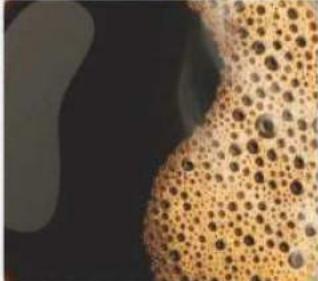
Code postal :

Téléphone :

Email :

Merci de renvoyer ce coupon à : Chaine Thermale du Soleil - 32 av. de l'Opéra - 75002 Paris
Conformément à la loi informatique et libertés n° 78.17 du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant.

TROUVEZ VOTRE
CENTRE DE CURE
chainethermale.fr



PARLONS BIEN, PARLONS CAFÉ.

Et si on parlait café par exemple ?

Oui c'est ça : parlons café.

Nos grains de café sont 100% Arabica, sélectionnés par Segafredo.

Un expert du café.

Ils sont torréfiés à l'italienne et moulus à la commande* juste pour vous. Mais ce n'est pas tout, ces gains proviennent de plantations vérifiées Rainforest Alliance.

Parce que nous voulons vous proposer les meilleurs produits, nous nous efforçons de travailler avec des partenaires de choix, pour vous.

Maintenant vous savez tout sur notre café.

Mais vous savez aussi et surtout qu'on ne devient pas meilleur tout seul.



* À l'exception de notre café décaféiné.

RINGWOOD, ROYAUME-UNI

LE MACROFESTIN D'UNE MICROSOURIS

Petit mais gourmand ! Ce minuscule rat des moissons (*Micromys minutus*) – l'un des plus petits mammifères du monde avec un poids compris entre quatre et sept grammes pour environ cinq centimètres de long – a trouvé place à l'intérieur d'une tulipe pour se gaver de pollen. C'est dans un studio, à l'occasion d'un atelier photo organisé par le Liberty's Owl, Raptor and Reptile Centre (un parc d'attractions consacré à la vie sauvage situé dans le sud de l'Angleterre), que Val Saxby a pu saisir l'animal en plein festin. «Ces petites bêtes sont si craintives qu'elles sont quasiment impossibles à photographier dans leur milieu naturel», explique Val qui tenait à faire le portrait du rongeur lorsqu'il regarderait dans sa direction... ce qui lui a demandé une bonne dose de patience.

Val SAXBY

Comptable de profession, cette Britannique est passionnée de photo animalière, qu'elle pratique dans la nature comme sur des sujets en captivité.









YUCATÁN, MEXIQUE

LA VIE EN ROSE ET EN FAMILLE

Une femelle flamant rose qui maîtrise parfaitement l'art du «bec à bec» ! Dans le parc naturel Ría Lagartos (nord du Yucatán), elle est en train de nourrir son petit à partir de lait de jabot, une substance ultranutritive sécrétée par la partie supérieure de son estomac. «C'était un moment unique car, au coucher du soleil, les lumières deviennent magiques», confie le photographe Alejandro Prieto, par ailleurs fasciné par le contraste entre les adultes et leurs petits tout gris, dont les plumes ne deviennent roses qu'à l'âge de deux ou trois ans. C'est leur régime alimentaire composé d'artémie, un crustacé contenant un pigment, qui est à l'origine de ce changement de couleur. Ces volatiles étant très farouches, Alejandro a dû «planquer» une semaine dans de dures conditions de chaleur et d'humidité et parmi les moustiques pour réussir sa photo.



Alejandro PRIETO ROJAS

Ce photographe mexicain fait partie des «conservationnistes», engagés dans la protection de l'environnement.

**Parfois, une journée
où il ne se passe rien,
c'est ce qui peut
vous arriver de mieux.**



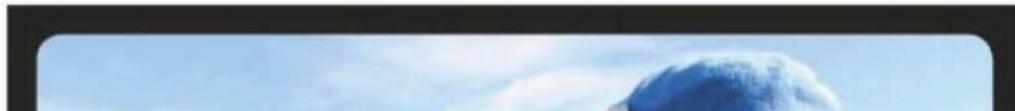
Régulateur de vitesse adaptatif et prédictif 'ACC'.

Votre vitesse s'adapte automatiquement pour maintenir la distance de sécurité entre vous et la voiture qui vous précède. Elle s'ajuste également en fonction des panneaux de signalisation que la technologie est capable de lire.

Volkswagen Innovations. Demain démarre aujourd'hui.



Volkswagen



Ces casques bleus chinois en mission au Soudan du Sud en 2017 illustrent la volonté de la Chine d'être un acteur sur la scène mondiale. Elle occupe désormais des postes clés dans plusieurs grandes organisations, y compris à l'ONU.

Diplomatie : Pékin avance ses pions

En diplomatie aussi, la nature a horreur du vide. Celui laissé dans diverses instances internationales par l'isolationnisme de la nouvelle administration Trump profite pleinement à la Chine. Dernier exemple en date, l'Unesco, que les Etats-Unis ne finançaient déjà plus depuis 2011, et dont ils se sont retirés en octobre dernier. Le Chinois Qian Tang, sous-directeur général, a failli en obtenir le poste de directeur général. Longtemps en retrait, les diplomates chinois occupent désormais des positions clés dans le jeu de go mondial : présidence d'Interpol, secrétariat général de l'Union internationale des télécommunications (UIT), direction du département des Affaires économiques et sociales de l'ONU, postes influents à la Banque mondiale, à l'Organisation internationale de l'aviation civile et à l'Organisation des Nations unies pour le développement industriel, qui accompagne les pays en voie de développement dans leurs

politiques industrielles... En outre, Pékin est aujourd'hui le troisième contributeur au budget de l'ONU (il était le sixième en 2013-2015) et le deuxième pour le financement des opérations de maintien de la paix, déployant en outre 2 000 casques bleus dans le monde (contre cinq lors de la première mission chinoise, en 1990). «A cette stratégie d'entrisme dans des organisations existantes s'ajoute la volonté d'en créer de nouvelles et de les diriger afin de s'imposer», indique le Français Barthélémy Courmont, directeur de recherche à l'Institut de relations internationales et stratégiques. En témoignent, dans le domaine de la lutte contre le terrorisme, la création de l'Organisation de coopération de Shanghai, regroupant la Russie, des républiques d'Asie centrale, l'Inde et le Pakistan, ou, en 2014, le lancement de la Banque asiatique d'investissement, concurrente directe du Fonds monétaire international, surtout en Asie. Derrière ce dynamisme diplomatique se profilent des objectifs comme la définition des normes mondiales pour le contrôle d'Internet (via l'Unesco et l'UIT), la mainmise sur l'aide au développement et l'entrave d'initiatives internationales pour le respect des droits humains. Autant d'enjeux pour l'avenir, et pour lesquels il faudra désormais compter avec l'influence du *soft power* chinois. ■

CHINE

Jean Rombier



La recette qui fait l'unité sud-africaine

Le biltong est aux Sud-Africains ce que le saucisson est aux Français : toujours opportun, aussi bien à l'apéritif qu'entre deux tranches de pain. Voire pour garnir une salade ou des muffins. Cette viande séchée et épiceée ne se périt jamais, dit-on. Et même s'il s'agit le plus souvent de bœuf ou de gibier chassé dans le veld, ces grands espaces autrefois occupés par les descendants des colons néerlandais (appelés Boers puis Afrikaners), les connaisseurs savent que toute chair animale peut donner du biltong ! Ce mets, dont l'étymologie afrikaner désigne une lanière ou langue (*tong*) de viande provenant de la croupe (*bil*) de l'animal, est davantage un procédé qu'un produit. Avant l'invention du réfrigérateur, les hommes devaient trouver des façons de conserver la viande. Ils mirent alors au point des dizaines de méthodes grâce au sel, au fumage, au séchage. En Afrique du Sud, ce fut le biltong.

Ces coupes de bœuf, de springbok, d'oryx ou de koudou racontent un épisode majeur de l'histoire du pays, en particulier de celle

des Afrikaners. Au XVIII^e siècle, la région du Cap était l'objet de disputes entre pays européens. La Compagnie néerlandaise des Indes y tenait un comptoir, mais Londres lorgnait sur ce territoire. Le royaume britannique finit par s'arroger la colonie en 1814.

Les relations entre ce nouveau pouvoir et les descendants d'Européens vivant sur place, venus des Pays-Bas mais aussi de France (des Huguenots ayant fui après la révocation de l'édit de Nantes en 1685), tourneront court. Outrés par l'abolition de l'esclavage en 1833, ils se sentirent aussi lâchés par les autorités coloniales face à l'éthnie Xhosa qui revendiquait plus de terres.

A partir de 1835, 15 000 Boers, revendiquant leur indépendance, s'engagèrent dans le Grand Trek : un exode vers l'intérieur du pays, équivalent pour les Afrikaners à la fuite des Hébreux hors d'Egypte vers la Terre promise. Pour survivre, ces fermiers blancs chassaient. Et mirent au point la recette du biltong, mélange d'astuces huguenotes (la marinade au vinaigre, secret de cette communauté comptant nombre de viticulteurs) et d'assaisonnement au poivre et à la coriandre, épices dont le commerce faisait jadis la richesse de la colonie.

Deux siècles plus tard, tous les Sud-Africains aiment le biltong. Une sorte de réconciliation nationale par la gastronomie. ■

BON POUR LA SANTÉ ET FACILE À PRÉPARER

Le biltong n'est ni trop salé, ni fumé. Conçu à partir de viande maigre (3 % de gras), il est peu calorique. Il apporte des minéraux (zinc, fer, magnésium), de la vitamine B12, et 50 g de biltong suffisent à couvrir les besoins quotidiens en protéines.

LA RECETTE Faire mariner la viande (rumsteck, gîte, filet...) de 3 à 10 h dans du vinaigre, assaisonner de sel et de grains de coriandre et de poivre pilés. L'essuyer, la suspendre à un crochet et la laisser sécher 3 à 10 jours. A défaut de séchoir à biltong, un espace bien aéré et sec fait l'affaire !

À LA CONQUÊTE DU MONDE Méconnu en France, ce mets a envahi les rayons des épiceries fines du monde anglo-saxon : la diaspora sud-africaine s'est mise à fabriquer du biltong *made in UK ou USA*

Carole Saturno

LA SYRIE



Matthieu Godet / The Pixel Hunt

APPLICATION

MARCHER DANS LES PAS D'UNE RÉFUGIÉE SYRIENNE

En arabe, on emploie l'expression «enterre-moi mon amour», sous-entendu «je veux mourir avant toi», au moment de quitter les gens à qui l'on tient. C'est ce que murmure Majd à sa femme Nour, jeune Syrienne de Homs, qui vient de perdre sa sœur, et qui a décidé de fuir la guerre et de partir pour l'Europe. Tout au long de son parcours, elle va échanger des messages avec Majd, resté au pays. Or Majd, c'est vous. *Enterre-moi mon amour*, fiction interactive conçue par Pierre Corbinais et Florent Maurin, fonctionne comme un jeu dont vous êtes le héros. Un jeu troublant de réalisme : l'intrigue de cette application pour Smartphone a été coscénarisée par une réfugiée, Dana S., aujourd'hui ins-

tallée en Allemagne. Quasiment en temps réel, Nour vous tient au courant de sa situation et vous la conseillez, en choisissant entre plusieurs possibilités : est-il plus utile pour elle d'emporter une batterie de téléphone ou des chaussures de recharge ? Plus sûr de gagner le Liban en avion ou par bateau ? Vaut-il mieux qu'elle fasse cavalier seul ou qu'elle aide un enfant au risque d'être arrêtée ? Le joueur vit de l'intérieur le calvaire des réfugiés. En fonction de ses choix, l'histoire peut se terminer de dix-neuf manières différentes. ■

Faustine Prévot

Enterre-moi mon amour, de Pierre Corbinais et Florent Maurin, disponible sur l'AppStore et Google Play, 3,49 €

ESSAI

Razan Zaitouneh, une héroïne sort de l'ombre

Parfois, l'image de la jeune femme la réveille. En 2014, l'écrivaine Justine Augier a découvert, dans un documentaire, l'existence de Razan Zaitouneh, une dissidente syrienne inconnue du grand public, portée disparue depuis 2013. L'auteure a alors décidé de lui consacrer un portrait pour la faire entrer dans la lumière. Mélant les témoignages de proches et ses propres réflexions, elle cerne peu à peu la personnalité de cette femme issue de la classe moyenne conservatrice, devenue avocate des droits de l'homme, qui continue le combat quel qu'en soit le prix. Un essai vibrant sur l'héroïsme, prix Renaudot 2017.

De l'ardeur, de Justine Augier, éd. Actes Sud, 22 €.

SCÈNE

Poésie à cordes



François Guenet / Divergence
De sa voix profonde d'alto, la Syrienne Waed Bouhassoun chante la poésie de sa terre natale, en s'accompagnant à l'oud, un instrument à cordes. Pour son troisième disque, elle est rejoints par son compatriote Moslem Rahal, un virtuose du ney, la flûte en roseau des bergers.

La Voix de la passion, Waed Bouhassoun en tournée en France. Contact : zamanproduction.com/ artiste/waed-bouhassoun

DOCUMENT

Palmyre revit

En 2015, la monumentale cité antique de Palmyre, fief de la reine Zénobie, a été en partie détruite par l'Etat islamique. Grâce aux photos de Ferrante Ferranti et à la plume de Dominique Fernandez, qui décrit en détail les somptueux vestiges perdus, comme le temple sculpté de Bél, la revoici telle qu'elle était avant.

Adieu, Palmyre, de D. Fernandez et F. Ferranti, éd. Philippe Rey, 19 €.

DVD

Sous les bombes

Ils sont comme enterrés vivants. Dans un immeuble de Damas, grand-père, mère et enfants restent cloîtrés dans leur appartement en compagnie d'un couple de voisins. Terrorisés par les bombes et les snipers, ils essaient de maintenir un semblant de normalité : se laver, préparer les repas... Mais leur cocon va se fissurer. Un huis clos poignant sur un peuple en état de siège.

Une famille syrienne, de Philippe Van Leeuw, éd. KMBO, 20 €. Sortie le 6 mars.



Vivez l'Instant Ponant

11h30

33° 24' 11.35" Sud

26° 20' 51.29" Est

Croisière d'exception en Afrique du Sud

Le Cap, Port Elizabeth, Richards Bay, Durban... Au cours d'un seul et même voyage, partez à la rencontre des multiples trésors de l'Afrique du Sud : tribus aux rituels ancestraux, plages de sable blond, parcs nationaux au cœur de la savane et faune emblématique...

À bord d'un superbe yacht 5 étoiles, de 122 cabines seulement, vivez des instants de voyage rares et privilégiés.

Équipage français, service raffiné, gastronomie, mouillages inaccessibles aux grands navires : avec PONANT, **accédez par la Mer aux trésors de la Terre.**

Le Cap - Durban (Afrique du Sud) - 9 jours / 8 nuits

Du 24 mars au 1^{er} avril 2018, à partir de 5 350 €⁽¹⁾

Vols A/R depuis Paris inclus

Contactez votre agent de voyage ou appelez le **0 820 20 31 37***

www.ponant.com

(1) Tarif Ponant Bonus par personne sur la base d'une occupation double, sujet à évolution, vols en classe économique depuis/vers Paris inclus sous réserve de disponibilités, pré et post acheminements inclus sous réserve de disponibilités, taxes portuaires et aériennes incluses. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. Crédits photos : © PONANT / Adobe Stock / Philip Plisson / François Lefebvre. * 0.09 € TTC / min.

NOUVEAU LEXUS NX 300h HYBRIDE

L'ART DE SE DISTINGUER

L'ALTERNATIVE HYBRIDE PREMIUM



Consommations (L/100 km) et émissions de CO₂ (g/km) en cycle mixte : de 5,0 à 5,3 et de 116 à 123 (C). Données homologuées CE.

*Vivez l'exceptionnel



LEXUS
EXPERIENCE AMAZING®

DÉCOUVERTE

ICI, LA BELLE PROVINCE HONORE SON DÉCOUVREUR

Dominé par des plateaux et tapissé de forêts de conifères, le parc national de la rivière Jacques-Cartier, du nom du premier Occidental à avoir mis le pied au Canada en 1535, abrite l'une des plus belles vallées glaciaires de la province francophone. L'explorateur malouin n'a jamais eu l'occasion de sillonna les eaux vives. Elles furent, en revanche, parcourues au XVII^e siècle par les missionnaires jésuites, et désormais par les kayakistes.

QUÉBEC





Canada

VOTRE PAYS DE L'ANNÉE

Les lecteurs de GEO ont choisi l'an dernier cette nation comme celle où ils aimeraient vivre. Les raisons ? Grands espaces, métropoles audacieuses, et une exceptionnelle qualité de vie.

DOSSIER COORDONNÉ PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT

DÉCOUVERTE





LES ROCHEUSES



L'OUEST SAUVAGE EN VERSION PANORAMIQUE

Tunnels en spirale, lacs et rivières glaciaires aux eaux émeraude (comme ici l'Athabasca, dans la province de l'Alberta), cascades vrombissantes et canyons imposants... Le spectacle est assuré à bord du très exclusif Rocky Mountaineer Train. Tirée par une locomotive de 3 000 chevaux, la quinzaine de wagons aux murs et aux plafonds presque entièrement vitrés transporte ses passagers depuis Vancouver jusqu'à Jasper à travers les Rocheuses canadiennes. Un tronçon de 956 kilomètres de paysages à couper le souffle, considéré comme l'un des plus beaux parcours ferroviaires de la planète.

DÉCOUVERTE



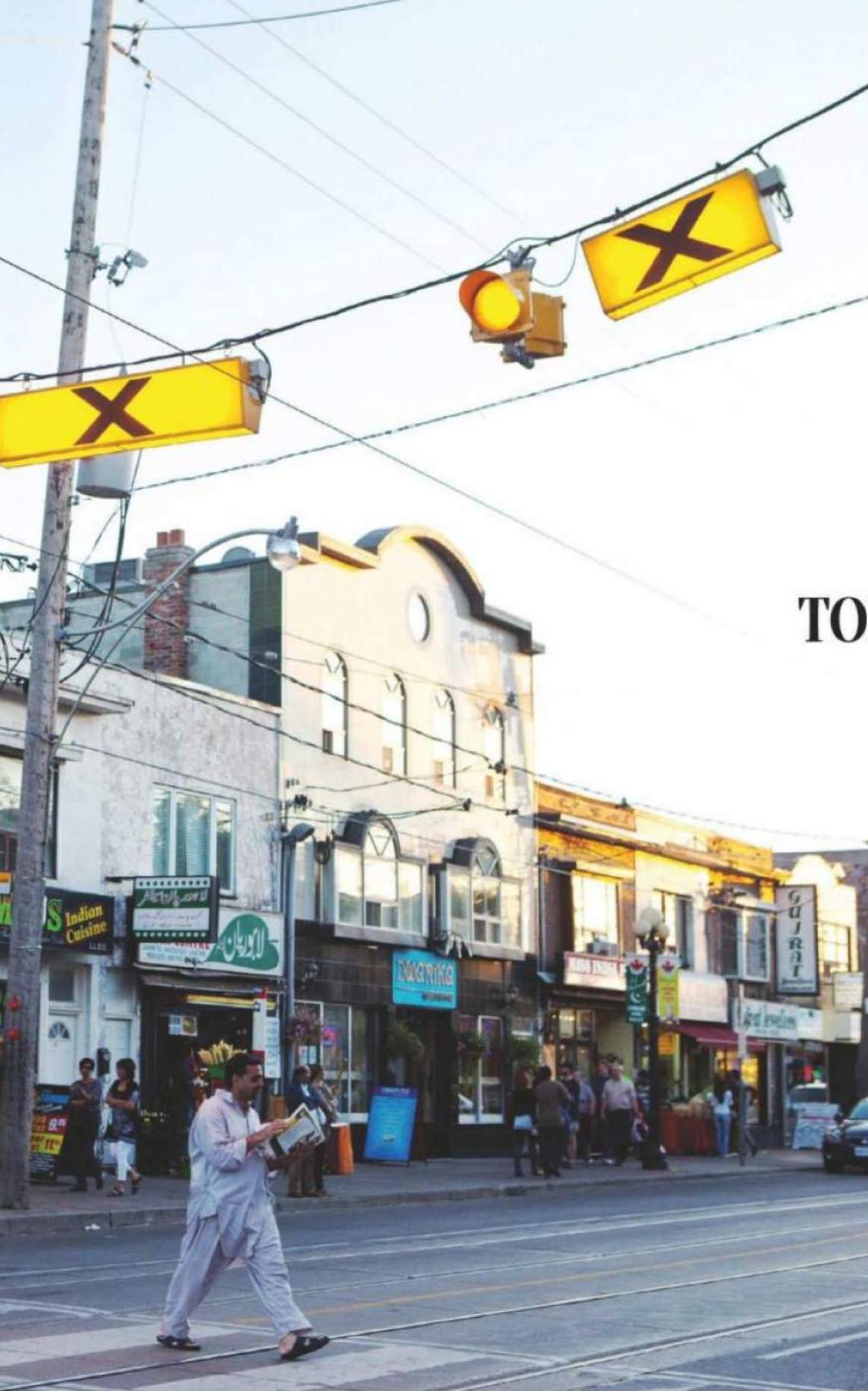


VANCOUVER

LA CITÉ LA PLUS
AGRÉABLE À VIVRE
DU CONTINENT

Rayonnant depuis les deux rives de la baie Burrard, que relie le Lions Gate (photo), inauguré en 1938, la capitale de Colombie-Britannique, 631 000 habitants, pointe chaque année dans le palmarès mondial des métropoles les plus réputées pour leur qualité de vie. Son modèle urbain de développement, qui combine gratte-ciel d'habitation, services publics de qualité et espaces verts à profusion, avec ses échappées belles sur les contreforts des Rocheuses, est d'ailleurs devenu un genre en soi : le «vancouverïsme». Architecture zéro carbone, transports tout-électrique... la métropole, déjà en pointe, compte passer au 100 % renouvelable à l'horizon 2030.





TORONTO

DANS LA BABEL DES
GRANDS LACS, ON
PARLE 150 LANGUES

Saris dans la rue et tubes bollywoodiens s'échappant des magasins... Le quartier de Little India, également nommé le Gerard Street Bazar, est le cœur battant de la communauté des Torontois d'origine indienne. Dans la métropole de 2,8 millions d'habitants (5,5 en comptant son aire urbaine), la moitié de la population est d'origine asiatique, caribéenne ou africaine. Un cosmopolitisme qui est un atout économique et culturel pour l'Ontario. Dont le nouvel ambassadeur est Drake, la superstar des musiques urbaines, né d'un père afro-américain et d'une mère juive canadienne.





LA CAPITALE SOUS LE CHARME DU PREMIER MINISTRE

Depuis l'accession de Justin Trudeau à la tête du Canada, en novembre 2015, un vent libéral souffle sur la capitale et le centre du pouvoir législatif, la colline du Parlement (au fond) composée du Sénat et de la Chambre des communes. Les députés s'apprêtent à voter le projet de loi qui devrait légaliser le cannabis à titre récréatif d'ici à l'été prochain. Le gouvernement s'est aussi enfin engagé à agir en faveur de ses Premières Nations, très longtemps négligées et humiliées. Deux ministres sont aujourd'hui en charge de ce dossier.

SASKATCHEWAN

LA RUÉE VERS LA PRAIRIE

Réputée pour la beauté de ses cieux, cette province de l'ouest, longtemps méconnue, séduit un nombre grandissant de candidats au «rêve canadien».

PAR PASCAL ALQUIER (TEXTE)

On aime le ciel avec humour, le lendemain de sa fugue, on continue à voir courir un chien perdu, tant la terre est plane et la vue dégagée. Le sud de la province, limitrophe des Etats-Unis, est une terre de prairies battues par les vents et de champs parcourus par les moissonneuses-batteuses. Le nord, lui, contigu aux Territoires du Nord-Ouest, est une région déserte, parsemée de 100 000 lacs courus par les pêcheurs et de forêts boréales. Mais la Saskatchewan est avant tout une province aux horizons coiffés de ciels en Technicolor. Sur les plaques d'immatriculation, le slogan parle de lui-même : *Saskatchewan, land of living skies*. Pour rallier ce bout du Canada profond, au nom difficile à prononcer, presque aussi vaste que la France, mais peuplé de un million d'habitants, il faut parcourir la Highway One, ou Transcanadienne, qui relie, entre autres, Winnipeg, la capitale du Manitoba, à Calgary, la métropole de l'Alberta. A mi-chemin, la route passe par Regina, 233 000 habitants, capitale économique et administrative de ce nouvel horizon pour une jeunesse étrangère tentée par le rêve canadien.

Les statistiques l'attestent : la Saskatchewan est le nouveau pôle d'attraction des candidats au vertige canadien. En six ans, avec son taux de chômage bas (5,1 % en 2017), elle a gagné 6,3 % d'habitants. Le deuxième gain démographique du pays après l'Alberta (11,6 %). Elle affiche le deuxième taux de croissance du pays en 2017, soit 2,5 %. Sur les traces des pionniers écossais, ukrainiens et allemands, partis transformer les terres infertiles de la prairie au tournant du XIX^e siècle, y converge aujourd'hui une vague de migrants des Philippines, de Chine, du Pakistan, d'Inde, tous venus prendre part au deuxième âge d'or de cette province,

Thomas Linkel / Laif - REA



Pour se plonger dans l'histoire locale, rien de tel qu'une visite au ranch La Reata, à deux heures et demie de route de Saskatoon. Géré depuis cinq générations par la même famille, celui-ci organise des balades équestres à travers la prairie.



Couvert de forêts boréales et d'étendues d'eau (ici, le lac Heart), le parc national de Prince Albert est l'un des 35 poumons verts de la province.

ché : celui des légumineuses, dont il organise aujourd'hui 23 % du négoce mondial via sa société AGT Food and Ingredients. Réputés pour leur facilité à se développer sous pareil climat, pour leur valeur nutritive et leur prix abordable, pois secs, haricots, lentilles et pois chiches de la Saskatchewan entrent aujourd'hui dans la composition des dahls indiens ou bangladais, de certains köftes turcs, ou de pâtés chinois. Leur culture accapare 80 % de la superficie agricole de la province.

Esprit pionnier et racines étrangères : pour Steve McLellan, le directeur de la chambre de commerce de la Saskatchewan, c'est le mot d'ordre de cette terre promise, et Al-Katib l'incarne à la perfection. «Le secteur agroalimentaire constitue une part importante de notre héritage», précise-t-il. Outre les légumineuses, la nouvelle génération travaille des niches prisées par les acheteurs étrangers : l'huile de colza – appelée «huile de canola» –, le blé de printemps, ou les grains de moutarde... Et la mise en œuvre du CETA, l'accord économique et commercial signé entre le Canada et l'Europe, aiguise les appétits. Celui de Richard Boulding, par exemple. Agé d'une trentaine d'années, il participe aux travaux de la ferme de ses parents tout

en étant chercheur au sein de la toute-puissante Agricultural Producers Association Of Saskatchewan, située à Regina : «Même s'ils sont loin de tout et que cela entraîne des coûts supplémentaires de transport, les producteurs d'ici s'adaptent et sont toujours à la pointe de la technologie, souligne-t-il. Nous sommes ainsi de plus en plus compétitifs face aux fermiers américains, russes, européens et australiens.»

«Si vous saviez le nombre de parties de pêche que j'ai pu faire avec les copains»

Direction le nord et Saskatoon, à bord d'un bus de la compagnie Rider Express Transportation que conduit Leonard Siemens. Ce sexagénaire aux allures de Robert Duvall, santiags aux pieds et rire tonitruant, a longtemps souffert de la manière dont ses compatriotes décrivaient sa province natale. La Saskatchewan, raconte-t-il, fut longtemps réputée pour abriter le siège de la Royal Canadian Mounted Police à Regina, la police montée canadienne, et le centre de formation des équipes de la Royal Canadian Air Force, à Moose Jaw. Vue des bouillonnantes mégapoles du pays, elle passait pour un territoire rural – un peu ***

••• comme notre Lozère –, faiblement développé, pendant des Etats situés de l'autre côté de la frontière canadienne, le Dakota du Nord ou le Montana. Mais Leonard voit aujourd'hui embarquer de plus en plus d'étrangers. Les yeux vissés sur le ruban d'asphalte, il commente : «Quand les touristes prennent le temps de quitter la Highway One pour explorer la région, ils comprennent que notre province est magnifique ! Si vous saviez le nombre de parties de pêche que j'ai pu faire avec les copains, notamment dans le lac La Ronge...»

Après deux heures et demie de route au milieu des pâturages où paissent les vaches angus, holstein, hereford ou jersey, on rejoint Saskatoon, parfois surnommée le Paris des plaines à cause des sept ponts enjambant la rivière Saskatchewan qui la traverse. La cité, qui doit son nom aux baies sucrées de couleur violette qui poussent alentour – *sâkwatôñ* (en langue cri) –, affiche son dynamisme sans se départir de son charme de ville moyenne encore à taille humaine. Pour rejoindre

Saskatoon depuis sa ferme de Pleasantdale, située à 200 kilomètres à l'ouest, Wally Satzewick doit rouler deux heures au volant de sa camionnette brinquebalante, mais il ne s'en plaint pas. La nature se charge de rendre le trajet agréable : c'est bientôt l'heure des migrations d'oiseaux vers le sud. Des oies des neiges, des grues blanches, des canards d'Amérique passent dans le ciel avant de venir s'ébrouer dans la multitude de lacs et d'étangs qui bordent les routes.

Archéologie, tipis, cercles de pierre rituels et hamburgers de bison

Parfois, un panneau annonce un village de quelques âmes traversé par une voie ferrée sur laquelle circulent des wagons chargés de céréales. Chaque mercredi, samedi et dimanche, Wally vend ses carottes, son ail et ses courges au marché des producteurs fermiers de Saskatoon. Les affaires vont bien. Les clients sont de plus en plus nombreux. Il faut dire que Saskatoon connaît un développement urbain sans précédent : elle vit depuis six ans la troisième croissance urbaine la plus rapide du pays, après celle de Calgary et d'Edmonton. Soit plus de 70 000 habitants supplémentaires en dix ans (ils seront bientôt 300 000), se félicite son jeune maire, Charlie Clark, 43 ans : «Nous avons été sous-estimés par Toronto, Vancouver, Montréal, Calgary mais, maintenant, c'est notre tour !» Saskatoon est aussi connue comme la ville la plus jeune du pays, selon les derniers chiffres de Statistics Canada. Age moyen : 34,8 ans, chiffre expliqué par la présence de plus de 20 000 étudiants – 109 nationalités différentes – inscrits à l'université de la Saskatchewan. «L'immigration internationale est importante mais les nouveaux venus arrivent aussi de l'ensemble du Canada», poursuit le maire. La ville, qui multiplie les projets, a vu l'ouverture fin 2017 du musée d'art moderne Remai Modern, bâtiment de verre et de chêne blanc de 12 000 mètres carrés, implanté en bord de rivière, dans le quartier neuf de Riversdale. Le musée, qui a coûté 85 millions de dollars, n'aurait pas vu le jour sans Ellen Remai, une philanthrope saskatoonaise qui a fait fortune dans l'immobilier. L'établissement abrite la plus grande collection au monde de linogravures de Picasso – 406 – et aspire à devenir une vitrine mondiale pour l'art autochtone contemporain. On y trouve ainsi des œuvres du métis Edward Poitras, né à Regina, de la Yupik Tanya Lukin Linklater, originaire de l'Alaska et installée sur Toronto, mais aussi des œuvres de Kara Uzelman, vivant dans la province à Nokomis. Y sera aussi prochainement organisée la première rétrospective de l'artiste américain cherokee Jimmie Durham.

Archéologie, tipis, cercles de pierres où l'on pratiquait les rituels de guérison, et hamburgers de

A Saskatoon, les artistes yupik ou cherokee ont désormais leur musée



Rolf Hicker - www.agefotostock.com

A Regina, cette sculpture rend hommage à l'animal emblématique des prairies. La ville a été fondée sur une immense sépulture indienne de bisons.



UN LAC POUR DIX HABITANTS



Dans cette province d'à peine un million de personnes, on vit majoritairement au sud. Le nord est recouvert d'une centaine de milliers de plans d'eau prisés par les pêcheurs et les amateurs d'activités en pleine nature.

bison... A quinze minutes de route au nord de la ville, on découvre, sur le site du Wanuskewin Heritage Park, le patrimoine des premiers habitants de la province. On a retrouvé des traces d'occupation datant de 7 000 ans... Bonnie Masuskapoe, guide-conférencière, 33 ans, elle-même d'origine cri, défend sa culture et son histoire. Elle évoque avec émotion sa *kohkon*, sa grand-mère: «Elle n'avait pas le droit d'être canadienne, ni d'exister et de voter. Elle n'était pas autorisée à vivre en communauté, et cette violence a touché aussi mes parents, raconte-t-elle. Aujourd'hui, le combat continue, mais il est culturel.» Dans les réserves comme dans les grandes villes, les populations indiennes continuent à connaître le chômage, et des difficultés d'accès à la santé et à l'éducation. Mais, sous l'impulsion du gouvernement fédéral qui vient de faire son *mea culpa* sur le sort qui leur a été réservé, les autorités de la Saskatchewan

semblent enfin les prendre en compte. Depuis juin 2017, le ministère de l'Education de la province assure davantage le financement des écoles dans les réserves. Et Ottawa vient de lancer un plan destiné à améliorer le pourcentage de diplômés des Premières Nations. Au sein de l'université de Saskatoon, où Justin Trudeau a prononcé un discours remarqué sur les étudiants autochtones en septembre dernier, les jeunes issus des peuples cris, dakota et les métis représentent désormais 10 % de la population. Et apparaissent dans des filières d'où ils étaient absents : ils sont cinquante-six en médecine vétérinaire alors qu'il n'y en avait aucun il y a cinq ans.

Retour à Regina. La ville était connue à l'origine sous le nom de Pile O'bones («tas d'os»), du fait de la présence d'une immense sépulture indienne de bisons. L'animal emblématique des prairies y est partout représenté. Et souvent utilisé comme exemple. Nathan Seckinger, employé de la bibliothèque publique, aime comparer l'esprit qui règne dans la Saskatchewan au comportement de ces animaux qui furent essentiels à la survie des Premières Nations. «Lorsque l'on attaque le troupeau, les adultes se mettent en cercle pour protéger les jeunes, explique-t-il. C'est un peu ce qui prévaut ici : quand vous débarquez, vous trouvez toujours quelqu'un pour vous aider à affronter l'inconnu des premiers mois.» Et les premiers frimas. Dans cette contrée connue pour la rigueur de son climat – un record de température, -52 °C, a même été battu en février 2014 –, «l'hiver est pourtant chaleureux, car on vit dans un grand village où tout le monde se serre les coudes», résume Lorna Shaw-Lennox. Ancienne géologue, elle dirige le marché des producteurs fermiers de Saskatoon. A ses yeux, cette solidarité est la base du *Canadian spirit* qui fait rêver tant de candidats au grand saut. Si l'on ajoute un coût de la vie moindre que dans les métropoles et une bonne dose d'humour, comme dit Lorna avec son français du Canada : «On ne peut que tomber en amour avec la Saskatchewan!» ■

Pascal Alquier

LES CONSEILS DE NOS REPORTERS

COMMENT PARTIR ?

Avec l'office du tourisme (tourismsaskatchewan.com) et les 6 vols quotidiens de la West Jet (westjet.com) depuis Montréal vers Regina.

DÉCOUVRIR

A Regina, le Centre du patrimoine de la police

montée canadienne (rcmphc.com).

A Saskatoon : le musée d'art moderne (remaimodern.org).

SE LOGER

A Regina, une vénérable institution datant de 1928 : l'Hôtel Saskatchewan.



Les dunes de Rig-e Yalan, dans le sud-est du Dacht-e Lout («désert du vide», en farsi), sont parmi les plus hautes du monde. Avec le Dacht-e Kavir, c'est l'un des deux grands déserts d'Iran.



78,2 °C

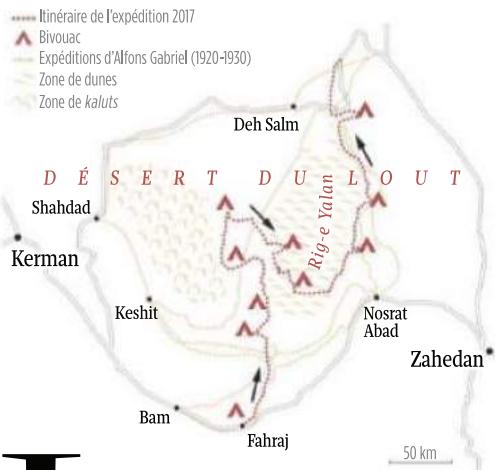
C'est la température au sol mesurée, en mars 2017, par une expédition iranienne dans le Dacht-e Lout. Record battu pour un désert déjà connu comme le lieu le plus chaud du monde. Un «four» où les chercheurs ont malgré tout trouvé de la vie. Nos reporters étaient à leurs côtés.

PAR THOMAS TRESCHER (TEXTE) ET MATTHIEU PALEY (PHOTOS)



SURVIVRE DANS L'ENFER SUR TERRE

1 320 litres d'eau, 1 680 de carburant, 400 kilos de nourriture et 100 d'instruments scientifiques, pour 13 chercheurs, 2 journalistes et 7 chauffeurs pendant 10 jours, le tout embarqué à bord de 7 véhicules tout-terrain : les expéditions dans le désert du Lout demandent une logistique à toute épreuve. Et exigent d'endurer des conditions de vie éprouvantes, le sable qui s'incruste partout (en guise de douche, penser au pulvérisateur à haute pression !), la sécheresse et le soleil assommant. La tâche est particulièrement rude pour les chauffeurs. L'un d'eux se repose, ici, près d'une pile de lavash, le pain traditionnel.



I

e bruit ne trompe pas : c'est celui d'un moteur qui patine. Notre convoi est à l'arrêt. Fin de matinée, lumière aveuglante, aucune ombre. Du sable jusqu'à l'horizon, qui s'élève en gigantesques dunes, semblables à des montagnes. Nous voilà coincés au pied de l'une d'elles, au milieu de l'immensité brûlante. Une nouvelle fois, l'un de nos 4x4 s'est enlisé dans le sable. Une nouvelle fois, il faut descendre, s'agenouiller, peloter avec les mains pour dégager les roues. Nous nous arc-boutons à dix contre la voiture, le chauffeur met les gaz. En vain. Dans ces moments-là, on maudit le désert. Sa sécheresse qui brûle les yeux et fait saigner le nez. Ses 40 °C qui font coller les habits crasseux aux peaux sales. Son sable qui envahit les corps. Et ces questions qui se bousculent : que faire si nous restons bloqués ici ? Et d'ailleurs, combien d'eau nous reste-t-il ?

Bienvenue dans le Dach-e Lout, une région mystérieuse et hostile de l'est de l'Iran, près de la frontière afghane. Ce désert est le vestige d'une ancienne mer fermée, qui s'est asséchée il y a des millénaires. Avec ses 50 000 kilomètres carrés, il pourrait recouvrir un dixième de la France métropolitaine. Pourtant, on le connaît mal. Il s'étend, loin de toute route et de toute ville, dans une gigantesque cuvette cernée de montagnes, qui descend jusqu'à 180 mètres sous le niveau de la mer. Son sable est parsemé de minéraux volcaniques sombres qui se réchauffent au soleil, ajoutant encore à l'étuve ambiante. Dire qu'il fait chaud, ici, est encore loin de la réalité. Le Dach-e Lout passe pour être l'endroit le plus torride de la planète. Entre 2003 et 2009, lors d'une campa-



Seule dans l'immensité, l'équipe émerge d'une nuit éprouvante sous une tempête de sable. Les 4x4 ont été groupés pour créer un abri dans la tourmente.

gne de mesure des températures au sol (ou de surface, plus élevées que celles de l'air à hauteur d'homme) par un satellite de la Nasa, le Dacht-e Lout est arrivé en tête cinq années sur sept, avec un record de 70,7 °C en 2005. Plus qu'en Australie (record de 69,3 °C), dans la Vallée de la Mort (62,7 °C) ou au Sahara.

«Même avec des véhicules modernes, l'homme ne pourra jamais ici dominer la nature»

En farsi, lout désigne des terres nues sans eau ni végétation – on traduit souvent Dacht-e Lout par «désert du vide». Jusqu'à peu, on pensait encore que le climat extrême de cette zone y rendait la vie impossible. L'explorateur et écrivain autrichien Alfons Gabriel, qui fut en 1937 le premier Européen à la traverser, la décrivit comme un «royaume de la mort», fait de «sols salins grisâtres et déchiquetés» et de formations rocheuses évoquant des villes fantômes. A plusieurs reprises, pourtant, des nomades et des aventuriers rapportèrent avoir vu des animaux – sauterelles, oiseaux, lézards – au milieu des dunes et des falaises. De quelles espèces s'agissait-il ? Comment survivent-elles ici ? C'est

pour le savoir que nous nous traînons, en ce mois de mars 2017, à travers l'immensité désolée, menés par Hossein Akhani, botaniste à l'université de Téhéran (organisatrice de l'expédition, avec celle de Kashan), et par l'aventurier et militant écologiste Bahman Izadi, l'un des meilleurs connaisseurs du Lout. Autour d'eux, une équipe de scientifiques. Le but de cette mission est en effet d'arpenter le «pôle de chaleur» de la Terre afin de mieux comprendre son écosystème.

Pour l'heure, alors que l'équipe lutte pour déenser le 4x4, Bahman Izadi, 53 ans, a grimpé sur une dune, et fait de grands gestes pour indiquer le chemin. Celui-ci passe droit dans la pente de sable, qui fait dans les cent mètres de haut pour soixante-dix degrés d'inclinaison. Le chauffeur recule, prend de l'élan, écrase l'accélérateur et démarre en trombe. Enfin, le 4x4 se hisse lentement vers la crête. Pas le temps de se réjouir : la descente sur l'autre versant est tout aussi raide. «Même avec des véhicules modernes, l'homme ne pourra jamais ici dominer la nature», prophétisait en son temps le pionnier Alfons Gabriel, qui sillonnait le désert à pied et à dos de chameau. Et s'il avait raison ? ***





**DE LA ROCHE, DU SABLE,
DU VENT : TROIS INGRÉDIENTS,
UNE INFINITÉ DE FORMES**

Le Dacht-e Lout est inscrit depuis 2016 au patrimoine mondial de l'humanité pour sa grande diversité de reliefs désertiques, formés par les vents violents qui déferlent ici entre juin et octobre. Les rochers profilés par l'érosion, appelés *yardangs* ou *kaluts*, atteignent parfois plus de 100 m de haut.

*** Dans la descente, nouvel arrêt d'urgence. Un des pneus, faiblement gonflés pour pouvoir rouler dans le sable, est sorti de sa jante. Hossein Akhani, pourtant, ne s'en soucie pas. Son attention est ailleurs. «Un oiseau !» crie-t-il, le doigt pointé vers le ciel, avant de se ruer à la poursuite du volatile. Les chauffeurs secouent la tête, épuisés.

L'expédition a quitté une semaine plus tôt la ville de Fahraj, au sud de la zone aride, à environ 1 200 kilomètres de Téhéran. Treize scientifiques, plus leur équipe, entassés dans sept 4x4, avec 1 320 litres d'eau, 1 680 de carburant, 400 kilos de nourriture et 100 d'instruments scientifiques. Tout le nécessaire pour évoluer pendant dix jours dans une étendue qui, en son centre, semble à peu près aussi âpre que la planète Mars.

A l'entrée du désert, il y a encore de la verdure. «Cette année, la saison pluvieuse a été très active», explique Hossein Akhani, alors que le convoi quitte la route principale pour s'engager dans le grand vide. Cela faisait dix ans qu'il n'avait pas plu autant. Certaines années, il ne tombe pas une seule goutte. Cette fois, les précipitations ont même fait naître un petit cours d'eau. Près de ses berges, rien que le premier jour, le chercheur compte seize espèces végétales différentes. La plupart sont des halophytes, plantes qui s'accommodeent d'un sol salé, par exemple des tamaris, des soudes, de la salicorne.

Pour cette mission, des chercheurs sont venus des Etats-Unis, d'Allemagne, de France

Sans cesse, Hossein Akhani fait arrêter la caravane pour examiner de près telle ou telle brindille sortant du sable. Cela fait trois décennies que le biologiste de 52 ans étudie la physiologie des plantes du désert. «Pour supporter la sécheresse, certaines ont une double stratégie, explique-t-il. Elles sont dotées à la fois de racines plates et étendues pour absorber au maximum l'eau des rares précipitations, et de racines profondes qui, à la saison sèche, leur permettent d'atteindre la nappe phréatique.» Peut-être la fascination du chercheur pour ces plantes vient-elle de sa propre habitude d'affronter des conditions défavorables. Cet amoureux du désert iranien doit financer ses explorations sans soutien de l'Etat. Il paie une partie de l'expédition de sa poche.

Avec son enthousiasme contagieux, Hossein Akhani a pu réunir autour de lui des collègues issus de nombreuses disciplines : géologue, ornithologue, microbiologiste... Tous ont des racines iraniennes. Certains travaillent à l'étranger et sont venus des Etats-Unis, d'Allemagne ou de France. «Je ne voulais pas rater l'occasion d'explorer cette région», raconte Hossein Rajaei, 38 ans, conservateur de la collection de papillons du Museum d'histoire



FINALEMENT, CE «ROYAUME DE LA MORT» N'EST PAS SI VIDE !

Dans le Lout, les scientifiques découvrent des dizaines d'espèces animales, vivantes ou pas, certaines adaptées aux conditions de vie locales, d'autres échouées ici par accident. Pour les débusquer, il faut parfois recourir à des pièges, comme le fait Hossein Rajaei (en bas), spécialiste des insectes et notamment des papillons. Certaines trouvailles sont plus surprenantes, comme ces os de gazelle examinés par l'archéozoologue Marjan Mashkour (en h., à g.). Mais qui est le prédateur qui a laissé des traces de morsures sur la colonne vertébrale de l'animal ? Mystère.



Se perdre dans ce dédale de dunes peut être mortel. Pour s'orienter, l'équipe compte sur l'explorateur Bahman Izadi (en bleu), fin connaisseur de la région.

naturelle de Stuttgart. Plus les chercheurs s'enfoncent dans le désert, plus la température monte, plus ils ouvrent l'œil. Leurs chances de tomber sur des espèces encore jamais décrites augmentent.

Au centre du Lout, presque plus aucune plante ne pousse. Trop chaud, trop sec, même pour les plus robustes. Et les animaux ? A chaque pause, les scientifiques partent à leur recherche. Ils retournent des pierres, examinent des trous, grimpent sur des rochers, avancent prudemment sur des croûtes de sel, courent après de minuscules lézards. Hadi Fahimi, l'expert en reptiles, tombe dès le premier jour sur une couleuvre de Forsskal, beige avec des motifs sombres, aussi rare qu'inoffensive. Soudain, alors que l'équipe admire sa trouvaille, un second serpent ondule à nos pieds. Une échide carénée, l'une des espèces les plus dangereuses au monde. Ici, loin de tout, une morsure serait fatale. Tout le monde recule, effrayé. Sauf Hadi. Nullement impressionné, il attrape la bête à l'aide d'un crocheton en métal, la soulève, et la saisit entre le pouce et l'index, par l'arrière de la gueule. Le venin s'écoule des dents de l'animal. A l'aide d'une lame de rasoir, l'un des autres chercheurs préleve une goutte de

sang de sa queue. Plus tard, en laboratoire, on pourra vérifier si le serpent du Dacht-e Lout se différencie génétiquement de ses cousins vivant dans des régions plus riches en végétaux.

Le même jour, les chercheurs capturent aussi des lézards, une souris à moitié morte, et surtout des insectes – des mouches, des fourmis, et même une coccinelle. «Les reptiles et les arthropodes [groupe auquel appartiennent les insectes] sont prédestinés à l'adaptation à des températures élevées», note l'entomologiste Hossein Rajaei. Ils sont poikilothermes (ou «à sang froid») : leur température corporelle varie avec celle de leur milieu, ce qui leur permet de supporter une plus grande chaleur. De plus, grâce à leur enveloppe en écailles (pour les serpents et lézards) ou en chitine (pour les insectes), ils perdent très peu d'eau par évaporation. Certaines espèces produisent aussi des molécules spécifiques, qui protègent au sein de leur organisme les protéines sensibles à la chaleur. Enfin, les insectes, scorpions et araignées absorbent l'oxygène par de fins tuyaux appelés trachées : ils peuvent y réguler l'arrivée d'air, et ainsi minimiser la perte d'eau lors de la respiration. ***



*** C'est la nuit, surtout, que le désert s'éveille à la vie. A l'approche du crépuscule, l'équipe commence à monter les tentes. La chaleur décline, le silence s'empare de l'immensité. Et sous des milliers d'étoiles, une biodiversité ahurissante se déploie. Des animaux qui, le jour durant, vivent enterrés dans le sable, se risquent à l'extérieur. Hadi Fahimi part attraper des geckos. Hossein Rajaei glane des coléoptères et des papillons de nuit. D'autres dressent un filet à oiseaux, dans lequel se prennent plusieurs passereaux.

Chaque soir, on installe aussi un piège à renard, avec du thon en boîte en guise d'appât. A côté, une petite caméra est fixée sur une pelle. Ce dispositif doit permettre de capturer un «renard familiale» (ou renard de Rüppell), dont on pense, en l'état actuel des connaissances, qu'il est le plus grand animal à vivre au cœur du Dacht-e Lout. Alfons Gabriel, déjà, a dit avoir vu ses traces dans le désert. Il n'a pas menti : une nuit, un renard s'approche du piège. Mais il l'esquive. Sur la vidéo, on le voit tenter de creuser un trou en dessous. Comme s'il se méfiait de la présence, en ce lieu, d'une nourriture aussi riche.

Peu à peu, les découvertes dessinent une image, encore fragmentaire, de l'écosystème local. «Une chose est sûre : ce désert n'est pas le royaume de la mort, il grouille de vie !» se réjouit Hossein Akhani. Mais comment ces bêtes se nourrissent-elles dans ce milieu dunaire, où les végétaux, base de la chaîne alimentaire, sont quasi absents ? Les scientifiques ont une théorie un peu morbide. Pour eux, beaucoup de passereaux et d'insectes ***

LE THERMOMÈTRE FRÔLE LES 80 °C. ET NOUS NE SOMMES QUE FIN MARS

Dans la fournaise, on se rafraîchit comme on peut. Par exemple, en s'enfouissant dans le sable, comme ici le conducteur de 4x4 Malek Fouladi. En 2005, un satellite avait mesuré dans le Lout une température de surface de 70,7 °C. Les scientifiques de notre expédition, eux, ont relevé 78,2 °C (en h.). Des mesures supérieures sont très rares dans l'histoire de la météorologie.





Les oiseaux morts trouvés dans le Lout y seraient arrivés par hasard, poussés par le vent, tombés



SEULE UNE FAUNE D'ÉLITE A UNE CHANCE DE SURVIE

Malgré des conditions dantesques, des animaux résistent : libellule, gecko, souris (de h. en b.), mais aussi lézard ou renard famélique, sans oublier les serpents, dont la redoutable échide carénée (ci-contre), l'une des espèces les plus dangereuses au monde. Les scientifiques les observent surtout la nuit, quand le désert s'éveille à la vie. Dans ce grand vide aride, ces bêtes ne devraient-elles pas mourir de faim et de soif ? C'est mal connaître les incroyables facultés d'adaptation de la nature.



A l'entrée du désert, le botaniste Hossein Akhani trouve encore de quoi garnir son herbier. Mais au milieu, même les plantes les plus robustes ont capitulé. Rien ne pousse.

du ciel d'épuisement. Leurs cadavres nourrissent les espèces du désert.

arriveraient dans le désert contre leur gré – poussés par le vent, affaiblis par le soleil, tombés du ciel d'épuisement. Ces égarés serviraient de source d'énergie aux espèces réellement désertiques : serpents, renard, etc. «En quelque sorte, les oiseaux seraient les plantes du désert», résume Hossein Akhani. Lui et ses collègues ont trouvé beaucoup de cadavres desséchés et rongés, parfois des dizaines au même endroit. Et c'est aussi pour vérifier cette théorie qu'Hossein poursuit le moindre volatile survolant les dunes. «Ce n'est encore qu'une hypothèse, concède-t-il un soir au campement. Nous commençons seulement à interpréter cet écosystème.» Très peu d'expéditions de ce type ont eu lieu jusqu'ici. Et une seule découverte peut encore tout remettre en cause.

Comme ce tas d'os blanchis, sur lequel l'équipe tombe le troisième jour. L'archéozoologue Marjan Mashkour, qui travaille au Museum national d'histoire naturelle à Paris, les identifie comme ceux d'une gazelle, et les date d'un an tout au plus. L'animal a été victime d'une attaque : sa colonne vertébrale porte des traces de morsures. Mais com-

ment expliquer la présence de cet herbivore au fin fond du désert ? Et qui l'a tué ? Un renard en est incapable. Il s'agit d'un prédateur de plus grande taille. La chaîne alimentaire du désert semble bien plus complexe qu'on ne l'imaginait. Quelque part dans le Dacht-e Lout doit rôder un gros matou des sables, encore jamais décrit dans cette région. Peut-être l'un des ces guépards parfois observés à la lisière ouest du désert. Ou un caracal (lynx de Perse), qui semble lui aussi appartenir à ces espèces ayant su s'adapter à l'apprécié des lieux.

S'adapter mieux que les chercheurs, en tout cas. Alors que l'équipe poursuit vers le nord, au milieu de formations de grès sculptées par l'érosion, appelées *yardangs* ou *kaluts*, un accessoire devient vite indispensable : un pulvérisateur à haute pression. A la base, cet instrument devait servir à laver la vaisselle. Mais il s'avère aussi très utile pour les corps incrustés de sable et privés de douche... Malgré la chaleur, la consigne numéro un ici est de couvrir sa peau : protection de la tête et de la nuque, lunettes de soleil, manches longues, sans oublier les chaussures – il suffit de marcher une seule fois pieds nus sur le sol pour comprendre pourquoi.

A quatre-vingts centimètres sous le sable, un flot brunâtre : de l'eau. «Je veux en boire !»

Dans ses récits, Alfons Gabriel décrit des rideaux de pluie tombant du ciel au-dessus du Lout, mais n'atteignant jamais le sol, car l'eau s'évapore avant. Est-ce possible ? Fait-il chaud à ce point ? Un après-midi, non loin de là où fut constatée par satellite en 2005 la température au sol la plus élevée de tous les continents, l'hydrologue Amir AghaKouchak, de l'université de Californie à Irvine, promène sur le sable le rayon d'un thermomètre infrarouge. Le résultat laisse les chercheurs interdits : 74 °C. Un nouveau record mondial ! Quelques jours plus tard, une autre mesure donnera même 78,2 °C. Et nous ne sommes que fin mars... Dans une



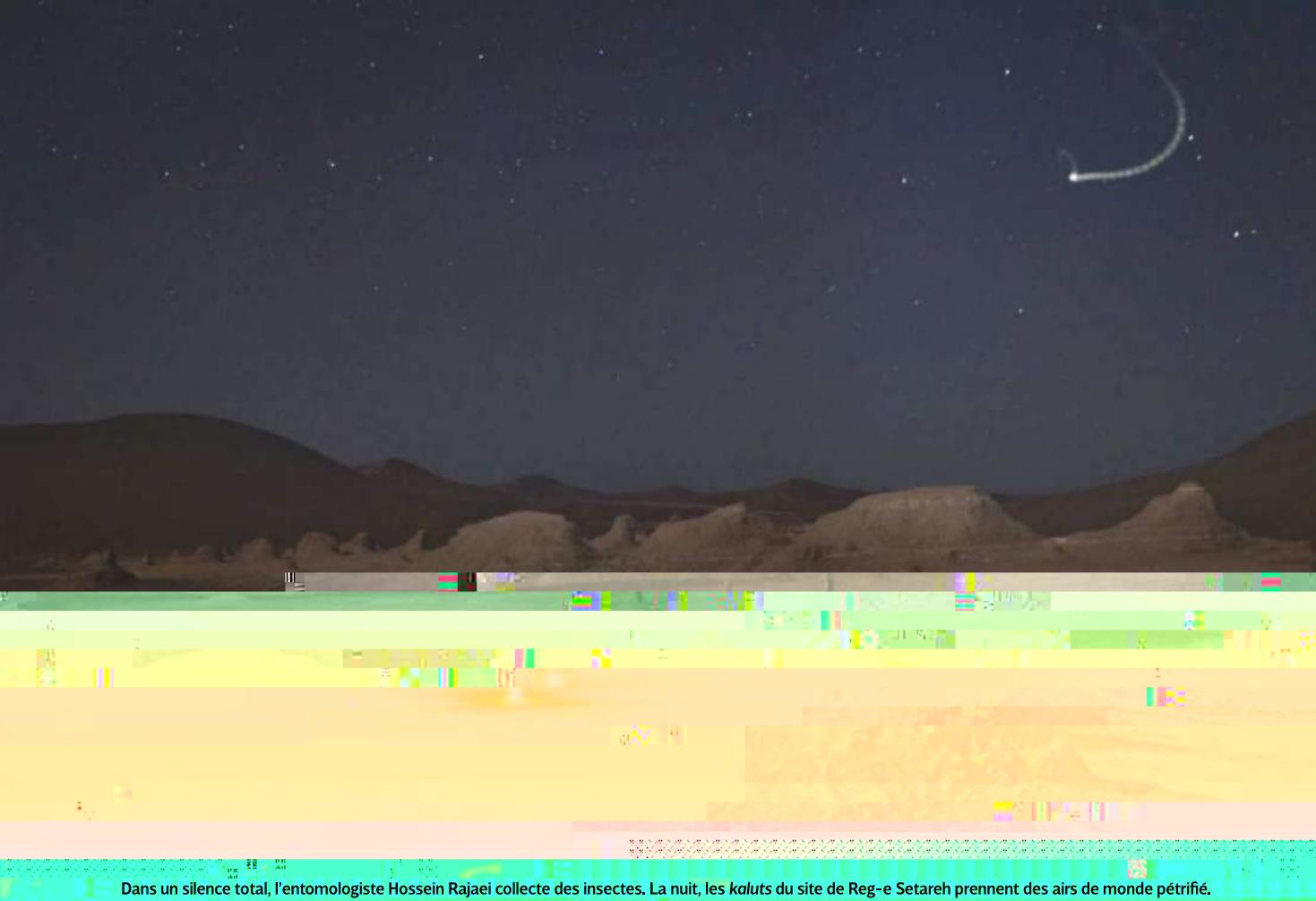
SOUS LE FEU, UN SOUS-SOL HUMIDE...

Aux marges du Lout coulent encore des petits cours d'eau intermittents, surtout en cette année de fortes pluies. Mais plus on s'enfonce dans l'immensité, plus le précieux liquide se fait rare. Et difficile d'accès. Pour prélever un échantillon d'eau d'un marais salant, les scientifiques doivent rouler sur le côté, afin de ne pas s'enfoncer dans le sol mou. Ailleurs, ils creusent un trou pour trouver le réservoir souterrain qui se cache dans le sous-sol.

*** telle étuve, on se dit que tout être vivant devrait finir desséché. Erreur : même face au manque d'eau, l'évolution a accouché d'adaptations déroutantes. Les renards, serpents et lézards n'ont pas besoin de boire. Ils combinent leurs besoins avec les proies qu'ils capturent. D'autres espèces parviennent à transformer, grâce à l'oxygène respiré, les matières grasses en eau et en énergie. Et elles minimisent les pertes en n'évacuant que de l'urine très concentrée, grâce à des reins très performants. D'autres encore, tels les chameaux et certaines grenouilles, peuvent stocker d'énormes quantités d'eau dans leur corps. Ou même boire de l'eau salée, bien plus fréquente dans les déserts que l'eau douce.

Même dans le Dacht-e Lout ? Quand Alfons Gabriel traversa en 1937 le sud de cette étendue, il ne vit sur des dizaines de kilomètres aucune mare d'eau salée de taille significative. Pourtant, Hossein Akhani et ses collègues en sont persuadés, une mer se cache dans ce désert. Du moins dans son sous-sol. «L'eau de pluie qui tombe sur les montagnes environnantes s'infiltra sans doute sous le Dacht-e Lout, et s'accumule en profondeur», suppose Amir AghaKouchak. Les plantes ne peuvent pas l'exploiter. Mais, pour mieux supporter la chaleur, les animaux pourraient se servir de ce réservoir souterrain, qui rafraîchit la couche de sable située au-dessus : certaines bêtes passeraient ainsi l'été enterrées dans le sol, dans ce qui ressemble à une sorte d'hibernation estivale.

Difficile, hélas, de localiser ces oasis enfouies. A moins, comme Hossein Akhani, de se fier à son intuition. A l'endroit précis où les scientifiques viennent de mesurer le record de température au sol, le voilà qui s'empare d'une pelle et, contre toute logique, commence à creuser. C'est la mi-journée. Le sol est en fusion. L'air brûle les poumons. Le chef d'expédition, lui, pellette de plus belle. A cinquante centimètres sous la surface, la température a chuté de moitié. Le sable devient plus ferme, puis fait place à de la boue. A quatre-vingts centimètres, un flot brunâtre apparaît. De l'eau. «Je veux en boire !» crie Hossein Akhani. Il plonge la tête dans le trou et savoure ce liquide salé, crasseux, inespéré. Qui a le goût de la victoire.



Dans un silence total, l'entomologiste Hossein Rajaei collecte des insectes. La nuit, les *kaluts* du site de Reg-e Setareh prennent des airs de monde pétrifié.

L'expédition touche à sa fin. Soudain, au soir du septième jour, vient la délivrance : la pluie. Après le crépuscule, les gouttes crépitent sur le camp. Des éclairs illuminent la nuit, se brisent sur l'horizon en dizaines de ramifications. Un spectacle monumental. Et ce n'est qu'un début. Bientôt s'abat sur nous ce qu'il y a ici de plus redoutable : une tempête de sable. Des rafales fouettent le sol. L'équipe enfile des masques de ski en guise de protection, et s'efforce de préparer un dîner à l'abri des 4x4. A chaque bouchée, du sable crisse entre les dents. Bien vite, la tempête nous accule sous nos tentes, pour une nuit sans sommeil.

«A peine avions-nous laissé derrière nous cette adversité que nous avions le désir d'y retourner»

Au matin, le calme revient enfin. Pour trouver le chemin de la sortie, il faut se fier à Bahman Izadi. A chaque fois que nous croyons être coincés dans le labyrinthe de dunes, il finit par trouver un passage. Personne ne connaît ce désert aussi bien que ce fils d'une famille aisée. Il en est tombé amoureux, et depuis dix-sept ans l'explore et le cartographie. Il y a survécu à des accidents, dont témoi-

gnent des cicatrices sur son dos et ses jambes. En plusieurs lieux connus de lui seul, il a enterré de l'eau et du carburant. Quand il part en solitaire avec son 4x4, il chante cette vieille chanson perse qui dit : «J'aimerais ressentir une douleur que toi seul pourras guérir.» Pour lui, elle parle du Lout.

La dernière dune est derrière nous, la fin du désert est proche. Chercheurs et chauffeurs se congratulent, soulagés. L'expédition est un succès : l'équipe a collecté des dizaines de données et d'échantillons, qu'il faudra étudier. Reste cette sensation, déjà décrite il y a quatre-vingts ans par Alfons Gabriel : «A peine avions-nous laissé derrière nous toute cette adversité que nous avions déjà le désir d'y retourner.» Personne ne peut échapper à la force d'attraction du Dacht-e Lout, confirme Bahman Izadi. Existe-t-il des zones, dans cette immensité, que lui-même n'a jamais explorées ? L'homme regarde dans le vide, puis finit par répondre : «Même si j'avais dix vies, je ne pourrais pas voir tout le Lout.» Des larmes coulent de ses yeux. ■

Thomas Trescher, traduit et adapté de l'allemand par Volker Saux

Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde»

la chronique de Marie Mamgioglou, début janvier sur **Télématin**, présenté par Laurent Bignolas, du lundi au samedi, sur France 2.



En 2014, ce fut au tour d'Annella Laaneots, 36 ans, d'être élue vice-reine de Setomaa. Pendant un an, elle a incarné la vitalité d'un peuple fier de sa culture.

S
E
T
O
M
A
AUNE FABLE
BALTIQUE

Il était une fois un petit royaume aux confins de l'Europe, entre l'Estonie et la Russie. Un territoire bien vivant, inventé par ses habitants pour rester soudés, en dépit des divisions imposées par l'Histoire.

PAR JÉRÉMIE JUNG (PHOTOS)



LONGTEMPS MÉPRISÉS,
CES PAYSANS FONT AUJOURD'HUI
LA FIERTÉ DE L'ESTONIE

Cette famille est au repos dans les champs pendant la fête de village annuelle. L'occasion de se rencontrer entre générations pour discuter, pour danser et chanter en boire de la bière, une version locale de la vodka.



L'étang de Pattina est traversé par la frontière entre Estonie et Russie. Pour ces baigneurs estoniens, pas question de se risquer sur l'autre rive.



Merle, 16 ans, habite le village de Vinski où ne vivent plus que deux familles et un vieil homme. La jeune fille rêve d'aller étudier à Tallinn.



Karoli, 9 ans, et son frère Rasmus, 6 ans. Depuis 2000, les enfants scolarisés dans le Setomaa peuvent apprendre la langue seto dans leur école.



A Petchory, dans la partie russe du «royaume», des peintures murales évoquent le 70^e anniversaire de la Libération (1945).



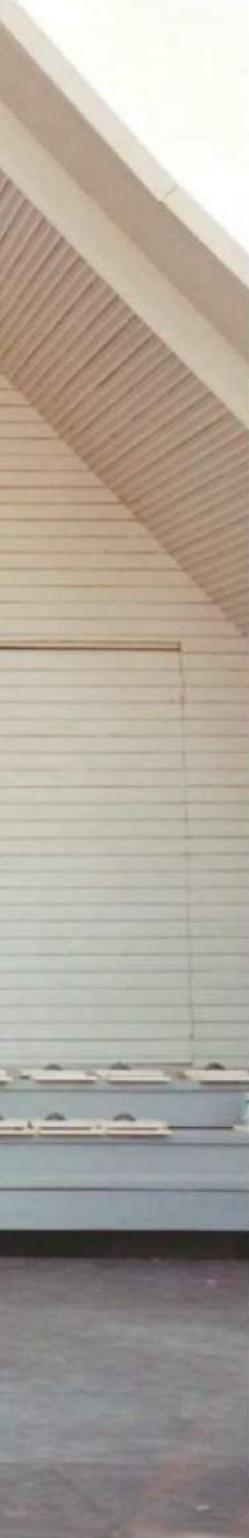
La vice-reine se recueille après le vote. Pour la choisir, les électeurs se sont alignés en tenant la corde attachée au billot de bois visible au premier plan.



CHAQUE ANNÉE, L'ÉLECTION
D'UN SOUVERAIN RÉUNIT
L'ENSEMBLE DE LA COMMUNAUTÉ



Entouré de forêts, le lac d'Obinitsa est tout proche d'une grotte mystérieuse, dite grotte de Juda, du Loup ou du Diable selon les légendes. Sur les berges se dresse une statue de Lauluima, qui signifie «la mère du chant», en hommage aux femmes qui, traditionnellement, dirigent les chorales polyphoniques.

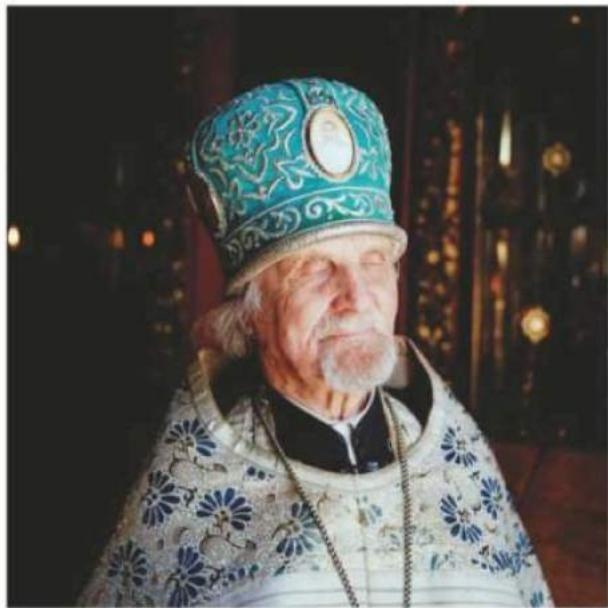




ANIMISTES ET ORTHODOXES, ILS CROIENT TOUJOURS AU POUVOIR DES ARBRES



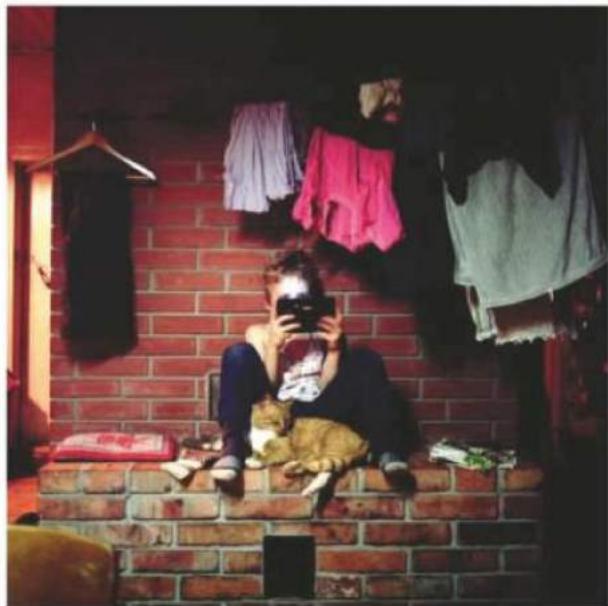
En Russie, lorsque la neige recouvre tout, les villages du Sibérie entretiennent les racines de givre de la planète, nommées dans les forêts de bouleau. Une planète dont on ne voit que les racines, appeler *laponia rimevata*.



Voilà quarante ans que le pope Jevgeni, 87 ans, officie à Petchory. Après l'indépendance de l'Estonie, en 1991, la ville est restée côté russe.



Dans chaque maison seto, comme ici dans cette ferme, un coin réservé à la prière est matérialisé par une icône ornée d'un tissu brodé.



Cet enfant joue avec sa tablette numérique sur ce poêle en briques que, dans les vieilles demeures, on utilise toujours pour cuisiner et se chauffer.



Parmi les traditions locales, ce jeu de billes, pratiqué sur un talus de sable avec des œufs colorés avec des pelures d'oignon ou des feuilles de bouleau.



CHEZ LES SETOS, LA FICTION EST PRESQUE AUSSI BELLE QUE LA RÉALITÉ



Dotés d'un solide sens de l'autodérision, les Setos organisent une parade militaire loufoque dans la foulée de l'élection de leur souverain. Uniformes d'opérette et arsenal factice – dont ce missile fait de vieux barils – sont de sortie pour un grand défilé.



Karina Mesarosova

JÉRÉMIE JUNG | PHOTOGRAPHE

D'abord graphiste et développeur Web pour des ONG, ce Français a bifurqué vers le photojournalisme en 2010. Après un sujet remarqué sur les sans domicile fixe parisiens, il a découvert l'Estonie. Son travail sur les Setos a été primé au dernier festival Visa pour l'image à Perpignan. Il mène actuellement un projet documentaire sur les confins de l'Europe du nord.

C

'est le hasard d'un voyage en Estonie, en 2011, qui a mis Jérémie Jung sur la piste du «royaume de Setomaa». Lorsqu'il apprit que la frontière entre Estonie et Russie coupait en deux le territoire ancestral d'un petit peuple de 15 000 personnes, les Setos, et que ces derniers, quoique chrétiens orthodoxes depuis le xv^e siècle, continuaient à se livrer à des pratiques païennes, le photographe sut qu'il tenait un sujet passionnant. Cinq voyages plus tard, à travers l'élection annuelle du vice-roi des Setos, les célébrations autour du monastère de Petchory, les pique-niques rituels sur les tombes des ancêtres ou les groupes de folk rock revisitant des chants traditionnels, Jérémie Jung dévoile la vie d'une communauté transfrontalière où la fiction se mêle sans cesse à la réalité.

GEO Les Setos, qui parlent une langue finno-ougrienne distincte de l'estonien, vivent aujourd'hui sur un territoire coupé en deux entre l'Estonie et la Russie. Comment en est-on arrivé là ?

Jérémie Jung Tout a commencé en 1944, lorsque Moscou a récupéré l'Estonie [indépendante depuis 1918, soviétique en 1940, puis envahie par l'Allemagne nazie] et redessiné la frontière qui avait été délimitée par le traité de Tartu, en 1920. Dès lors, la communauté des Setos, jusque-là située en Estonie, s'est retrouvée à cheval sur deux républiques soviétiques, sans que cela n'entrave la libre circulation de sa population de part et d'autre de cette limite intérieure. Mais une fois l'URSS disoute, en 1991, lorsque l'Estonie a收回 son indépendance, un différend est apparu : où fixer la frontière estonienne ? En 1994, Boris Eltsine, le

président de la Fédération de Russie à l'époque, a obtenu que la ligne de démarcation suive celle qui avait été choisie pour séparer les deux ex-républiques soviétiques. La plus grande partie de la terre des Setos est donc restée en Russie alors que la majorité de la population, elle, s'est retrouvée sur un tout petit territoire, en Estonie. Pour la première fois, ce peuple s'est retrouvé divisé par une frontière internationale. Certains villageois vivant côté estonien et qui hier allaient faire leurs courses à vélo dans la ville de Petchory ont dû y renoncer à cause de tracasseries administratives liées à l'obligation d'obtenir un visa.

Cette frontière est-elle très surveillée ?

Oui, surtout du côté russe où il existe même une zone tampon interdite d'accès. Plusieurs villages setos me sont ainsi restés inaccessibles. Des gardes-frontière patrouillent sans cesse et des caméras surveillent les lacs où la ligne de démarcation est toujours floue, surtout en hiver lorsqu'ils se transforment en de grandes étendues gelées où des Setos viennent pêcher sous la glace ou se divertir à motoneige... Côté estonien, au QG des gardes-frontière, un système de vidéosurveillance doté d'un zoom permet d'identifier tout individu qui s'approche de la frontière. Et certaines affaires ont éclaté qui rappellent les grandes heures de la guerre froide. Ainsi, en 2014, un agent de sécurité estonien a été arrêté par le FSB [les services fédéraux de sécurité de la Fédération de Russie, l'ex-KGB] à la frontière, dans la forêt, et emprisonné pour espionnage. Les Estoniens ont accusé le FSB de l'avoir illégalement capturé en Estonie alors que les Russes, eux, ont prétendu que l'agent était entré clandestinement sur leur territoire. L'année suivante, l'homme a été ***



UN PEUPLE ÉCARTELÉ ENTRE DEUX PAYS

Le territoire du Setomaa s'étend de part et d'autre de la frontière qui sépare la Russie de l'Estonie, elle-même membre de l'Union européenne depuis 2004.

SUPERFICIE

1700 km² (un peu moins que la Guadeloupe), dont les deux tiers en Russie.

POPULATION

15 000 personnes. Côté estonien, 3 000 vivent sur place et 12 000 dans le reste du pays, dont la capitale, Tallinn. Côté russe, seuls 200 Setos habitent dans le district de Petchory qui compte 22 000 habitants au total.

LANGUE

Idiome finno-ougrien, le seto se distingue de l'estonien notamment par une occlusive glottale, soit un coup de glotte caractéristique.

RELIGION

Orthodoxe et animiste.

ÉCONOMIE

Agriculture vivrière, artisanat, production d'eau minérale, tourisme.

rendu en échange d'un espion russe arrêté par les Estoniens deux ans plus tôt. Depuis, une clôture est en cours de construction entre les deux pays et va donc matérialiser la division du Setomaa. Elle devrait être achevée en 2018.

Les Setos disent habiter un royaume, mais celui-ci n'a aucune existence légale ni même historique. Quelle est l'origine de ce mythe ?

Le « royaume de Setomaa » a été inventé côté estonien en 1994 pour affirmer l'identité seto après le partage du territoire entre deux Etats. Il tire son imaginaire des légendes de ce peuple, notamment l'épopée du roi Peko, ancienne divinité locale mi-païenne mi-chrétienne, dont la dépouille reposait pour l'éternité dans les caves du monastère

orthodoxe de Petchory, côté russe. Les Setos d'Estonie ont ainsi imaginé l'élection, chaque année en août, d'un vice-roi ou d'une vice-reine, personnalité qu'ils appellent l'ülembootska. Ce personnage, investi du rôle de chef de la communauté, est censé entrer en communication avec le roi Peko à travers ses rêves. Mais il a surtout pour fonction de dynamiser la culture du Setomaa et d'assurer sa représentation dans les médias estoniens. Lors de la fête nationale, l'ülembootska est invitée par le président du pays et, en retour, celui-ci ou son Premier ministre assiste chaque année à l'élection du vice-roi. Aujourd'hui, certains disent que la frontière a peut-être contribué à revitaliser leur culture et à réaffirmer leur identité.

Les Russes considèrent les Setos, qui sont pourtant orthodoxes, comme des « demi-croyants ». Pourquoi ?

A cause de la persistance de certaines croyances animistes : des arbres ou des pierres sont considérés comme sacrés. Pour les paysans setos, Peko fut longtemps la divinité de la fertilité et des moissons. Il était autrefois représenté sous la forme d'une statuette, qu'on entreposait dans les réserves de grains. Chaque année, deux cultes lui étaient rendus, l'un au printemps pour les semaines, l'autre à l'automne après la récolte. Lors de ce dernier, on remettait la statue de Peko au fermier considéré comme le plus faible. Pour déterminer de qui il s'agissait, les paysans, après avoir prié la divinité, organisaient une grande bagarre générale et le premier homme qui saignait, considéré comme le plus faible, était celui qui gardait l'effigie de Peko. Ses récoltes suivantes seraient donc les mieux protégées du village. Aujourd'hui, les Setos ne voient plus ce culte à Peko, mais ils continuent de croire en sa protection. En cas de menace, le roi se réveillera, pensent-ils, et sortira des caves du monastère de Petchory pour les défendre. Chez les Setos, on continue aussi d'aller manger et boire, en famille et entre amis, dans les cimetières, sur la tombe des ancêtres. J'y ai assisté plusieurs fois et réalisé à quel point ce sont des gens chaleureux et bons vivants.

L'avenir de ce peuple vous semble-t-il menacé ?

Je ne crois pas. Il n'y a pas de statistiques, mais on estime qu'il resterait, côté estonien, environ 3 000 Setos dans le « royaume » lui-même, et environ 12 000 ailleurs en Estonie. Côté russe, il n'en subsisterait que quelques centaines. L'exode rural, le vieillissement de la population et la faible activité économique locale font certes du Setomaa une



THÉÂTRE, MUSIQUE, POÉSIE : ILS ONT FAIT RENAÎTRE UNE CULTURE



Region enclavée, l'île de Saaremaa, aux portes de l'Estonie, la migration des Setos a suivi le mouvement des jeunes générations.

région qui se dépeuple. Mais des deux côtés de la frontière, j'ai rencontré des jeunes qui se disaient fiers d'être seto. Et bien que n'envisageant pas leur avenir immédiat dans cette région où les emplois sont rares et les études supérieures impossibles, ils affirmaient tous qu'ils y reviendraient un jour.

Ils ont donc des raisons d'espérer la survie de leur culture ?

Oui, car, aujourd'hui, celle-ci est valorisée, surtout en Estonie. Un changement radical par rapport au début du XX^e siècle, quand on les considérait encore comme des rustres ignares, et à l'époque soviétique, lorsque le régime piétinait leur mode de vie sur fond de propagande antireligieuse. Aujourd'hui, tous les Setos possèdent leur costume traditionnel. Bien sûr, ils ne le portent pas au quotidien, mais ils s'en servent volontiers pour des événements comme l'élection du vice-roi ou pour des fêtes religieuses – il en existe une soixantaine –, en particulier l'Assomption. A cette occasion, des centaines de personnes peuvent traverser la frontière, à condition d'avoir obtenu un visa culturel gratuit, et converger vers le monastère de Petchory, avant de participer à un festival dans le village russe de Sigovo. Mais la culture seto rayonne aussi dans toute l'Estonie grâce à ceux qui quittent le Setomaa. Annela Laaneots, la vice-reine de 2014, élue à l'âge de 36 ans, a ainsi revitalisé la langue seto en développant des cours à Tallinn, la capitale estonienne, où elle s'est installée. Il existe aussi une scène artistique très active, avec des créations théâtrales, littéraires, musicales. Les groupes Trad Attack ou Zetod ont créé des tubes influencés par la culture seto, qui se sont retrouvés en tête du hit-parade estonien et ils donnent maintenant des concerts hors des frontières du pays. Quant au chant polyphonique seto appelé *leelo*, il a été inscrit en 2009 par l'Unesco sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. ■

Un Seto prend la pose dans son costume traditionnel. Tous les Setos, descendus pour la partie, ont le sourire. Beaucoup des plus jeunes, cependant,

Propos recueillis par Jean Rombier

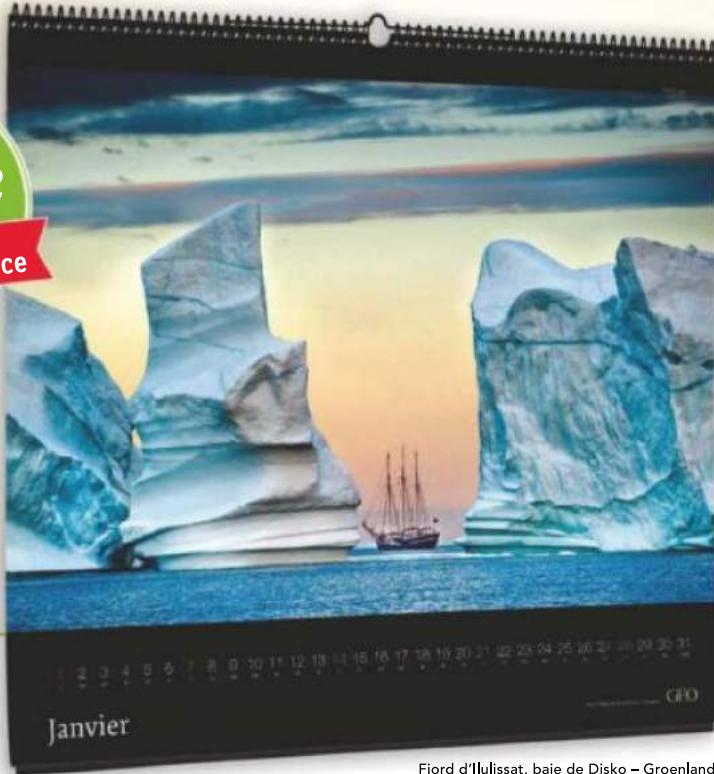
Le grand calendrier GEO 2018

La beauté sauvera le monde

Des photos d'exception pour s'émerveiller aujourd'hui et demain

Tirage
limité

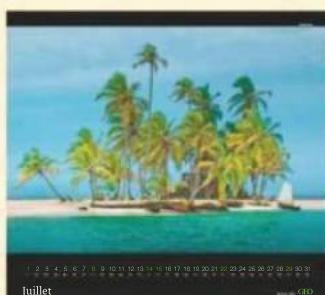
Introuvable
dans le commerce



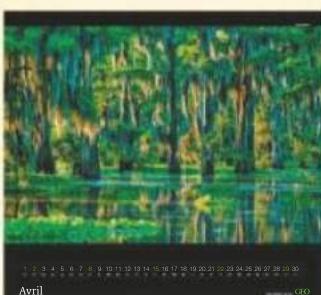
Fjord d'Ilulissat, baie de Disko – Groenland

Thierry Suzan, photographe de l'extrême, vous présente un nouveau visage du monde à travers des images exceptionnelles et inoubliables. Des fjords du Groenland au Bayou de Louisiane, des îles panaméennes de San Blas, au parc national de Hwange, au Zimbabwe, en passant par le massif de l'Estérel en France, les 12 photos sélectionnées pour le grand calendrier sont tout simplement envoûtantes, avec des paysages spectaculaires et des couleurs incroyables, magnifiées par un format exceptionnel.

Partagez le plaisir de la découverte et émerveillez vous devant la beauté de notre planète grâce à ce grand et magnifique calendrier GEO 2018. Commandez-le vite : il est introuvable dans le commerce et disponible en quantités limitées !



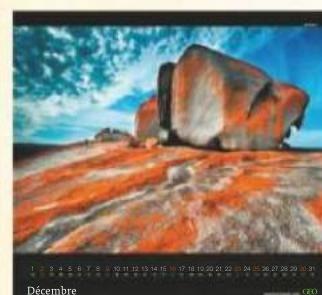
Îles San Blas – Panama



Bayou de Louisiane – États-Unis



Volcan Yasur, île de Tanna – Vanuatu



Remarkable Rocks, île Kangourou – Australie

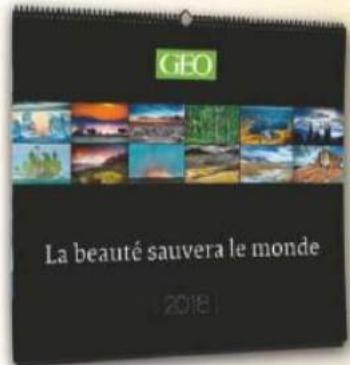
le grand calendrier GEO 2018



39,80€

au lieu de 41,90€

!

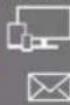


- Format géant : 60 x 55 cm
- Introuvable dans le commerce
- Tirage limité !



Recevez un cadeau surprise pour toute commande de 2 calendriers ou plus !

**POUR COMMANDER,
C'EST FACILE !**



Sur Internet, je tape : boutique.prismashop.fr/calendriergeo et j'entre le code **DPGEO18** pour bénéficier de l'offre cadeau

OU



je renvoie le bon de commande ci-dessous dans une enveloppe **NON AFFRANCHIE** à : Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

mes coordonnées

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

Email*

Tel

je souhaite faire un cadeau

Je remplis les coordonnées du destinataire ci-dessous, la facture me sera adressée directement

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

Email*

Tel

Oui, je profite de votre offre et je commande

Nom des produits	Réf.	Qté	Prix	Total en €
Grand Calendrier 2018 La beauté sauvera le monde	13394	...	39,80€ 41,90€	...

J'ai commandé 2 calendriers ou plus, je reçois mon cadeau surprise !

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

EN COUVERTURE



POLYNÉSIE Le rêve des



Avec une dizaine de plantes – frangipanier, basilic sauvage, santal... –, ces femmes de Fatu Hiva confectionnent des *kumu hei*. Ces «bouquets d'amour» au parfum entêtant se portent dans les cheveux ou au cou.

Le lointain archipel, dernière escale de Gauguin et Brel, fascine par sa beauté. Un symbole de sérénité ? En réalité, ici, ni lagons ni récifs, mais une nature tout en reliefs, à l'image du caractère des Marquisiens.

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME. PHOTOS DE JULIEN GIRARDOT

Marquises



Emeraude, kaki, métallique, tendre... Toute la palette des

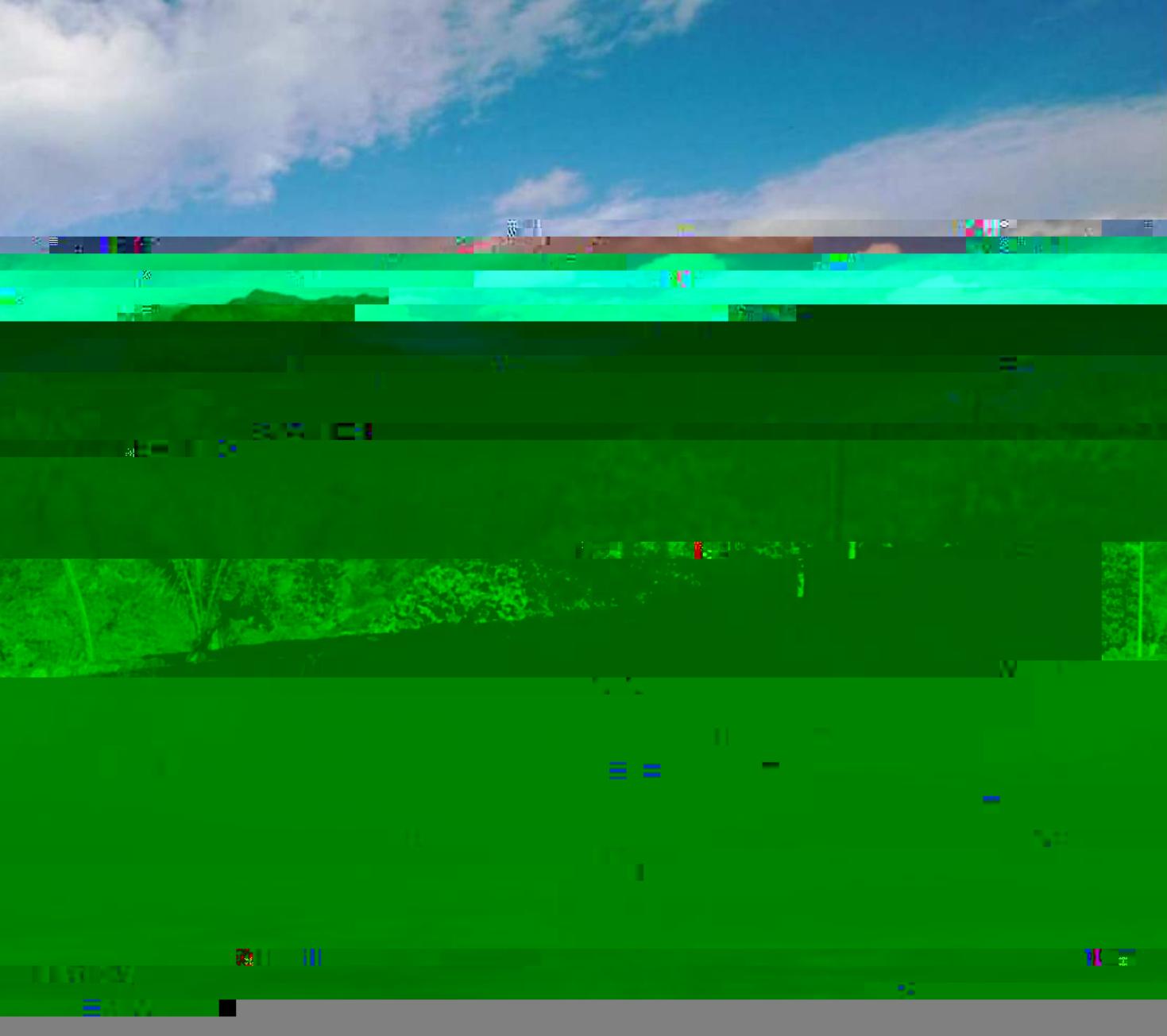


verts glisse comme une avalanche dans la mer

Comme Evelyne et Pierre Kahia, qui possèdent cette maison noyée dans la végétation, à Ua Pou, les Polynésiens ont toujours cultivé leur *faapu*, leur «jardin potager». «Un Marquisien peut nourrir toute sa famille et même plus avec ce qui provient de la terre et de la mer», affirme Pierre.



Les plages offrent un divin spectacle : celui de cavaliers qui



domptent les chevaux sauvages dans les flots

Au petit matin, ce cavalier fonce à vive allure dans la baie d'Atuona, à Hiva Oa. Environ 200 chevaux vivent en liberté dans l'archipel. Ils descendent des bêtes offertes par les colons français à un chef coutumier, en 1842. Traditionnellement, c'est dans la mer qu'ils sont dressés.



La Marquise Tohotaua, alors âgée de 15 ans, a servi de modèle à Paul Gauguin pour *Femme à l'éventail*, tableau réalisé à Hiva Oa en 1902, un an avant la mort du peintre.

L'irrésistible attraction d'un mythe

GAUGUIN, STEVENSON, MELVILLE, SEGALEN, BREL... ARTISTES, POÈTES ET AVENTURIERS ONT TROUVÉ AUX MARQUISES UN EXOTISME À LA MESURE DE LEURS RÊVES. QUITTE À Y LAISSER DES PLUMES.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

On devrait toujours s'y prendre à la manière de l'écrivain Robert Louis Stevenson : aborder les Marquises par la mer, après des jours et des nuits de traversée, le corps anesthésié par le clapot et le cœur bondissant d'apercevoir soudain, sur la ligne tremblée de l'horizon, le mirage tant attendu. Rien de tel qu'une arrivée par le large pour mesurer à quel point la réputation de cet archipel tient d'abord à sa folle géographie : Hawaii est à 4 000 kilomètres au nord ; les «voisins» de Tahiti, Moorea et Bora-Bora émergent de leurs beaux lagons turquoise à 1 500 kilomètres plus au sud ; vers l'ouest, l'Australie se trouve à 6 500 kilomètres et, côté est, 5 500 kilomètres séparent la Californie de cette terre, la plus éloignée de tous les continents.

Ainsi, parti du port de San Francisco à la fin du mois de juin 1888, l'auteur de *L'Île au trésor* n'aperçut-il l'ombre bleutée des Marquises qu'au matin du 28 juillet, après plus d'un mois de navigation. On imagine la bouffée d'émotion. Du ponton du Casco, sa goélette, Stevenson distinguait enfin dans la longue-vue autre chose que le vide océanien. «Aucune partie du monde n'exerce une attraction aussi puissante», écrivit-il après avoir jeté l'ancre dans la baie d'Anaho, dans le nord de Nuku Hiva, la plus grande île de l'archipel. De quoi forger un mythe, annoncer la découverte du paradis. Pourtant, un mélange d'impatience et de peur suinte de son récit. Ici, pas de gentils lagons en guise de bienvenue, mais des crêtes en «lames de

rasoir», des côtes sombres où retentissent «les explosions du ressac», des pitons de plus de 1 000 mètres flant vers les cieux comme «les tours d'une église». Un paysage taillé au scalpel qui lui rappelle un peu son Ecosse natale, mais dont il sait, en bon lecteur d'Herman Melville, qu'il abrita aussi quelques rites anthropophages... Au total, 1 000 kilomètres carrés d'escarpements – soit huit fois moins que la superficie de la Corse. Quarante îlots minuscules dans le bleu cobalt du Pacifique, dont seuls six sont habités. Aujourd'hui, la population n'y dépasse pas 9 000 habitants. Si bien que des pans entiers de ces montagnes volcaniques sont livrés à la végétation la plus exubérante et demeurent le territoire exclusif des cochons sauvages, des

chèvres, des chevaux en liberté ou encore des fameux *nono*, comme on appelle ici ces moucheron suceurs de sang qui, certains jours, peuvent vous rendre fous. Telle est l'âpre réalité des Marquises. Derrière ce nom précieux et suavement féminin, donné en 1595 en l'honneur de l'épouse du vice-roi du Pérou par un conquistador espagnol qui ne fit que passer, se dissimulerait presque une manière de tromperie sur la marchandise. ***

Pas de lagons idylliques en guise de bienvenue, mais des crêtes en «lames de rasoir»





Les Marquises ont frappé l'imaginaire des Occidentaux, comme l'officier de marine Paul-Emile Miot, qui photographia en 1870 la famille royale de Vai Tahou.

Paul-Emile Miot / Coll. S. Saksou - Kharbine-Tapabor

••• Les premiers Polynésiens avaient fait preuve d'une plus grande honnêteté en baptisant les lieux Te Fenua Enata («la terre des hommes»). Car homme, il faut l'être assurément pour vivre dans cet enclos à la rudesse absolue, qui n'est même plus un bout du monde mais plutôt le commencement d'un autre. A l'évidence, sur ces cailloux de basalte à l'écart de tout, les symptômes de l'insularité sont exacerbés. «L'isolement fait qu'hier comme aujourd'hui les rapports humains, la solidarité, la mutualisation des ressources, mais aussi le lien très fort

avec la nature, sont restés visibles», témoigne l'archéologue Pierre Ottino-Garanger, grand spécialiste de la civilisation marquise. Et dans la moiteur, le rapport au temps, donc à la mort, n'est pas le même qu'ailleurs non plus. Pour les Marquises, le passé ne s'oppose pas au futur, hier et aujourd'hui sont

mêlés. Et la langueur polynésienne, sucre d'orge qui engourdit doucement les nerfs des Occidentaux, prend tout son sens. A part pour chasser ou pêcher, à quoi bon courir ? Il n'y a nulle part où fuir, nulle gloire à conquérir. «Le corail croît, le palmier pousse, mais l'homme s'en va», rappelle un proverbe local. L'art des anciens comme celui des artisans d'aujourd'hui reste sans doute la plus belle expression de ce confinement. «Il puise dans le creuset des cultures océaniennes, mais par ses

caractéristiques il est tout à fait à part», insiste Tara Hiquily, conservateur au musée de Tahiti et des îles. Tikis (sculptures anthropomorphes) aux yeux ronds, au sourire sardonique et au cou atrophié, danses calquées sur le mouvement des oiseaux marins, corps bleuis de savants tatouages, contes mythologiques façonnés dans le repli des vallées, et même une cuisine typique pour chaque îlot, souvent à base de poisson cru et de *mei*, le fruit de l'arbre à pain : tout prend une autre dimension, une saveur plus iodée, en présence du «peuple le plus artiste d'Océanie», comme le définissait le marin solitaire Alain Gerbault.

Cela suffit-il à expliquer que ces confins soient devenus le Graal des chercheurs d'exotisme ? De fait, un drôle d'alizé semble avoir porté jusqu'ici aventuriers, trousseurs d'histoires, flibustiers de la peinture et autres poètes aux semelles de vent. De Jack London à Victor Segalen, tous contribuèrent à forger la mystique marquise. *Parahi te marae* («Là réside le temple»), avait clamé Gauguin, lors de son premier séjour à Tahiti. Plus tard, en arrivant sur l'île d'Hiva Oa, en 1901, il crut trouver là un temple, où l'inspiration allait renaître, un lieu béni où il allait bâtrir sa demeure, la Maison du Jouir, une étrange bâtie aux pans de bois sculptés, transformée en musée en 2003, pour le centenaire de sa mort. L'artiste pensait avoir touché le refuge primitif tant espéré, avec ses femmes lascives, ses voisins insouciants et un quotidien préservé de la vulgarité du monde. Une illusion. La magistrale exposition *Gauguin l'alchimiste*, que le Grand Palais à Paris consacre (jusqu'au 22 janvier 2018)

«Le corail croît,
le palmier pousse,
mais l'homme
s'en va», rappelle
un proverbe local



Alte-Images

Gauguin, fasciné par les récits de Pierre Loti, fut d'abord déçu par Tahiti. Il chercha l'édén fantasmé dans les lointaines Marquises, où il peignit ces *Cavaliers sur la plage*, en 1902.

au processus créatif du peintre, montre à quel point cette ultime escale à Hiva Oa, où il mourut en 1903, renouvela son art, avec des couleurs plus franches, un regain de sauvagerie dans le trait. Pour autant, ce sursaut ne le sauva pas du désespoir. Fauché, malade, irascible, Gauguin comprit que les insulaires n'avaient pas échappé à l'entreprise d'acculturation menée par les missionnaires et les colons européens. Il arrivait dans un monde agonisant, devenu l'île du désappointement.

Terrible miroir aux alouettes, ce paradis a-t-il au moins existé un jour ? Peut-être pour Herman Melville. Sa baleinière fit escale à Nuku Hiva, la plus grande île de l'archipel, en 1842. A 23 ans, le futur auteur de *Moby Dick* fut alors pris d'un coup de folie. Décidant de jouer les naufragés volontaires, il déserta le bord puis s'enfonça à pied dans la vallée inexplorée des Taïpi, qui donna son titre à son roman autobiographique, pour vivre auprès des cannibales et des vahinés. Enjolivée ou non, son aventure fit fantasmer des générations de lecteurs. La même année, Max Radiguet, un Breton de 26 ans, ajouta sa contribution au mythe. Débarquant dans le sillage d'une mission française chargée d'annexer l'archipel, le jeune secrétaire de l'amiral et explorateur Abel Aubert Dupetit-Thouars se prit de passion pour la société indigène. Il la dessina, en scruta les rituels, et pleura, déjà, sa disparition programmée dans un ouvrage injustement oublié, *Les Derniers Sauvages*, paru en 1860. Radiguet décrivit notamment l'étroite vallée de Hakaui, sur Nuku Hiva, où «le bruit des pas résonne d'une façon lugubre comme dans une crypte

funèbre», où l'on entend «un mugissement pareil à celui qui sort d'un gros coquillage appliqué à l'oreille». Aujourd'hui, le visiteur peut encore vivre pareilles sensations lorsqu'il arpente ce sentier.

Alors que la culture marquise est en pleine renaissance, «le temple» n'a donc pas tout à fait fermé ses portes. L'été dernier, par exemple, le peintre-navigateur Titouan Lamazou est revenu ici pour, dit-il, «se nourrir et retrouver la palette des couleurs» en vue d'une exposition au musée du Quai Branly prévue pour la fin 2018. Et Jacques Brel ? Sa tombe, sur les hauteurs d'Atuona à Hiva Oa, jouxte celle de Gauguin. On y célébrera cette année les quarante ans de sa mort. Quand il prit la mer sur son voilier à Anvers en juillet 1974 pour explorer le monde, le chanteur pensait rentrer un jour. Mais son voyage s'arrêta aux Marquises. Arrivé épousé, après une traversée infernale de 7 500 kilomètres depuis Panama, il découvrit, ébahi, comme Stevenson ou Melville, les falaises noires fichées dans le Pacifique. Et s'étonna que les Marquisiens ne le reconnaissent pas... Là résidait son paradis ! Il délaissa son bateau, loua une maison, dégota un bimoteur surnommé Jojo, un Beechcraft avec lequel il ne cessa de rendre des services aux habitants. Il passa sur place les quatre dernières années de sa vie. De son séjour en apparence heureux, il reste cette chanson aux accords dramatiques et aux paroles équivoques : «Veux-tu que je te dise, gémir n'est pas de mise aux Marquises.» La rime est facile, mais elle rappelle que ce paradis, lui, ne l'est pas. ■

Sébastien Desurmont

A wide-angle, aerial photograph capturing the lush, green landscape of the Marquesas Islands. The terrain is characterized by numerous rolling hills and valleys, all covered in dense vegetation. The lighting creates a pattern of bright highlights and deep shadows on the slopes, emphasizing the three-dimensional nature of the terrain. The colors are vibrant, with various shades of green and some darker, shadowed areas.

Entre les vallées inhabitées d'Hiva Oa,



les crêtes se déploient, semblables à des vagues

C'est depuis le ciel que l'on prend la mesure du relief tourmenté de la deuxième île de l'archipel par sa superficie (316 km² pour 2 000 habitants). Les combes, désertes pour la plupart, recèlent des trésors archéologiques : dalles sculptées, statues géantes, places cérémonielles...



Avec sa troupe de haka (danse) marquisien, Jean-Louis Kohumoeutini, alias Rasta, corps tatoué et visage peint, fait forte impression sur les voyageurs de passage.

Le réveil de l'âme marquise

PENDANT 150 ANS, LA CULTURE DE CET ARCHIPEL A ÉTÉ RÉDUITE AU SILENCE : LES CHANTS, LES DANCES, LA LANGUE ET MÊME LES TATOUAGES AVAIENT ÉTÉ INTERDITS PAR LES COLONS FRANÇAIS ET LES MISSIONNAIRES. LES INSULAIRES FONT AUJOURD'HUI RENAÎTRE LEUR IDENTITÉ.

PAR ALINE DARGIE ET ALINE MAUME (TEXTE)

Puissants, offensifs, les hommes sont campés sur leurs jambes largement ouvertes. Leur corps tatoué est trempé de sueur, leurs pieds nus, enduits de boue... Comme les cochons sauvages qu'ils miment et dont ils imitent les grognements. Sur l'île d'Ua Pou, à 1 500 kilomètres de Tahiti et des suaves ondulations du *tamure*, la danse du cochon, *haka puaka*, est l'un de ces rituels hérités du fond des âges qui témoignent de l'originalité et de la force de la culture marquise. Les danseurs se produisent ce soir de février devant une centaine de passagers de l'*Aranui 5*, le cargo qui dessert et ravitaille l'archipel deux fois par mois depuis Tahiti. Jean-Louis Kohumoetini, alias Rasta, visage traversé d'une tempe à l'autre par une large bande de peinture noire, bondit hors de scène, atterrit à quatre pattes face à une touriste pétrifiée et lui lance : «Kai te tae kai !», «Je vais te manger toute crue !» Ravi de son effet, le jeune homme

décoche un sourire charmeur au public et rejoint les autres pour une séance photo. Que sont venus chercher ici ces voyageurs occidentaux, métropolitains pour la plupart, médusés par cette virile démonstration des coutumes locales qui fait davantage écho aux pratiques cannibales des anciens Marquises qu'aux lascives vahinés de Paul Gauguin ? L'illusion d'un paradis à la nature intacte ? Le spectre du «bon sauvage», dont le mythe fut répandu en Europe par les voyages de Bougainville ?

Les fantasmes liés aux Marquises, archipel du Pacifique le plus éloigné de tout continent, ont longtemps pris racine dans les récits des Européens qui y firent escale, comme Alvaro de Mendaña ou Victor Segalen. Peuplé depuis le VII^e siècle, «découvert» par les navigateurs espagnols au XVI^e siècle qui le nommèrent Marquises, il diffère à plus d'un titre du reste de la Polynésie française. A commencer par sa géographie, ode à la verticalité. Ici, point d'atolls ni de lagons tur-

quoise, mais des îles hautes jajillissant de l'océan en flèches acérées et pitons de basalte, des vallées émeraude taillées au scalpel, des cascades dévidant leur strass à flanc de falaises, des baies échancrées au sable d'un noir d'obsidienne... Ces reliefs forgés par les volcans tranchent radicalement avec les autres paysages polynésiens, car ils sont, à l'échelle géologique, les plus jeunes de la région. Les Marquises se distinguent encore par leur langue, différente du tahitien, par le raffinement de leurs sculptures et la sophistication de leurs

tatouages. Et même par leur mythe fondateur, qui raconte comment, aux origines du monde, le dieu Oatea et son épouse Atuana bâtirent l'archipel comme on construit sa maison, avec «deux piliers» (*ua pou*, en marquisien), une «poutre faîtière» ***



Mata

A la fois «visage» et «yeux». L'œil est un symbole très important dans l'art marquisien (notamment dans les tatouages), car il est associé aux dieux et aux ancêtres. Ainsi, l'expression *mata tetau*, que l'on pourrait traduire par «conter les yeux», signifie qu'on récite sa généalogie, qu'on raconte l'histoire de sa famille.

«Nous sommes des enfants de la Terre des hommes. Hommes fiers à jamais»



Tuhuna

Equivalent de «maître». Spécialisés dans l'art ou les rituels religieux, les *tuhuna*, artisans experts, recevaient leur don des dieux et occupaient une place honorifique au sein de la société. Ils étaient, par exemple, chargés de tresser des éventails prestigieux ou de graver des objets sacrés.

tianisation. Depuis une trentaine d'années, les insulaires cherchent à renouer avec leur identité d'avant l'arrivée des Européens, avec leur langue, leurs chants, leurs danses et le savoir des *tupuna* (les ancêtres). Une reconstruction identitaire plus qu'un retour aux sources. Tant de choses ont été perdues sur la terre des hommes, Te Fenua Enata, comme ses habitants l'appellent...

Sur les 80 000 à 100 000 habitants des Marquises à la fin du XVIII^e siècle, il n'en restait plus que 2 000 à l'aube du XX^e siècle,

*** (*hiva oa*), une «charpente» (*nuku hiva*) et un toit de «palmes tressées» (*fatu hiva*). Les travaux achevés, «l'aube» (*tahuata*) pointa à l'horizon tandis que l'air s'emplissait du «chant de l'oiseau» (*mohotani*). Restait à creuser un trou pour servir de «réserve» (*ua huka*). Alors le soleil se leva et ruissela sur les îles ainsi façonnées – et nommées – par des divinités amoureuses.

Or les Marquises entendent aujourd'hui reprendre le fil de leur histoire. Pas évident quand on sait que l'archipel a traversé une longue nuit de 150 ans, dont il est sorti dépouillé de la plupart de ses habitants [voir encadré «Repères»], de sa langue, de ses croyances, de ses chants, de ses ornements corporels, de ses instruments de musique, par la colonisation et la chr

décimés par les maladies apportées par les colons. L'amiral Du-petit-Thouars, qui s'empara en 1842 de l'archipel pour le roi Louis-Philippe – en faisant la première colonie française du Pacifique –, avait glissé dans un de ses rapports : «En leur créant des besoins, nous nous rendrons nécessaires.» Les missionnaires arrivés peu avant le navigateur avaient converti – avec peine – les insulaires au catholicisme. Et le ministre Guizot avait loué «leur périlleux travail sur les indigènes anthropophages». Les prêtres bataillaient contre les traditions locales, prohibant les *patu tiki* (tatouages), les *pahu* (tambours), les *pu tona* (conques) et bâtiissant leurs églises à l'emplacement des *me'a*, les anciens lieux de culte. «Les Marquises ne pouvaient pas faire autrement que d'accepter la religion catholique et l'administration française, affaiblis qu'ils étaient par la chute terrible de la démographie», explique l'anthropologue Edgar Tetahiotupa, membre de l'Académie marquise, créée en 2000. Avec la disparition des anciens s'évanouissait peu à peu la mémoire d'une civilisation.

C'est un missionnaire qui a contribué à sauver la langue

Sur la côte sud d'Hiva Oa, la mer se faufile, bleu cobalt, dans l'étroite baie d'Atuona, assoupie sous un épais manteau de cocotiers, de frangipaniers, de fougères et d'arbres à pain. Là, dominé par le mont Temetiu, le collège Sainte-Anne, créé en 1964 par les sœurs de la congrégation de Saint-

Joseph de Cluny et connu de tous comme «l'école des sœurs», accueille une classe de musique particulièrement populaire. Les ados y apprennent le piano, la guitare mais aussi les chants marquisiens. Parmi leurs profs, une star locale : Casimir Utia, 30 ans, carrière de rugbyman et guitariste du groupe Takanini («Etre étourdi après avoir reçu un coup de casse-tête», en marquisien), qui mixe reggae, *pahu* et ukulélé. Une apprentie choriste entonne une chanson, tandis que les élèves d'autres classes s'agglutinent aux fenêtres et à la porte, comme des groupies. Créé en 2011, Takanini est devenu un phénomène, bien au-delà de l'archipel : un documentaire, *Ananahi demain*, primé au festival international du film insulaire de Groix, en Bretagne, lui a été consacré en 2013, et une tournée l'a conduit en métropole en 2016. A l'origine du groupe, un natif de Nuku Hiva à la voix de feu, Sylvestin Teikiteetini, alias Poiti, 30 ans, cousin de Casimir. Selon ses camarades, le chanteur de Takanini est illuminé par les *tupuna*, les ancêtres. En 2011, son tube *Kamave* avait défrayé la chronique car il y taclait – en marquisien – l'autorité de l'Eglise : «Nous sommes des enfants de la Terre des hommes. Hommes que nous sommes, fiers à jamais. [...] La peau des étrangers frissonne devant nos richesses ancestrales [...] De quel droit l'évêque peut-il nous dire de faire comme ci ou comme ça ?» Dans un archipel de 9 000 habitants qui compte 90 % de catholiques, où la croix a historiquement précédé le drapeau français, autant dire que la pilule est mal passée. «Nous nous sommes fait beaucoup d'ennemis localement avec cette chanson, se souvient Poiti. Mais ça s'est arrangé et je chante même parfois dans les églises. L'acoustique est formidable !»

Ironie de l'histoire, c'est un missionnaire pas comme les autres qui a contribué à sauver la culture marquise. Monseigneur Hervé-Marie Le Cléac'h, grand-oncle du navigateur Armel Le Cléac'h et chantre du concile ***



Comme le reste de l'archipel, Nuku Hiva est une île d'origine volcanique, la plus grande (339 km²) et la plus peuplée (2 966 hab.) des Marquises. Elle fut un lieu de rélegation pour les opposants à Napoléon III. Son principal village, Taiohae, est le chef-lieu de l'archipel.

Avec un relief plus doux que ses voisines, Ua Huka connaît aussi un climat plus sec et une végétation moins abondante. Pour lutter contre la déforestation, un arboretum d'un millier d'essences y a été créé en 1974.

Nuku Hiva



Vers Rangiroa (à 1 000 km env.) et Tahiti (à 1 400 km env.)



Aérodrome

Circuit du cargo Aranui 5, qui assure une liaison bimensuelle avec Papeete («capitale» de la Polynésie française), Bora Bora et deux des îles Tuamotu. Des liaisons interîles sont possibles en avion de tourisme, en hélicoptère ou en hors-bord.

Ua Pou abrite le plus haut sommet des Marquises, le mont Oave (1 230 m). L'île minuscule est densément peuplée (2 173 hab.), les ancêtres ayant su se préserver des maladies importées par les Européens.

Ua Huka



Hiva Oa



Tahuata est la plus petite île habitée de l'archipel (703 habitants) et ne possède pas d'aérodrome. Le capitaine britannique James Cook y jeta l'ancre en 1774, dans la baie de Vaitahu.

Omoa

Fatu Iva

20 km

Hiva Oa, 1 290 habitants, est la deuxième île de l'archipel par la taille. «Capitale» de l'archipel de 1904 à 1940, le bourg d'Atuona conserve la mémoire de deux hôtes prestigieux : le peintre Paul Gauguin et le chanteur Jacques Brel.

Ceinturée de hautes falaises, Fatu Hiva fut longtemps d'un abord difficile. C'est ce bout du monde que choisirent en 1937 l'aventurier norvégien Thor Heyerdahl et son épouse pour fuir la civilisation.

Motu Mao

REPÈRES

UN ARCHIPEL QUI REVIENT DE LOIN

Des générations durant, remontant d'île en île depuis l'Asie du Sud-Est, les premiers Polynésiens accostèrent aux Marquises vers l'an 600. Dès lors s'établit une société dont on découvre aujourd'hui qu'elle était extraordinairement structurée. Chaque vallée abritait un clan où régnait un chef (homme ou femme), lequel était entouré de grands prêtres (*taua*) chargés du lien avec les dieux et de l'organisation des sacrifices humains. Produisant un art raffiné

et complexe, les Marquises vivaient dans un monde où chacun avait une place précise : guerriers, sculpteurs, tatoueurs, pêcheurs, musiciens, danseurs... Un monde qui intrigua les premiers visiteurs, d'abord Espagnols au XVI^e siècle puis, aux XVIII^e et XIX^e siècles, Anglais, Français, Russes et Américains, accompagnés de missionnaires et de commerçants attirés par le santal et les cétacés. La vie des *enata* – «hommes» natifs de l'archipel – commença à s'altérer. Les chefs marquises et prêtres

eux-mêmes optèrent en nombre pour le «renouveau» européen, et malgré les résistances dans les vallées isolées, la religion catholique s'encracina. Peu à peu, les lieux de culte traditionnels, innombrables, retournèrent à la brousse. Les luttes de pouvoir, l'alcoolisme, les armes à feu, mais surtout les maladies importées par les Européens provoquèrent une chute de la démographie. 100 000 habitants vivaient sur ces îles à l'époque du passage de James Cook, à la fin du XVIII^e siècle. Arrivées à environ

20 000 habitants vers 1830, les Marquises n'en comptaient plus que 5 264 en 1887 et 2 094 en 1926 ! Aujourd'hui, la population s'élève à 9 000 individus, dont presque la moitié sur les deux îles principales, Nuku Hiva et Hiva Oa. Les nombreuses découvertes archéologiques réalisées depuis les années 1970 ont aussi entraîné un sursaut culturel. Les sites les plus spectaculaires comme celui d'Hatiheu à Nuku Hiva pourraient entrer sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco dans les années à venir.

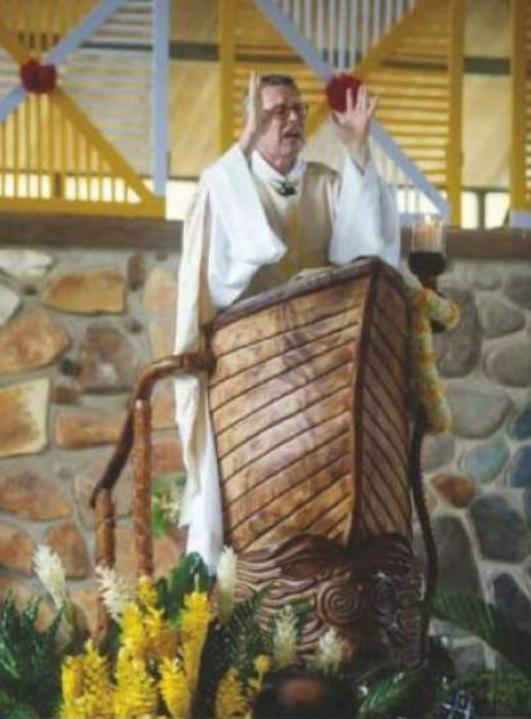


La forêt épaisse et les rivières cristallines



offrent un formidable terrain de jeu et de chasse

Ce jeune habitant d'Hiva Oa pêche la chevrette (crevette d'eau douce) à l'ancienne : il attire ses proies en jetant à la surface de l'eau des germes de noix de coco (uto), puis les piège avec un lasso confectionné à l'aide d'une branche.



Depuis sa chaire en forme de proue de pirogue, le curé de Hakahau, à Ua Pou, déclame son homélie de Pâques.



Tiki

Statues anthropomorphes. Sculptées dans le bois, la pierre, l'os, la nacre ou le corail, elles représentent des génies protecteurs, mi-homme mi-dieu. Thème clé de l'art marquisien, le corps humain, souvent asexué, est très stylisé, avec une tête proéminente, des yeux immenses, une large bouche et des jambes massives, souvent fléchies.

Haka, la fédération culturelle et environnementale des îles Marquises. Objectif : collecter auprès des anciens la mémoire des chants, des danses, des légendes, des savoir-faire. Neuf ans plus tard naissait Matavaa o te Fenua Enata, le festival des arts des Marquises. Biennal, il est devenu le pilier de

églises, y convia la sculpture locale et renomma le diocèse Te Fenua Enata. Mort à Tahiti en 2012, à 97 ans, l'évêque reste, pour les paroissiens, *teikimeiteaki a pumatete*, «le prince venu du ciel».

De leur côté, les Marquisiens ont œuvré au renouveau de leur culture en créant, en 1978, Motu

Chaque île, chaque village, a sa troupe de danse et son groupe de chant

la reconstruction identitaire de l'archipel. L'édition du trentenaire, organisée en décembre dernier à Tahuata sur le thème de «*haatupu a'e*», «Que la culture croisse et vive !», a déclenché une minipolémique, le *hakaiki* (le maire), Félix Barsinas ayant décidé de faire construire une estrade de bois en guise de scène. Sur sa page Facebook, le groupe Te Eo, qui milite pour la préservation de la langue et de la culture, a lancé un pavé dans l'océan : «Danser le haka marquisien sur une scène en bois ? Une blague ? En plus de coûter des millions [de francs Pacifique] inutiles, la scène privrait les danseurs de ce contact essentiel et vital avec la terre-mère, *te épo henua*.»

Il faut partir à Tahiti deux mois avant l'accouchement

Félix Barsinas, figure du pouvoir local puisqu'il est aussi président de la Codim, la communauté de communes des îles Marquises, créée en 2010, a rétorqué qu'il ne fallait pas «fermer la porte à la modernité». Une querelle futile, mais qui en dit long sur l'enjeu culturel aux Marquises, un sujet loin du folklore... Aujourd'hui, chaque île, chaque village, a sa troupe de danse, son groupe de chant, son association d'artisans. De cet élan est née, il y a dix-huit ans, l'académie marquise Tuhuna Eo Enata, qui s'est donnée pour mission de sauvegarder et d'enrichir la langue, dans un archipel où les deux tiers de la population parlent le marquisien en famille, selon l'Institut de la statistique de la Polynésie française.

«Partout dans le monde, les enfants connectés grandissent dans une même monoculture qui n'a pas de nom», déplore Casimir Utia, le guitariste de Takanini. Son cousin Poiti, lui, espère «un retour aux racines et le déclin de l'obsession consumériste.» Aux Marquises, tout le monde n'achète pas ce discours qui plaide pour la décroissance en mode insulaire... Poiti et ses camarades en sont conscients, mais se sentent investis d'un devoir : «On veut faire ouvrir les yeux aux anciens, à ceux qui ne croient pas que notre culture commence à être oubliée, explique le leader du groupe. Certains nous traitent de diables, parce qu'on dit la vérité. Je ne sais pas pourquoi ils ferment les yeux.»

Mais l'enclavement et les difficultés économiques pèsent aux Marquises, c'est pourquoi tous ne partagent pas cette urgence à sauver la culture locale. Car l'envers de la carte postale, ce sont aussi des îles très distantes de l'administration, centralisée à Tahiti. «Nous pourrions faire beaucoup de choses, nous avons beaucoup d'idées, mais nous sommes pieds et poings liés car toujours suspendus au bon vouloir de Tahiti», regrette Debora Kimitete, la présidente de Motu Haka. Et la liste des griefs est longue, sur ce territoire oublié : desserte maritime et aérienne insuffisante, un seul hôpital – en manque d'effectifs – à Taiohae, la «capitale» des Marquises, sur l'île de Nuku Hiva. Et pas d'hélicoptère en cas d'urgence. La quasi-totalité des Marquises font ainsi trois heures et demie d'avion, ...



A Omoa, sur Fatu Hiva, Tutana Tetuanui-Peters a créé la Maison Grelet, où elle expose de l'artisanat marquisien, comme ces ustensiles de cuisine.



Ces jeunes de Fatu Hiva s'initient à la pratique du vaka, la pirogue traditionnelle à balancier des Polynésiens. Une école de vaka a même été créée à Ua Pou.

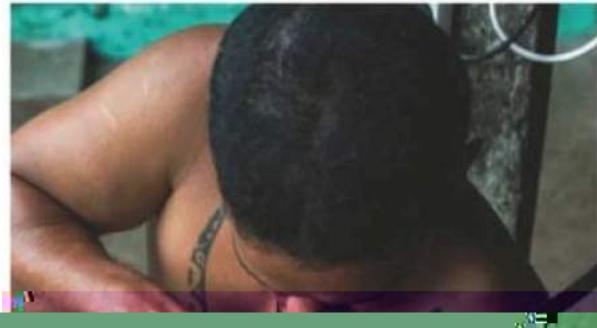
Les fonds marins recèlent des spécimens d'algues et de coraux uniques

souvent à deux mois du terme, pour accoucher à Tahiti, loin de leur famille. Sortis du collège, les jeunes qui souhaitent poursuivre leurs études sont, eux, contraints de quitter l'archipel, qui ne compte qu'un seul lycée professionnel – sur Hiva Oa –, pour aller étudier en internat à Tahiti. Livrés à eux-mêmes dans la ville de Papeete, sans attaches, coupés de leurs repères, beaucoup finissent par abandonner. Résultat : 41 % des Marquises n'ont aucun diplôme, selon l'ISPF. Les moins de 30 ans représentent la moitié des habitants – même si la population tend à vieillir – et sont les plus frappés par un chômage qui touche 30,6 % des actifs, le taux le plus élevé de toute la Polynésie. Les débouchés se concentrent essentiellement dans le secteur public (60 % des salariés). Le tourisme, surtout alimenté par les croisiéristes, se développe, mais le nombre de chambres disponibles aux Marquises représente pour le moment seulement 1 % du total de la Polynésie française.

Promesse d'avenir ou désastre écologique programmé ?

Faire entendre la voix des Marquises auprès de Tahiti, c'était l'un des objectifs de la Codim, la communauté de communes des îles Marquises, lorsqu'elle fut créée en 2010. En 2011, elle a soutenu une campagne océanographique de reconnaissance dans les eaux de l'archipel, jusqu'à présent très peu explorées, menée par l'Agence des aires marines protégées – un organisme public basé

à Brest. **Sur ce continent des Marquises. La campagne reçut d'ailleurs un nom local : Pakaihi i te Moana, «Respect de l'océan».** En quatre-vingts jours de plongée, les chercheurs ont découvert des spécimens (d'algues et de coraux notamment) encore jamais observés et ont remarqué une forte présence d'espèces endémiques, dans une proportion proche de celle d'Hawaii, parmi les plus élevées du Pacifique. Bref, un trésor. Sauf que ces eaux, qui abritent des réserves halieutiques presque intactes, aiguisent les appétits. Et tandis que Motu Haka milite depuis les années 1980 pour l'inscription de l'archipel sur la liste du patrimoine mondial (le dossier devrait être à nouveau soumis à l'Unesco en 2018) et la création d'une aire marine protégée de 700 000 kilomètres carrés, la Codim, de son côté, soutient un projet de pêche industrielle, baptisé Hiva Toa, qui est loin de faire l'unanimité. A l'origine de cette vaste entreprise, un investisseur tahitien, Eugène Degage. Son objectif : monter une flotte d'une soixantaine de navires, exclusivement polynésiens, pour pêcher chaque année 3 000 tonnes de thon rouge, destinées à finir en sashimis sur les tables asiatiques. A la clé, la possible création de 600 emplois directs, prioritairement pour les locaux. Promesse d'avenir ou désastre écologique programmé ? Les Marquises, adeptes de la pêche artisanale, sont partagés. En octobre, ils étaient 600 à manifester contre le projet à Hiva Oa et 800 à Papeete, et ont fait passer une



Tahaki, artisan de la vallée d'Hanavave, à Fatu Hiva, sculpte un tiki dans du bois de rose. Un objet destiné à l'exposition des arts marquises organisée chaque année à Papeete.

Les esprits veillent sur les fouilles

Archéologue à l'Institut de recherche pour le développement (IRD) et fin connaisseur de la civilisation marquise, Pierre Ottino-Garanger a mené dans l'archipel de nombreux chantiers, dont la mise au jour du très beau site de Hatiheu (qui compte sept *tohua*, de grandes places communautaires traditionnelles), à Nuku Hiva. «Un travail de scientifique, bien sûr, mais pas seulement», dit-il. Car ici, le passé est toujours vivant. Et explorer les sites, les rituels anciens, redécouvrir les *tikis*, ces figures sculptées si importantes dans l'archipel, revient à dévoiler l'âme des Marquisiens d'aujourd'hui.

GEO Dégager les vestiges vous prend parfois plusieurs années ; vous y associez la population... Est-il exact de dire que l'archéologie n'est pas un sport anodin aux Marquises ?

Pierre Ottino-Garanger Il est vrai qu'ici, les vieilles pierres sont vivantes. Les sites anciens font vraiment partie de la vie de ces îles, ils ne sont pas seulement de belles ruines et un précieux témoignage historique pour comprendre une civilisation. Les gens savent instinctivement ce que représentent ces lieux, même quand ils sont couverts par une épaisse couche de végétation, même quand aucun sentier n'y mène... Ils respectent ces sites qui ont gardé un pouvoir particulier, une aura. Aujourd'hui encore, un Marquisien n'entrera pas sur une plateforme sacrée [jadis réservée aux sacrifices et aux offrandes] sans une certaine prudence, voire de la méfiance. Alors, quand un scientifique arrive de l'extérieur pour procéder à des fouilles, mieux vaut ne pas y aller à la tronçonneuse et au bulldozer... Les esprits nous surveillent ! On dit d'ailleurs que chaque pierre a un *mata*, un œil. Même la végétation fait partie du site. Quand on débroussailler, il faut faire attention : les grands arbres, comme les banians qui poussent au milieu des terrasses, ne sont pas un accident de la nature. Ce sont des éléments à part entière du sanctuaire. D'ailleurs, les racines, les troncs creux servaient à abriter les ossements des morts, c'est dire s'il faut éviter d'y toucher !

Aujourd'hui, 90 % des Marquisiens sont catholiques. Ils n'ont donc pas rompu avec les rituels d'antan ?

Ces vestiges continuent de jouer un rôle dans le paysage mental, ce qui prouve que la population n'a jamais coupé le lien avec son histoire ancienne. On parle beaucoup de l'acculturation liée à la présence des missionnaires et des colons européens. On ne

peut pas nier le phénomène, mais il reste quelque chose d'autrefois dans la façon de vivre, de se déplacer et de regarder son environnement. Il y a eu comme une transmission invisible d'éléments ancestraux.

En quoi les *tikis*, ces impressionnantes statues anthropomorphes, sont-ils une figure centrale de la civilisation marquise ?

La plupart de ceux qui sont arrivés jusqu'à nous sont sculptés dans le *keetu*, le tuf volcanique, et le basalte. Cela fausse peut-être un peu notre perception des choses : des *tikis*, il y en avait aussi beaucoup en bois, en os, en ivoire marin, et ils pouvaient être de toute taille, d'à peine plus d'un centimètre à près de trois mètres. Aux Marquises, chacun vous dira encore qu'il faut les approcher (et encore plus les manipuler) avec précaution car ils sont toujours chargés de *mana* (la puissance intérieure). Bref, malheur à qui ne les respecte pas ! Dans ces sculptures, ce qui saute aux yeux, c'est l'exagération de la taille de la tête et des yeux, justement : pour moi, nous sommes en présence d'une civilisation du regard. Se taire et observer, c'est très marquisien ! Ce n'est pas un hasard si, dans la langue locale, le mot *ite* veut dire à la fois «voir» et «savoir».

Y a-t-il un renouveau de la culture traditionnelle ? Je suis toujours gêné par l'idée d'un «renouveau» ou d'une «redécouverte». Quand on passe du temps dans les vallées, on se rend compte que cette culture ne s'est jamais perdue. Ce qui est fascinant ici, c'est qu'il n'y a pas besoin d'avoir les connaissances d'un savant pour comprendre intimement son environnement. Chacun sait d'instinct ce que sont ses racines, ce que disent les vestiges, même si depuis les années 2000, je constate plutôt une perte progressive de cette connaissance.

L'artisanat n'est-il pas pourtant de plus en plus renommé ?

A partir des années 1950, c'est vrai, il a opéré un retour remarquable. La sculpture sur bois, d'abord, qui est devenue une source de revenu pour certains et aussi un vecteur de diffusion de cette culture, puis du tatouage. Gauguin parlait déjà de la façon dont les Marquisiens voient l'objet, de cette harmonie dans le geste créatif, la façon d'apposer les motifs. Ce qui m'étonne toujours, c'est qu'un jeune qui n'a jamais sculpté va savoir comment s'y prendre : c'est en lui, comme une seconde nature. ■

PIERRE OTTINO-GARANGER
Cet archéologue (59 ans) apporte sa pierre à la reconstruction de l'histoire marquise.



Propos recueillis par Sébastien Desurmont



A Fatu Hiva, où il n'existe que deux bourgs et une route (ici près d'Omoa), on est presque seul au monde. C'est la plus isolée des îles habitées. Ses 600 habitants dépendent des cargos, aucun avion ne se posant sur cette terre accidentée, constituée de deux volcans imbriqués.

«J'ai la sensation du sans fin, dont je suis le



commencement», écrivait Gauguin dans *Avant et après*



lettre à Nicolas Hulot, le ministre de la Transition écologique, dans un contexte où 96 % des stocks de thon rouge ont disparu du Pacifique depuis 1952, selon le rapport 2016 du Comité scientifique international pour les thonidés. Une pétition, toujours en ligne, a récolté 10 500 signatures. A la Codim, on minimise l'importance de la contestation : «Ceux qui contrent le projet sont pour la plupart des métropolitains, assurait Benoît Kautai, *hakaiki* de Nuku Hiva, dans un entretien à l'hebdomadaire *Tahiti Pacifique* en novembre dernier. Même les Australiens sont rentrés dans la pétition. Car les Marquisiens sont bien incapables de faire cette propagande sur Internet. Je

connais ma population, ceux qui sont contre sont mal informés.» Certains signataires, qui ont peu apprécié cette démonstration de mépris, se sont déchaînés sur les réseaux sociaux. Et en réalité, la pétition a été lancée par une Tahitienne qui étudie en Australie.

A Ua Pou, quatre gigantesques colonnes de basalte veillent sur la baie de Hakahau, tels des génies tutélaires. C'est ici que Rataro Ohotoua fut un chanteur célèbre, connu de Tahiti à la Nouvelle-Zélande. Il se produisit même au Palais des congrès à Paris. «Lorsque j'ai fêté mes 50 ans, j'ai réalisé qu'il était temps de rendre à ma communauté ce qu'elle m'avait donné, dit-il. Enfant, je n'avais pas le temps de penser à ma culture. A l'école, vous oubliez votre propre histoire pour apprendre celle des autres. J'étais passé à côté de quelque chose.» Alors, ses apprentis navigateurs ne se contentent pas de fendre les flots, ils étudient aussi la langue, les danses et les chants marquisiens, grâce à des bénévoles.

Retourner aux origines après 150 ans d'acculturation au modèle français n'est pas une mince affaire... Certains poussent cette ambition sur le terrain politique. En 2016, les *tavana* (chefs) des Marquises du Sud (Tahuata, Hiva

Paepae

Plateforme rectangulaire. Constituée de gros blocs de basalte, elle servait de base aux maisons comme aux sites sacrés (*meae*). Avantage : le sol des habitations – construites en bois et en palmes – ne se transformait pas en boue lorsque des pluies torrentielles s'abattaient sur l'archipel.

Pōpoi

Le «pain du Marquisien». Cette pâte est obtenue à partir du fruit de l'arbre à pain, appelé là-bas *mei*. La recette ? Broyer la pulpe avec un pilon de pierre, puis la laisser fermenter sous la terre. Le *pōpoi* a longtemps constitué l'aliment de base des îliens, avec la noix de coco, le taro, les poissons et les crustacés.

garçons et filles de 8 à 18 ans, y viennent une fois par semaine après les cours pour s'initier à l'art de la navigation. Une équipe de six jeunes rameurs s'élance sur la mer, houleuse ce jour-là, prenant garde aux vagues traîtresses, utilisant les déferlantes pour revenir sur la plage. Quelques talents ont déjà été repérés et

Le banian est un arbre sacré aux Marquises. Les plus grands, comme celui de

approchés par des sponsors pour participer à des compétitions de *vaka*, sport aujourd'hui très populaire en Polynésie. Dans une autre vie, Rataro Ohotoua fut un chanteur célèbre, connu de Tahiti à la Nouvelle-Zélande. Il se produisit même au Palais des congrès à Paris. «Lorsque j'ai fêté mes 50 ans, j'ai réalisé qu'il était temps de rendre à ma communauté ce qu'elle m'avait donné, dit-il. Enfant, je n'avais pas le temps de penser à ma culture. A l'école, vous oubliez votre propre histoire pour apprendre celle des autres. J'étais passé à côté de quelque chose.» Alors, ses apprentis navigateurs ne se contentent pas de fendre les flots, ils étudient aussi la langue, les danses et les chants marquisiens, grâce à des bénévoles.

Retourner aux origines après 150 ans d'acculturation au modèle français n'est pas une mince affaire... Certains poussent cette ambition sur le terrain politique. En 2016, les *tavana* (chefs) des Marquises du Sud (Tahuata, Hiva

Oa et Fatu Hiva), emmenés par Félix Barsinas, le président de la Codim, ont demandé à être séparés de la Polynésie française. Au grand dam d'Edouard Fritch, le président de cette collectivité d'outre-mer, qui s'est insurgé contre une démarche qualifiée de «séparatiste».

Pour trouver l'âme sœur, il faut changer d'île

Tout au sud de l'archipel, les falaises ombrageuses de Fatu Hiva plongent à pic dans l'océan. Ses reliefs tranchants, qui surgissent du maillage serré des manguiers, des citronniers et des bananiers, semblent avoir été affutés la veille. L'île n'est accessible que par la mer. Le cargo est le seul lien matériel entre ses 650 habitants et le reste du monde, les approvisionnant en gasoil, épicerie, matériaux de construction... Stevie Touaitahuata, 19 ans, né sur l'île de Tahuata, a choisi de venir à Fatu Hiva, auprès de sa sœur Marie et de son beau-frère Tahiki, dans l'espoir de rencontrer l'âme



Kamuihei, à Nuku Hiva, servaient de sépulture aux chefs défunt.

sœur. «A Tahuata, il n'y a que des membres de ma famille, dit-il. Je ne peux pas me marier avec une cousine, il faut renouveler le sang. Et ici, il y a une fille que j'aime bien...» Il rêve ensuite de retourner à Tahuata pour y fonder une famille à son tour et y cultiver son *faapu*, le jardin potager des Polynésiens. En attendant, Stevie gagne quelques centaines de francs Pacifique en vendant le coprah tiré des noix de coco, juste de quoi s'acheter un paquet de *Bi-sou*, le tabac à rouler des Polynésiens. Il se nourrit de mangues, fait du troc avec les voisins, apprend à pêcher avec les aînés et à chasser la chèvre sauvage avec son beau-frère, sculpteur de *tikis* – ces statues anthropomorphes que l'on dit chargées de *mana*, le pouvoir spirituel. Une vie loin de tout, mais peut-être au plus proche de l'essentiel. ■

Aline Dargie (texte traduit de l'anglais et adapté par A. Maume)

Ils nous ont aidés pour la réalisation de ce dossier : Air Tahiti Nui (airtahitinui.com)



Au large d'Hiva Oa (en haut), les marins du Phénix ont pêché un spécimen rare, un saumon des dieux, qui peut mesurer jusqu'à 2 m ! Thons rouges, espadons, barracudas... les eaux de l'archipel regorgent de poissons, comme par exemple, dans la baie des Vierges, à Fatu Hiva (en bas).



RETRouvez d'autres images
SUR bit.ly/geo-photos-marquises

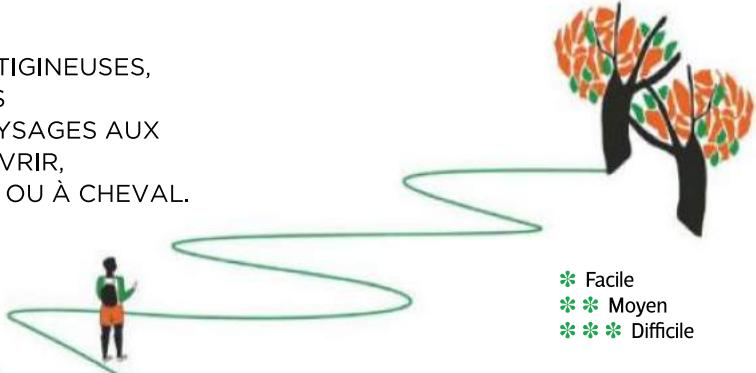


DÉCOUVREZ DES VIDÉOS
SUR bit.ly/geo-videos-marquises

Nos 5 plus belles balades d'île en île

PITONS DE BASALTE, CHUTES D'EAU VERTIGINEUSES, BAIES ÉCHANCRÉES... LE PLUS JEUNE DES ARCHIPELS POLYNÉSIENS OFFRE DES PAYSAGES AUX RELIEFS TOURMENTÉS. POUR LES DÉCOUVRIR, RIEN DE TEL QUE LA RANDONNÉE À PIED OU À CHEVAL.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)



- ✳ Facile
- ✳✳ Moyen
- ✳✳✳ Difficile

1. Sud de Nuku Hiva

À L'ASSAUT DE LA CASCADE DE VAIPO

DIFFICULTÉ : ✳✳ **DURÉE :** 1 jour

La découverte de la vallée de Hakaui est un grand moment. Aujourd'hui déserte par les habitants, elle abrite des vestiges archéologiques qui témoignent d'une vie intense à l'époque préeuropéenne, dont une étonnante «voie royale», une route de pierre que l'on suit pour remonter jusqu'à la cascade la plus vertigineuse de Polynésie.

LE DÉPART : L'accès au sentier se fait par la mer (40 min de bateau depuis Taiohae), dans la baie de Hakatea, où une belle plage de sable sert de porte d'entrée à la vallée de Hakaui.

ITINÉRAIRE : On suit la voie empierrée entre pains de sucre et falaises de basalte qui culminent à 800 m. Plutôt plat, le sentier ne présente pas de difficulté mais peut devenir impraticable en cas de forte pluie. Pour admirer la cascade de Vaipo, compter trois heures de marche. A l'arrivée, une chute vertigineuse de 350 m de haut, ressemblant à un long fil d'argent qui tombe du ciel.

PRATIQUE : Les pensions de Taiohae proposent le trajet en bateau. Env. 50 €/pers (sur la base d'un groupe de 4 pers.) pour la journée. Emporter maillot de bain et pique-nique.

s'atteint après une bonne heure. C'est dans cet abri idyllique que l'écrivain Robert Louis Stevenson mouilla avec son voilier, le Casco, en 1888. Rien n'a changé depuis sa description enthousiaste. Mince plage de sable blanc encastre dans un amphithéâtre de basalte, la baie abrite l'un des rares jardins de corail de l'archipel : il faut penser à emporter ses masque et tuba. Après la baignade, on continue par une ascension plus raide vers le col de Teavaimaoao (218 m) pour jouir d'une vue époustouflante sur l'anse dans son entier. De là, on repart cap à l'est, en direction d'une autre baie : Haatuatua, avec sa longue plage de sable blond.

PRATIQUE : Une promenade qui peut se faire sans guide.

3. Hiva Oa

TREKKING SUR LA PISTE D'HANAMENU

DIFFICULTÉ : ✳✳✳ **DURÉE :** 12 heures

L'île de Gauguin et de Brel est d'abord celle des grands sites archéologiques. Mais les randonneurs les plus affûtés ont ici rendez-vous avec une randonnée mythique : la traversée sud-nord d'Hiva Oa, qui mène d'Atuona à la baie d'Hanamenu. Deux jours de trekking, avec un dénivelé positif de 1 200 m. Eprasant mais inoubliable.

LE DÉPART : A Atuona, organisez votre expédition : nourriture et eau, équipement pour le bivouac.

ITINÉRAIRE : Parsemé de paepae (plateformes de pierre), de tikis et de roches gravées, le sentier est assez lisible car il suit une ancienne piste cavalière. Dès les premiers kilomètres, la montée est coriace : la route se faufile entre les monts Temeti (1 276 m), à l'ouest, et Feani (1 126 m), à l'est. Puis on redescend vers le minuscule hameau d'Hanamenu. L'arrivée dans cette baie sauvage, où l'on peut se baigner dans des sources d'eau fraîche, a quelque chose de robinsonnesque. On bivouaque sur place avant de se faire déposer le lendemain en bateau dans la baie de Hanaipa, à l'ouest, pour rejoindre Atuona.

PRATIQUE : L'idéal est de partir avec un guide, qui organisera le bivouac et le retour en bateau. Environ 80 €/pers. pour deux jours. Contact : marquises-hivaoa.org.pf

2. Nord de Nuku Hiva

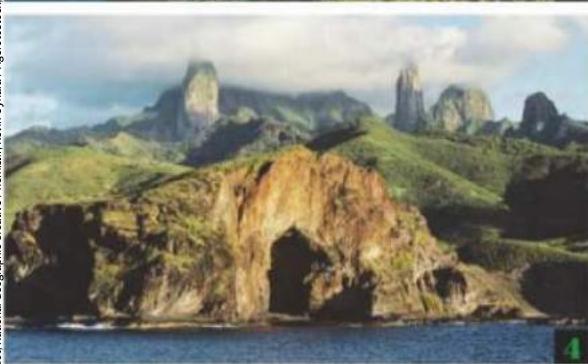
DANS LES PAS DE STEVENSON

DIFFICULTÉ : ✳ **DURÉE :** 4 heures aller-retour

Pics hérissés comme des dagues, végétation exubérante et douceur de vivre... La baie d'Hatiheu et sa voisine Anaho cachent l'un de nos itinéraires favoris.

LE DÉPART : A Hatiheu, rendez-vous Chez Yvonne, restaurant connu pour sa langouste flambée. De là, suivre la route goudronnée qui aboutit, 500 m plus loin, au sentier (indiqué par une pancarte).

ITINÉRAIRE : La piste est facile, qui file vers l'est sous les cocotiers, les Pandanus et les manguiers géants. Peu d'habitations, quelques vestiges archéologiques. La baie d'Anaho, en forme de fer à cheval,



Photos de ht en bas : National Geographic Creative / hemis.fr, Julien Grindot, National Geographic Creative / hemis.fr, Kevin O'hara / Agefotostock, Douglas Peebles / hemis.fr

4. Ua Pou

SOUS LES DOUZE PILIERS DE BASALTE

DIFFICULTÉ : ** **DURÉE :** 1 à 2 jours

Dans cette île située à l'est de Nuku Hiva, les volcans ont taillé un paysage à l'allure de château fort, hérisse de douze donjons de basalte. Graal des alpinistes, ces pitons sombres vont chatouiller les nuages à plus de 1 000 m d'altitude. Impressionnant.

LE DÉPART : Rendez-vous à Hakahau, village encastré dans les montagnes et donnant sur une plage de sable noir.

L'ITINÉRAIRE : Le parcours se découpe en trois parties, ce qui permet de l'accomplir en une ou plusieurs journées, selon son rythme. D'abord, une marche de trois heures environ sur le sentier grandiose dit de la Traversière. Un classique qui mène de Hakahau jusqu'au village de Hakahetau, sur la côte Ouest. Après une belle partie en forêt, on s'offre une pause baignade idyllique sous des cascades. Le deuxième tronçon commence à Hakahetau, avec l'extraordinaire boucle de Poumaka : quatre à cinq heures de randonnée avec quelques passages escarpés. Les panoramas autour du pic de Poumaka sont fabuleux. Les plus vaillants s'attaqueront à la troisième étape en poussant jusqu'à la baie de Hakanai (trois heures). La piste descend le long du littoral Nord-Ouest et mène à la «plage aux requins», particulièrement bien nommée. Pour profiter de l'océan, on préférera la petite plage voisine de Kapiti, plus propice à la baignade.

PRATIQUE : Rien ne vaut l'accompagnement d'un guide (environ 50 €/pers. à partir de 2 pers.). Jérôme Simmoneau, qui tient la pension Pukuee à Hakahau, est réputé pour la qualité de ses prestations. Réserver à l'avance. Contact : tél. +689 87 34 95 58 et pensionpukuee.com

5. Ua Huka

GALOP SAUVAGE SUR L'ÎLE AUX CHEVAUX

DIFFICULTÉ : ** **DURÉE :** 1 jour

Terre rouge, savane brûlée et chaos minéral... Peuplée de moins de 600 habitants et de 3 000 chevaux gambadant en semi-liberté, la plus aride des îles marquises oscille entre ambiance Far West et décor lunaire.

LE DÉPART : On peut organiser sa randonnée équestre depuis Vaipae, le chef-lieu de Ua Huka.

L'ITINÉRAIRE : Sept circuits possibles, tous passant par les vallées intérieures. Notre favori requiert une journée et mène jusqu'au site de pétroglyphes de Vaikivi. On chevauche à travers une clairière aride puis en forêt. Le dénivelé est raisonnable et le point de vue sur la baie de Hane, imprenable. A l'arrivée, les vestiges de Vaikivi, pleins de poésie : les pierres grises gravées laissent deviner là une pirogue, ici un visage, ailleurs la silhouette d'une pieuvre...

PRATIQUE : Le guide Alexis Fournier organise des randonnées équestres, sur un ou plusieurs jours, avec bivouac. Environ 45 €/pers./jour. Contact : tél. +689 40 926 085.

QUAND LA FORÊT



Parfois indétectables durant des mois, tels les feux de sous-bois amazoniens, d'autres fois spectaculaires, comme le sinistre qui a calciné 600 000 hectares de végétation boréale en 2016 autour de Fort McMurray, au Canada, les incendies ravagent de plus en plus les forêts, s'ajoutant à l'agriculture, la coupe de bois et l'exploitation minière. La dernière étude mondiale sur la perte de surface forestière en 2016 publiée par l'ONG américaine Global Forest Watch (GFW) est sans appel. En 2016, la planète a perdu 29,7 millions d'hectares de zones boisées (la surface de l'Italie). Soit 51 % de plus par rapport à 2015. Responsables, les nombreux incendies dans des zones déjà sous tension, telles que les fo-

rêts tropicales, mais aussi celles du sud de l'Europe et de l'ouest de l'Amérique du Nord. 2016 aura certes été marquée par l'ampleur particulière du courant cyclique chaud El Niño, qui a créé des conditions de sécheresse propices aux départs de feu tropicaux. Mais le changement climatique, constate GFW, a aussi accru leur intensité dans les forêts boréales, et un cercle vicieux est apparu : la libération, par les incendies, d'énormes quantités de dioxyde de carbone dans l'atmosphère contribue au réchauffement climatique... Et à renforcer cette menace. 2017, marquée par de nouveaux brasiers comme celui qui aura ravagé durant l'été plus de un million d'hectares en Colombie-Britannique devrait voir un nouveau record de forêts détruites. ■

PART EN FUMÉE

PAR GAËTAN LEBRUN ET
JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE),
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)



PORUGAL



La moitié des forêts calcinées dans l'Union européenne en 2016 ont brûlé ici. Responsables : les eucalyptus – très inflammables –, une mauvaise gestion des sols et un manque de coupe-feu.

150

REP. DÉM. DU CONGO



Un seul incendie étudié. Mais ce fut le pire jamais observé en Afrique centrale. Attisé par El Niño, il s'est déroulé sur une concession forestière respectant pourtant les principes de gestion durable.



RUSSIE



Depuis dix ans, les forêts boréales de Sibérie vivent des incendies sans précédent, en particulier autour du lac Baïkal. Les agences gouvernementales manquent de moyens pour les contenir.

20 000

INDONÉSIE



Les sinistres ont débuté en 2015 alors que sévissait la sécheresse provoquée par El Niño. Souvent causés par les brûlis visant à défricher la forêt au profit de monocultures comme celle du palmier à huile.

UN CLIMAT TROP CHAUD, EL NIÑO, LES BRÛLIS... ET C'EST L'EMBRASEMENT



En km², estimation de surface de forêt brûlée en 2016.



Causes météorologiques : foudre, sécheresse...



Causes humaines : exploitation minière et forestière, agriculture...



Réchauffement climatique.



Manque de moyens, mauvaise gestion des sols.



Editions GEO • Format XXL : 27,5 x 35,5 cm • 256 pages • Portfolio inédit + 1 tiré à part • Tirage limité • Réf. : 13487

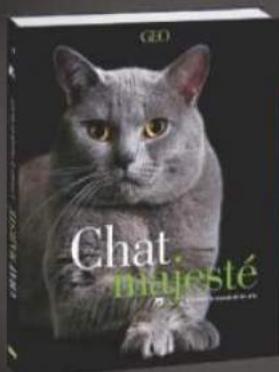
CHAT MAJESTÉ

À TRAVERS LE MONDE ET LES ARTS

Objet de fascination à travers le monde entier, star du web, inspiration pour les arts, le chat est une icône, qui se voit parfois attribuer des dons à la limite du mystique. Ce beau livre célèbre cet animal unique, revient sur ce qui fait sa spécificité et décrypte son rôle dans les différentes cultures.

Retrouvez au fil des pages un portfolio de belles ou attendrissantes photos, des histoires passionnantes, un panorama de ses nombreuses représentations dans l'art, des infographies résumant des informations très sérieuses ou absolument insolites !

Editions GEO • Format : 23,5 x 30,5 cm • 124 pages • Couverture cartonnée • Réf. : 13401



VOIR L'HISTOIRE, COMPRENDRE LE MONDE

Un ouvrage unique et formidablement illustré

Ce livre propose de décoder les grandes époques et les événements de l'Histoire humaine, de la Préhistoire à nos jours. À travers une analyse originale et une maquette remarquable, ce livre s'intéresse à toutes les époques, à tous les pays, aux grandes civilisations, aux courants artistiques et aux personnages majeurs de l'Histoire du monde, de l'Egypte ancienne aux attentats du 11 septembre 2001, de Jules César aux Suffragettes.

Plus de 3 000 illustrations, cartes et photographies animent les quelque 620 pages de ce recueil exceptionnel ! Et en fin de livre, retrouvez plus de 100 pages consacrées à une chronologie détaillée de l'Histoire des plus grands pays du monde.

Editions GEO • Format : 26 x 31 cm • 612 pages • Couverture cartonnée • Réf. : 13472

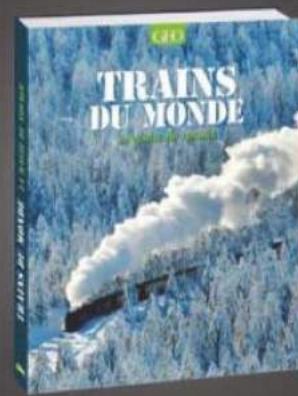
SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

TRAINS DU MONDE

Un voyage à la découverte de l'histoire du rail et de la magie des trains du monde entier

A force de tunnels et de ponts audacieux, la magie du chemin de fer hante les imaginaires. De l'Histoire du rail aux trains d'aujourd'hui, voici un tour d'horizon des trains du monde entier. Filant dans des sublimes paysages de montagnes, de déserts ou de forêts, les trains se prêtent à la rêverie comme à l'aventure. Suivez GEO dans ces trains de rêve !

Au programme du voyage : un panorama de photos, l'Histoire du train, un voyage dans le monde, un cahier pratique des trains d'exception : Orient-Express, Indian Pacific, Transsibérien, Canadian, California Zephir, Al Andalus... pour un tour du monde ferroviaire extraordinaire.



Prix abonnés
28,50

Prix non abonné
29,95

Editions GEO • Format : 25 x 31,5 cm • 152 pages • Réf. : 13403



Prix abonnés
18,95

Prix non abonné
19,95

GEO QUIZ TINTIN

Mettez-vous au défi et devenez l'historien ou le tintinophile de la soirée !

Quel animal se trouve sur le drapeau de la Syldavie? Qui a dit : « La guerre est une chose trop grave pour être confiée à des militaires » ? Quelle est la capitale de la Mongolie ?

Dans ce coffret GEO quiz collector Tintin, partez à la découverte du monde, de l'histoire et de l'univers de Tintin en 400 questions.

Editions GEO • Format : 20 x 15 x 5 cm • 200 cartes + 128 pages + 1 dé • Réf. : 13509

COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO467V

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

E-mail*

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard).

N° _____ Date d'expiration **MM / AA**

Cryptogramme

Signature :

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **55 €** (1 an - 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonné.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
La beauté sauvera le monde – Edition prestige	13487	_____	_____	_____
Chat majesté	13401	_____	_____	_____
Voir l'histoire comprendre le monde	13472	_____	_____	_____
Trains du monde	13403	_____	_____	_____
GEO Quiz Tintin	13509	_____	_____	_____

Participation aux frais d'envoi**

- Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 5,95 €

+ 55 €

** Au-delà de 7 articles ou pour toute demande spéciale, consultez le service client afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € : _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

* Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/03/2018. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cito@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse – 92230 Gennevilliers ou d'appeler au

0 811 23 23 23 • Service : 0,06 € / min + prix appel

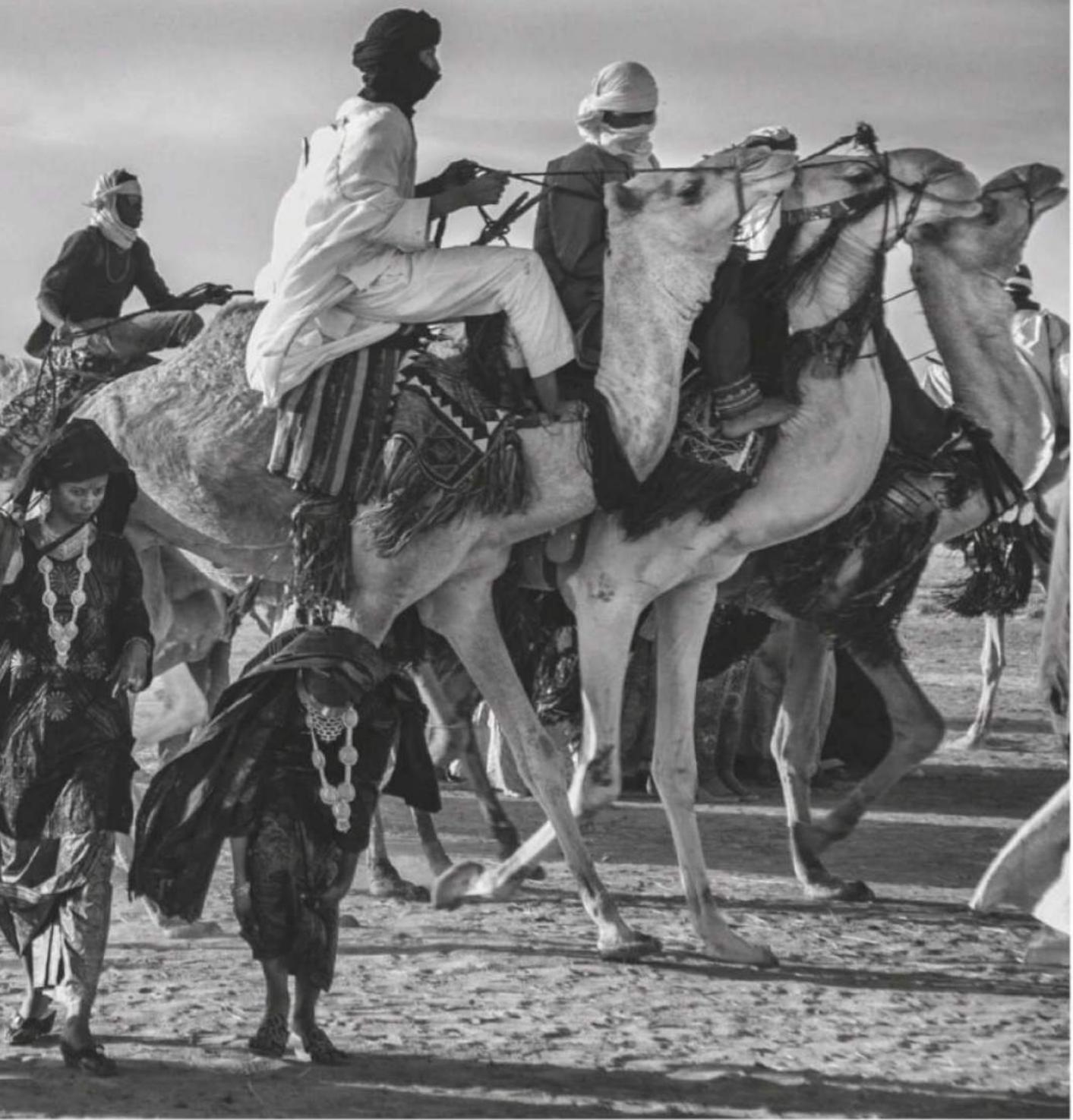
* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

LA VOIX BERBÈRE

Ils se nomment eux-mêmes Amazighs, «hommes libres». Du Maroc à l'Egypte, les Berbères, les plus anciens habitants de l'Afrique du Nord, cherchent à défendre leur particularité au sein du monde arabe.

PAR DJAMEL ALILAT (TEXTE) ET FERHAT BOUDA (PHOTOS)

Au Niger, près d'Agadez, les Touareg – grande composante de la mosaïque berbère – célèbrent la fête de la République avec une fantasia de chameaux. Le nom d'Agadez viendrait d'*egadaz*, mot berbère signifiant marché.



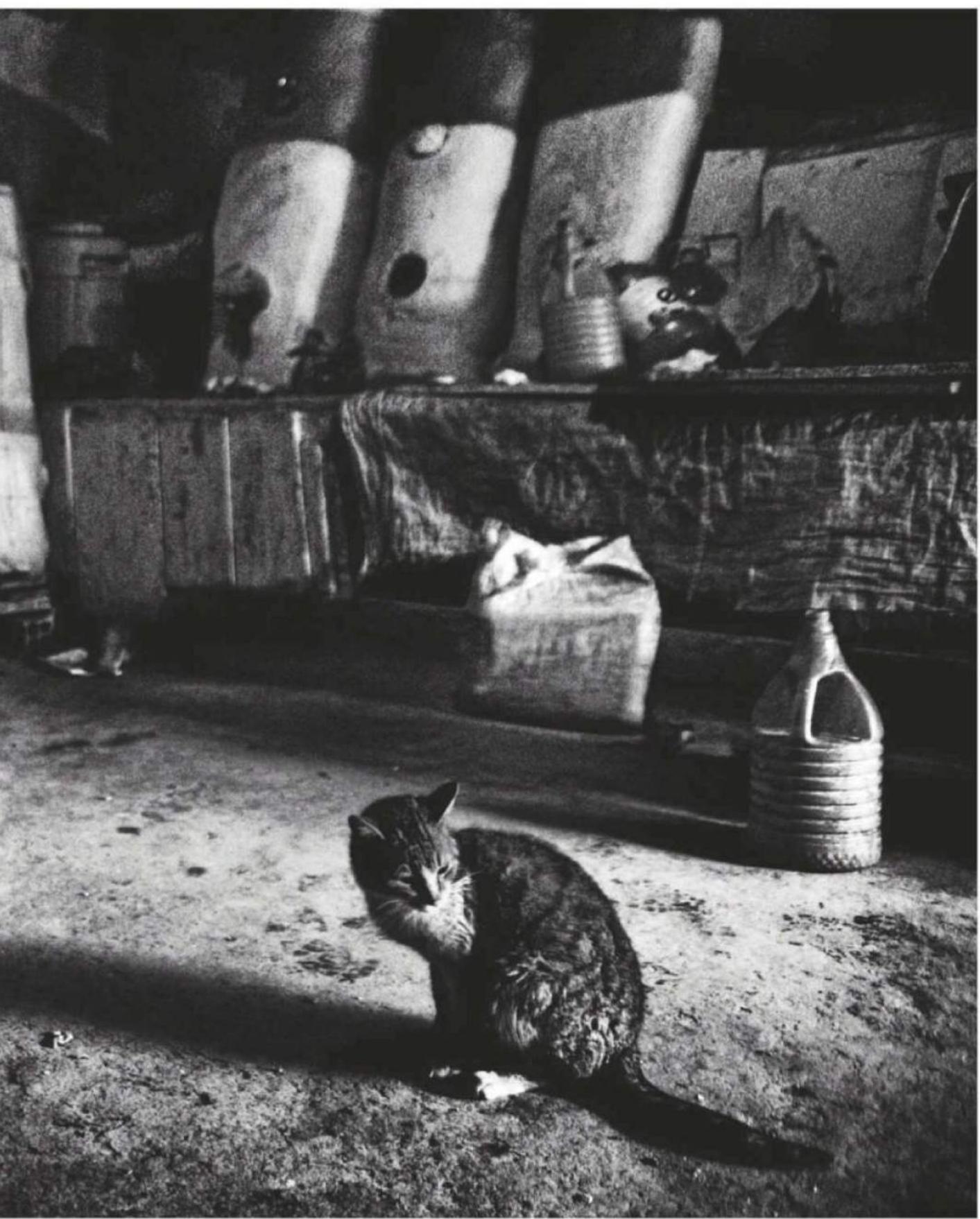
LES FAMILLES ISOLÉES DU HAUT ATLAS, AU **MAROC**, VIVENT EN QUASI-AUTARCIE

Il faut trois heures de marche sur un sentier escarpé pour atteindre le village de Tifgamt, dans le Haut Atlas. Là, des familles berbères semi-nomades vivent de l'élevage des chèvres et de la culture de noix ou de figues. Ils vivent chichement, sans électricité, sans eau courante, sans école ni dispensaire.



LES BERBÉROPHONES D'**ALGÉRIE** RÉSIDENT SURTOUT DANS LES MONTAGNES KABYLES

Les hivers sont rigoureux dans les montagnes de Kabylie, la plus grande région berbérophone d'Algérie, comme ici à Aït Ziki, dans la région de Tizi Ouzou, où cette vieille femme vit seule depuis des années. Elle doit sortir chercher l'eau à la fontaine et se chauffe au feu de bois.



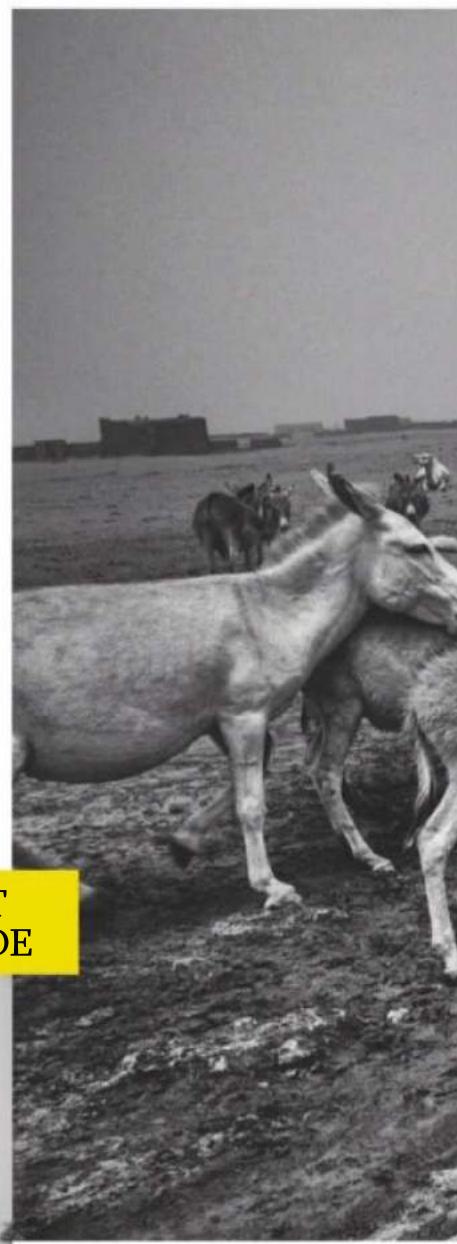
OSTRACISÉS PAR LE RÉGIME DE KADHAFI, EN **LIBYE**, ILS ONT CONTRIBUÉ À SA CHUTE

Ces Berbères manifestaient en décembre 2011 dans les rues de la capitale, Tripoli, pour réclamer la reconnaissance de leur langue par la nouvelle Constitution libyenne. Nombre d'entre eux avaient pris les armes lors de la révolte contre le colonel Kadhafi, qui les discrimina pendant quarante-deux ans.

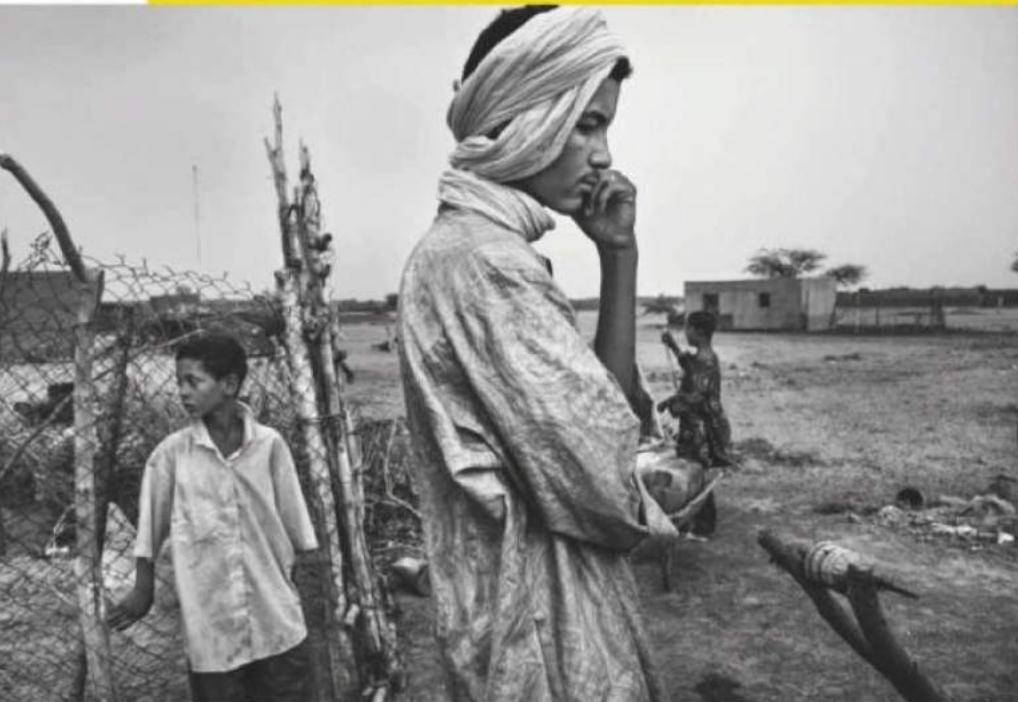




Les Berbères du désert, ici à Kidal, dans le nord du Mali, furent nommés Touareg – les «isolés» – par les conquérants arabes, parce qu'ils avaient trouvé refuge dans le Sahara plutôt que de se soumettre.



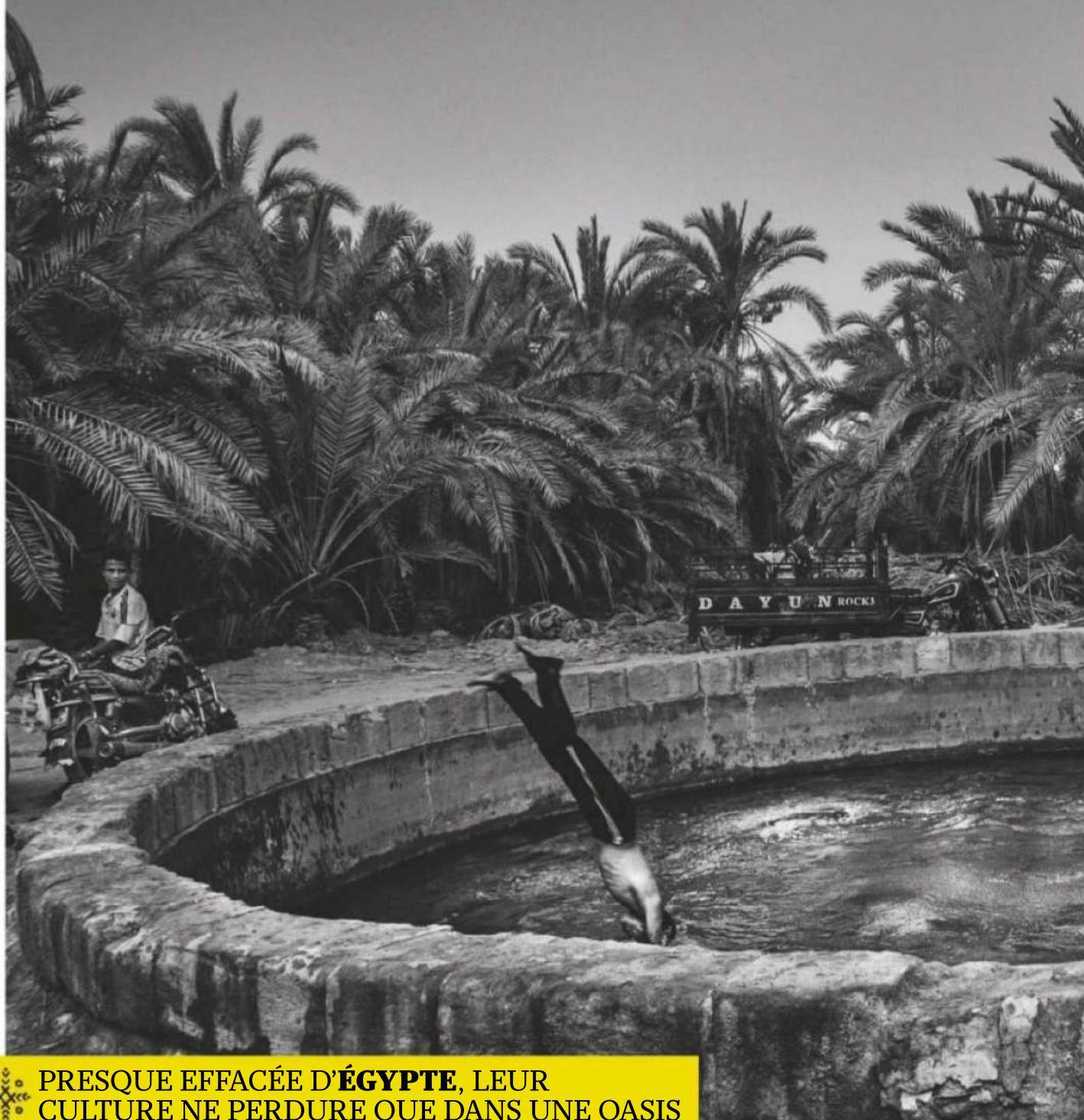
AU **MALI**, SEULES LES TRIBUS DU DÉSERT PRATIQUENT ENCORE L'ÉLEVAGE NOMADE



Aujourd'hui, les nomades de Kidal sont pris entre les feux des séparatistes touareg du Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA), de l'armée malienne, des factions islamistes et de l'opération française Barkhane.



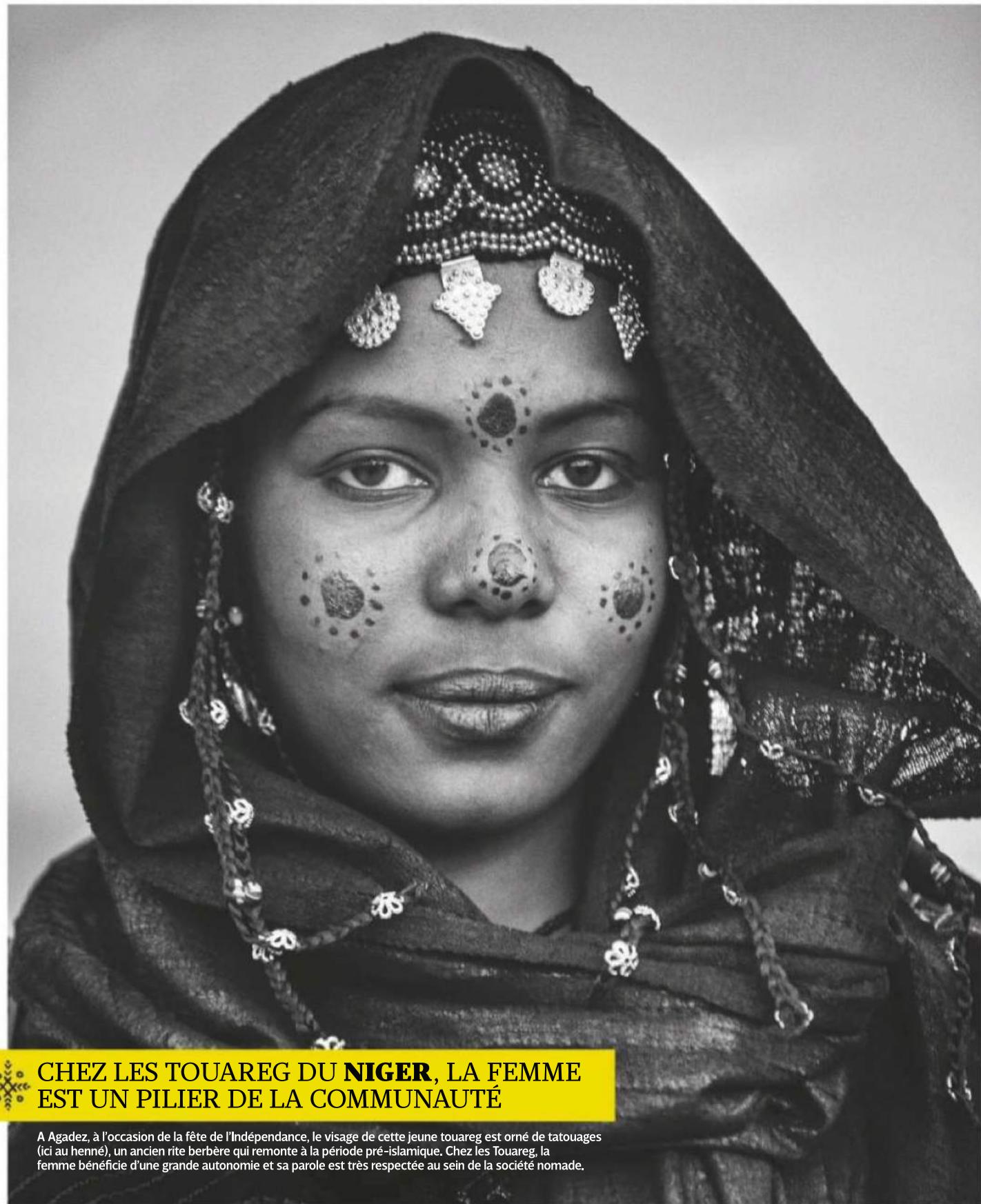
Ce sont souvent les enfants qui sont chargés de conduire les bêtes à l'abreuvoir, dans une région désertique où les points d'eau sont parfois distants d'une centaine de kilomètres. Il y a peu d'hommes adultes dans les campements, beaucoup étant partis combattre ou travailler ailleurs.



**PRESQUE EFFACÉE D'ÉGYPTE, LEUR
CULTURE NE PERDURE QUE DANS UNE OASIS**

Les sources de Siwa servent à tout : irrigation des jardins de la palmeraie, bain public, piscine... Cette oasis, proche de la frontière avec la Libye, est le seul refuge de la culture berbère en Egypte. Ce village très isolé n'a été relié qu'en 1984 par une route goudronnée à la ville la plus proche, située à 300 kilomètres.





CHEZ LES TOUAREG DU **NIGER**, LA FEMME EST UN PILIER DE LA COMMUNAUTÉ

A Agadez, à l'occasion de la fête de l'Indépendance, le visage de cette jeune touareg est orné de tatouages (ici au henné), un ancien rite berbère qui remonte à la période pré-islamique. Chez les Touareg, la femme bénéficie d'une grande autonomie et sa parole est très respectée au sein de la société nomade.



-est du Maroc. Courbées sous le poids d'immenses ballots d'herbe, des femmes reviennent lentement des jardins verdoyants et traversent la palmeraie en direction du vieux ksar, sous les derniers rayons du soleil couchant qui inondent de lumière les vieilles maisons de terre. Comme beaucoup de localités berbères de la région, Alnif a conservé son ancien village fortifié en pisé. Des habitations modernes, en béton, ont poussé autour. Sur l'immense esplanade qui sépare la vieille casbah de sa banlieue, des artistes berbères, algériens et marocains s'apprêtent en ce mois de février 2016 à animer un gala en hommage à Omar Khaleq, dit Izem («le lion»), un étudiant et militant de la cause berbère, tué à coups d'épée un mois plutôt par des étudiants se réclamant du Front Polisario, le mouvement indépendantiste du Sahara Occidental. Le drame soude l'assistance sur cette grande place publique où se tiennent habituellement les mariages collectifs, rituel ancestral que la communauté berbère célèbre chaque année à l'occasion de l'Aïd el-Kébir et qui donne lieu à un spectacle haut en couleur : trois jours de réjouissances, pendant lesquelles on chante et on danse l'*ahidous* autour des jeunes mariés et de leurs promesses, magnifiquement parés de leurs tenues traditionnelles.

Assimiler le Maghreb au monde arabe, comme on le fait couramment aujourd'hui, revient à balayer d'un revers de la main sa dimension berbère millénaire. A oublier ceux que les historiens de l'Antiquité appelaient Libyens, Gétules, Maures, Garamantes, Mazices ou bien encore Numides, mais qui se sont, depuis toujours, donné le nom d'Amazighs («hommes libres et nobles»). Groupe ethnique autochtone d'Afrique du Nord, les Berbères – le mot viendrait du nom *barbaros* que les

Leur nom viendrait du grec ancien *barbaros*, «étranger»

A Timetda, dans le Haut Atlas marocain, les femmes du village sont les gardiennes de la culture et des traditions. Alors que les hommes partent souvent cultiver d'autres terres, ce sont elles qui s'occupent du village, des enfants et des champs.

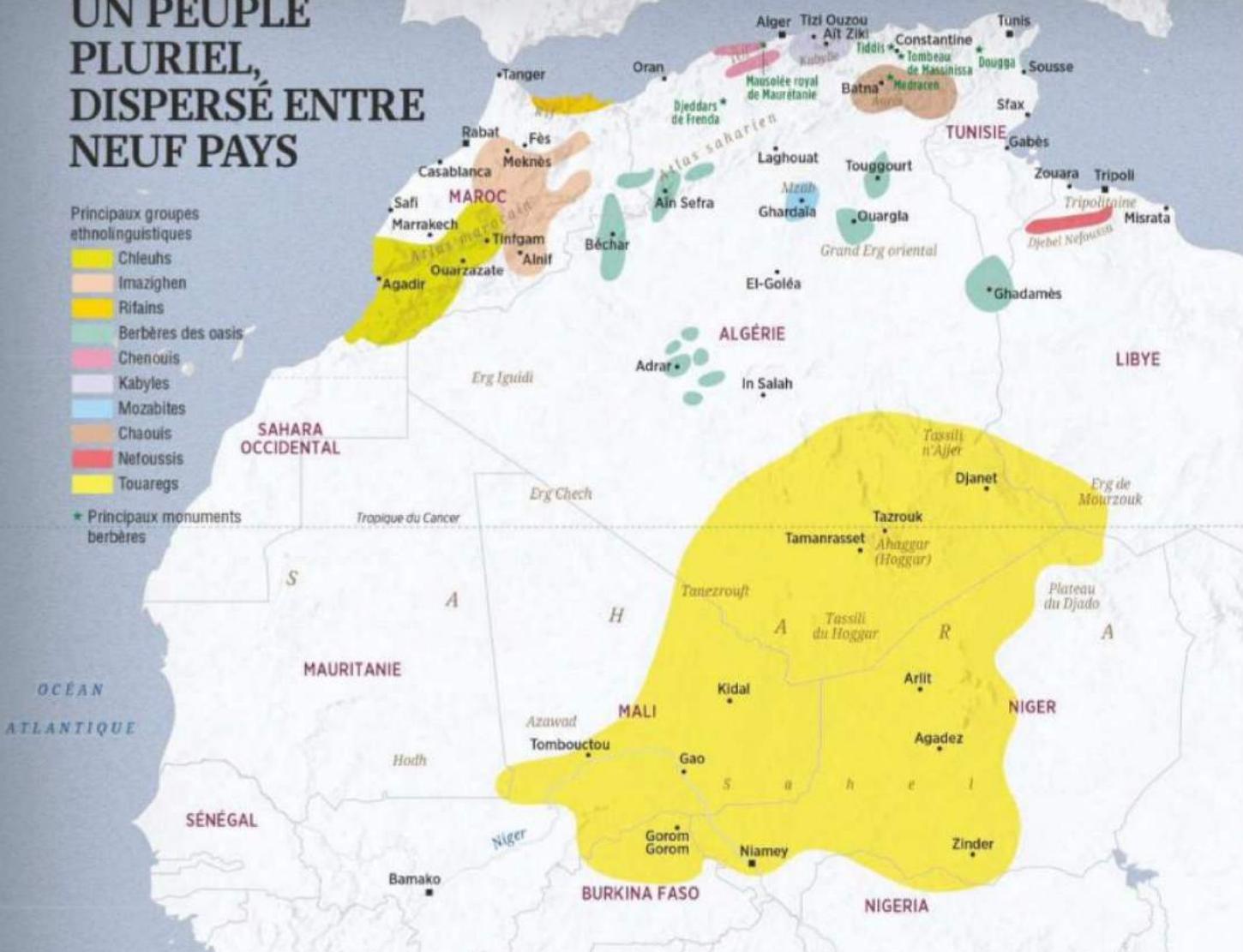
Greco anciens donnaient aux étrangers à leur civilisation, dont ils ne comprenaient pas la langue – vivent dispersés sur un immense territoire de quelque cinq millions de kilomètres carrés, entre, d'une part, les îles Canaries, dans l'Atlantique, et l'oasis de Siwa, en Egypte, et d'autre part les rives de la Méditerranée (Maroc, Algérie, Tunisie, Libye), et les pays du Sahel (Mali, Niger, Burkina Faso). Selon les lieux, ils s'appellent Chleuh, Kabyles, Rifains, Mozabites, Chaouis, Chenouis, Nefoussis ou Touareg, pour ne citer que les grands groupes, et vivent en communautés souvent très éloignées les unes des autres, dont la taille peut varier de la petite oasis abritant quelques centaines de familles au vaste pays de montagnes habité par des millions d'individus. La petite fille blonde qui joue dans la neige dans ce village perché du Haut Atlas marocain partage ainsi le même patrimoine historique et culturel que la jeune nomade qui court derrière ses chèvres dans le Sahel nigérien, à des milliers de kilomètres

UN PEUPLE PLURIEL, DISPERSÉ ENTRE NEUF PAYS

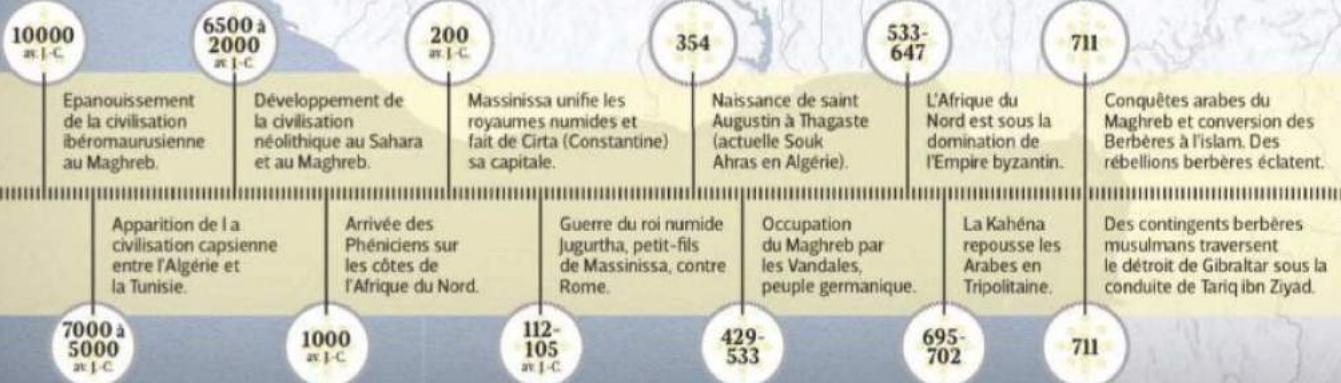
Principaux groupes ethnolinguistiques

- Chleuhs
- Imazighen
- Rifains
- Berbères des oasis
- Chenouis
- Kabyles
- Mozabites
- Chaouis
- Nefoussis
- Touaregs

* Principaux monuments berbères



12 000 ANS D'HISTOIRE, MAIS JAMAIS D'ÉTAT INDÉPENDANT



LES PRINCIPAUX EMBLEMES BERBÈRES

LE DRAPEAU

Il fut conçu par l'Académie berbère dans les années 1970 puis avalisé par le Congrès mondial amazigh en 1998.

La lettre Z de l'alphabet tifinagh symbolise le sang commun des Amazigh.

Bleu pour la mer, vert pour les montagnes, jaune pour le Sahara : les couleurs du drapeau renvoient à géographie de Tazmaga, nom donné par les Berbères à l'Afrique du Nord, le grand territoire où ils vivent.

ÉGYPTE

Population : moins de 30 000 (0,03 %)
Statut : population très isolée et non prise en compte.

MAURITANIE

Population : aucune estimation
Statut : langue en voix d'extinction.

MALI

Population : de 800 000 à 1,8 million (de 5 à 10 %)
Statut : proclamation unilatérale de l'indépendance de l'Azawad dans le nord du pays, en 2012.

NIGER

Population : environ 800 000 (4 %)
Statut : création en 2015 d'un parti politique amazigh qui revendique la reconnaissance de la langue et son enseignement.

BURKINA FASO

Population : 50 000 (0,2 %)
Statut : néant.

Sources : Indico ; Encyclopédie berbère ; «Langue et littérature berbère», par Salem Chaker, article de 2004, *Les Berbères, Mémoire et Identité*, par Gabriel Camps, Actes Sud 2007

Interfoto / Sammlung Rauch / akg-images

MAROC

Population : 12 à 15 millions (40 à 45 %)
Statut : le tamazight est reconnu comme langue officielle au même titre que l'arabe en 2011.

ALGÉRIE

Population : 10 à 12 millions (au moins 25 %)
Statut : le tamazight est reconnu comme langue officielle au même titre que l'arabe en 2016.

TUNISIE

Population : environ 100 000 (autour de 1 %)
Statut : très assimilés à la suite d'un long processus d'arabisation.

LIBYE

Population : 600 000 (10 %)
Statut : demande de reconnaissance de la langue déposée auprès du nouveau régime.

742

1050

1152-
1269

Grande révolte berbère, dite révolte kharidjite, contre l'autorité du calife arabe.

Début des invasions arabes hilaliennes, confédération de tribus venues d'Arabie.

La dynastie berbère des Almohades règne sur le Maghreb central et l'Andalousie.

Les dynasties rostémides, originaires de Perse, règnent sur une vaste partie du Maghreb central.

L'empire des Almoravides, une dynastie berbère musulmane, domine le Maghreb central et l'Andalousie.

776-
909

1055-
1146

LES GRANDES FIGURES HISTORIQUES

Massinissa (238-148 av. J.-C.) Roi de Numidie unifiée.

Jugurtha (160-104 av. J.-C.) Roi de Numidie et petit-fils de Massinissa, il s'opposa à la puissance de Rome entre 112 et 105 av. J.-C.

Juba I^{er} (vers 85-46 av. J.-C.) Dernier roi de la Numidie orientale, né à Hippone, actuelle Annaba, en Algérie.

Juba II (vers 52 av. J.-C. - vers 23 apr. J.-C.) Roi numide de Maurétanie, fils de Juba I^{er}.

Tacfarinas Chef de guerre numide qui a mené une révolte de sept ans (17 à 24 apr. J.-C.) contre l'Empire romain.

Gélaise I^{er} 49^e pape de 492 à 496.

Saint Augustin d'Hippone (354-430) Philosophe et théologien chrétien. Il est l'un des principaux Pères de l'Eglise latine.

Apulée de Madaure (vers 125 - vers 170) Ecrivain et philosophe de langue latine, auteur de *L'An d'or*.

Kocelia Chef de la résistance berbère aux premières expéditions musulmanes, mort en 690 à Timgad, Algérie.

Dihya, dite la Kahéna Reine berbère, figure de la résistance aux troupes arabes de 695 à 705.

Tarik ibn Ziyad Général omeyyade ayant conqui le péninsule Ibérique en 711.

Massinissa

UNE LANGUE TRÈS ANCIENNE

Azu, izem, itri... «Vent», «lion», «étoile». Les archéologues ont daté les inscriptions les plus anciennes du tifinagh, l'alphabet berbère, du VI^e siècle avant J.-C. Seuls les Touaregs utilisent encore ce système d'écriture vieux de 2500 ans. Les autres populations berbères transcrivent leur langue en caractères latins ou arabes.

Communément appelé tamazight, le berbère appartient à la famille linguistique dite

chamito-sémitique, avec l'ancien égyptien et l'hébreu. Après les conquêtes arabes qui ont débuté au VII^e siècle de notre ère, l'Afrique du Nord s'est lentement arabisée mais le berbère s'est maintenu dans des zones refuges, dans les campagnes, les montagnes et les oasis. Une quarantaine de dialectes dérivent du berbère ancien (le chleuh et le rifain au Maroc, le kabyle et le chaoui en Algérie...). Seuls le Maroc et l'Algérie ont reconnu au berbère le statut de langue officielle au même titre que l'arabe.



Depuis 2013, les femmes ont pris les armes pour rejoindre la rébellion touareg du Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA), qui revendique l'indépendance de cette région berbérophone située dans le nord du Mali.

••• l'une de l'autre. Les Algériennes des montagnes kabyles, proches de la Méditerranée, qui sortent librement pour vaquer à leurs affaires sont les «sœurs» des Mozabites recluses dans leurs maisons dans le nord du Sahara ; et les paysans montagnards des Aurès, du djebel Nefoussa, de la Kabylie ou du Rif, sont les «frères» des commerçants de l'oasis du Mzab ou des Touareg du Tassili ou de l'Air.

L'une des plus anciennes mentions des peuples berbères est transcrise en hiéroglyphes sur les murs du temple d'Amon à Thèbes, en Egypte, rappelle le préhistorien français Gabriel Camps dans son livre *Les Berbères, Mémoire et Identité* (éd. Actes Sud, 2007). On y raconte l'arrivée de «barbares» sur les bords du Nil, en 1227 av. J.-C., en l'an 5 du règne de Mérenptah, «sous le commandement de Meryey, fils de Ded, roi des Lebou». Ces Lebou étaient des Libyens qui ne prirent que bien plus tard le nom de Berbères. Ils finirent par donner à l'Egypte des pharaons dont le premier, Sheshonq I^{er}

(– 945 à – 924), fut le fondateur de la XXII^e dynastie. Parmi les autres grandes figures historiques berbères, saint Augustin le théologien, ou Averroès le philosophe, il en est une à ce jour plus emblématique que les autres : le roi Massinissa (238 à 148 av. J.-C.), dont le long règne a permis de sédentariser et d'unifier les Numides – dont le royaume s'étendait dans le nord de l'actuelle Algérie – au sein d'un Etat central. Au pied du mausolée qui abrite son tombeau, près de Constantine, l'ancienne Cirta qui fut la capitale de son royaume, Mourad Zerarka, professeur d'archéologie à l'université de Guelma, en Algérie, s'insurge contre les historiens qui parlent de «période romaine» en Afrique du Nord, effaçant ainsi d'un trait toute présence autochtone : «C'est comme si, par magie, les millions de Numides qui peuplaient ces terres depuis la préhistoire s'étaient volatilisés d'un coup, laissant le champ libre aux légions romaines.»

A partir d'un même fond commun, chaque communauté berbère a ensuite évolué en fonction de son environnement et de sa propre histoire : intégrés dans une dizaine de pays dont aucun n'est officiellement berbère, leurs membres ont été souvent poussés à épouser d'autres identités que celle de leurs ancêtres. Ils ont été soumis à une succession d'invasions et de dominations étrangères : Phéniciens, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Ottomans, Français. Ils se sont largement convertis au christianisme à l'époque romaine, abandonnant le paganisme des temps anciens (une religion très peu connue, qui empruntait aux cultes égyptien, grec, phénicien, juif), avant de se convertir massivement à l'islam entre le VII^e et le XI^e siècle puis d'être arabisés lentement après les invasions des tribus venues de la péninsule Arabique au XI^e siècle. Mais pas tout à fait : on compte encore environ trente à quarante millions de berbérophones en Afrique du Nord, et la grande majorité des Maghrébins sont en réalité des Berbères qui ont délaissé le tamazight, la langue berbère, pour l'arabe. Par tradition, la culture berbère est surtout orale, mais à travers les siècles, les Berbères ont laissé de nombreux témoignages tangibles de leur histoire. C'est 2 500 ans avant notre ère que les chasseurs-cueilleurs du Hoggar et du Tassili n'Ajjer, devenus progressivement pasteurs et agriculteurs sédentaires, inventèrent le tifinagh, l'alphabet berbère, qui compte parmi les plus anciennes écritures humaines [voir encadré]. Les Berbères ont également laissé de nombreuses preuves de leur génie bâtisseur : à Boumia, dans l'Aurès algérien, c'est un mausolée numide du III^e siècle, le Medracen, imposante construction cylindrique surmontée d'un toit conique, qui domine le paysage sur la

Les ancêtres des Berbères ont donné des pharaons à l'Egypte

route de Constantine. Au sud d'Alger, la très belle ville de Ghardaïa, bâtie au XI^e siècle sous le règne des Almohades et inscrit au patrimoine mondial de l'humanité, inspira même Le Corbusier. En Libye, on peut toujours admirer les greniers collectifs de pierre, aux allures de citadelles fortifiées, bâti au XIII^e siècle dans le djebel Nefoussa. La culture berbère irrigue encore toute l'Afrique du Nord. Tantôt comme un long fleuve tranquille qui prend sa source dans les montagnes enneigées de l'Atlas avant de traverser le Sahara, tantôt comme un mince filet d'eau vite avalé par les sables du désert.

Diversité des dialectes tamazight, des paysages, et même des modes de vie : ce peuple à l'organisation tribale (qui eut parfois des femmes pour cheffes, comme la Kahéna chez les Chaouis de l'Aurès, reine tuée au combat contre les envahisseurs arabes au VIII^e siècle), traditionnellement nomade ou semi-nomade, s'est peu à peu sédentarisé. C'est ainsi le cas chez les Touareg de Tazrouk, en Algérie, une belle oasis de jardins luxuriants à 225 kilomètres au nord-est de Tamanrasset. Là, assis à même le sol, on discute avec les *imgharen*, les anciens, dans un mélange d'arabe et de tamazight. A 1 940 mètres d'altitude au cœur du massif de l'Ahaggar (ou Hoggar), c'est le plus haut village d'Algérie mais aussi la première localité où des pasteurs, nomades depuis toujours, ont décidé, au XIX^e siècle, de se sédentariser et de se faire agricul-

teurs. Grands voyageurs habitués aux longues caravanes, ces Touareg avaient en effet rapporté des graines et des boutures de toutes les contrées où ils se rendaient. On expérimenta, on greffa, on sélectionna... Résultat : la réputation des fruits et légumes de Tazrouk a fait le tour du désert.

Par endroits, des communautés berbères vivent en marge de la société, ni totalement nomades, ni totalement sédentaires, souvent ignorées des gouvernements, comme ces familles habitant en quasi-autarcie dans les grottes de Tifgħam, dans le Haut Atlas marocain, ou ces éleveurs touareg du Niger, campant sous la tente. Dans des condi-

UN PRINTEMPS BERBÈRE EST NÉ TREnte ANS AVANT LE PRINTEMPS ARABE

tions souvent difficiles, sans eau courante ni électricité, loin des écoles et des centres de soins.

Les Berbères ont prouvé leur capacité à survivre à la précarité, mais aussi aux envahisseurs. A renaître des décombres des civilisations de passage, des cendres de cultures d'emprunt. Et à lutter de différentes façons pour la sauvegarde de leur langue, leur culture, leurs traditions et leur identité. En Algérie, en 1980, suite à l'annulation brutale, sur ordre d'Alger, d'une conférence sur la poésie kabyle que devait donner l'écrivain algérien Mouloud Mammeri à l'université de Tizi

Ouzou, les étudiants organisèrent la première manifestation de rue en faveur de la reconnaissance de la langue et de la culture berbères. Ce fut le point de départ d'un mouvement de protestation quasiment insurrectionnel à travers la Kabylie, l'une des principales régions berbérophones du pays. Les autorités algériennes répondirent par la répression policière brutale et l'arrestation des principaux animateurs du mouvement. *Tafsut U Mazigh*, le «printemps berbère», était né. Pour la première fois, des Berbères revendiquaient ouvertement leur place dans les Etats-nations nés du vaste mouvement de décolonisation de l'Afrique du Nord. Notamment la reconnaissance de leurs droits culturels, ***

La station de radio de Kidal, au Mali, est le seul moyen de communication entre les Touareg dans un rayon de 150 km. Elle n'émet que deux heures par jour, à cause du coût élevé de l'essence nécessaire à son fonctionnement.



••• l'enseignement du tamazight dans les écoles et son utilisation dans la vie publique et les institutions de l'Etat aux côtés de l'arabe et du français. Portée par des artistes comme Ferhat Ima-zighen Imula, Idir ou Matoub Lounes et des écrivains comme Mouloud Mammeri, la revendication berbère essaime lentement mais sûrement, principalement en Algérie et au Maroc, pays qui comptent les plus grandes communautés berbérophones. Une révolte qui précéda de trente ans le printemps arabe, lui-même parti de la région berbérophone de Tunisie, laquelle avait vu naître la guerre de Jugurtha contre l'impérialisme romain

darmes du lycéen Guermah Massinissa alluma le feu d'une immense révolte, qui vit 126 jeunes Kabyles tomber sous les balles de ces mêmes gendarmes. Un tragique épisode qui restera dans l'histoire comme le Printemps noir de la région.

Les Amazigh de Libye, eux, ont choisi la lutte armée. Sans regrets. En janvier 2012, Zouara, première ville berbère de Libye à soixante kilomètres de Ras Jedir, le poste-frontière avec la Tunisie, fêtait, pour la première fois de son histoire, Yennayer, le nouvel an berbère qui débute le 12 janvier, selon un calendrier dont la naissance marque l'accession au trône de pharaon du fameux

Sheshonq I^{er}. Agitant des drapeaux, des milliers de personnes étaient venues assister à un grand gala musical dans le stade municipal de cette ville portuaire de 80000 habitants, capitale des Ath Willoul, la plus grande communauté amazigh

de Libye. En même temps qu'ils célébraient la libération de leur pays du joug de Kadhafi, les Berbères de Libye, qui représentent environ un dixième de la population nationale, célébraient une nouvelle liberté : celle d'être amazigh. Pendant quarante-deux ans, en effet, ils avaient souffert, outre de la dictature qui étouffait leur pays, de l'ostracisme qui frappait leur culture : le simple fait de parler tamazight en public ou d'écrire dans cette langue pouvait valoir de longues années de prison. Lorsque la révolution libyenne du 17 février 2011 a éclaté, les Berbères ont donc massivement pris les armes pour mettre fin à la dictature du colonel Kadhafi. Leur liberté reconquise, ils ont enfin obtenu le droit d'afficher leurs origines et leur culture. Un double combat qu'incarne bien le jeune Syphaw [qui préfère taire son nom], rencontré dans un café enfumé de Zouara, où l'on écoute de la musique kabyle. Pendant la révolution, il a manié la kalachnikov aussi bien que la guitare. Avec l'une, il défendait son pays, avec l'autre, sa culture. Cette double légitimité historique et révolutionnaire arrachée de haute lutte, les Amazigh de Libye ont juré de ne laisser personne la remettre en cause. «Pour nous, c'est une chance historique qu'il faut saisir, affirme Youcef Maâmoua, du Congrès national amazigh libyen (CNAL), l'instance qui représente tous les Berbères de Libye. Nous refusons d'être des citoyens de seconde catégorie.»

Aujourd'hui, dans une Libye en proie à des guerres fratricides entre milices rivales, les Amazigh n'ont renoncé ni à leurs aspirations ni à leurs armes. Ils réclament que le statut de langue officielle soit accordé au tamazight, comme il l'a été en 2011 au Maroc, puis en 2016 en Algérie, où il est reconnu par la Constitution, enseigné à l'école, et où l'on trouve des chaînes de télévision berbé-

LES RÉSEAUX SOCIAUX PERMETTENT DE RETISSER DES LIENS ENTRE COMMUNAUTÉS

entre 112 et 105 av. J.-C. *Anerez ur nkenu* («Nous rompons mais ne plions pas») a toujours été la devise de ces peuples berbères dont l'histoire fut une suite d'occupations et d'invasions, ponctuées d'insurrections et de révoltes.

En 1992, les élèves de Kabylie boycottèrent les écoles pendant une année entière afin d'obtenir l'enseignement de leur langue maternelle. L'assassinat en juin 1998 du très emblématique chanteur kabyle Matoub Lounes, viscéralement engagé dans la défense de la culture berbère, souleva encore villes et villages. En 2001, l'assassinat par les gen-

A Chemini en Algérie, ces Kabyles chrétiens fêtent Noël dans une maison aménagée comme une église, faute de lieu de culte. Il existe dans le monde berbère des musulmans, des chrétiens, des juifs et des athées.

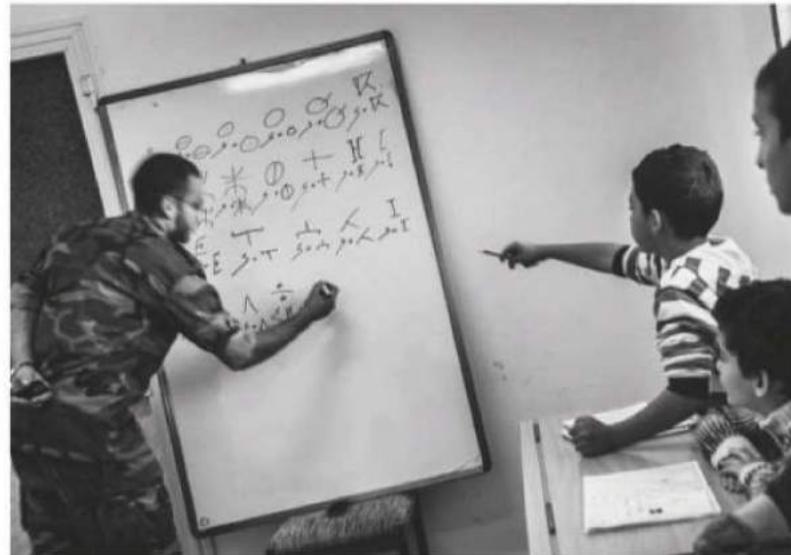


rophones. Au passage, «le statut symbolique et juridique des Berbères s'est sensiblement amélioré dans ces deux pays», affirme Salem Chaker, professeur de langues berbères à l'Inalco (Paris) et directeur de l'*Encyclopédie berbère*, fondée par Gabriel Camps en 1984 afin de rassembler les savoirs des champs académiques sur cette civilisation. Mais leur statut réel, concret, dans les sociétés maghrébines, reste précaire. «On ne change pas si facilement une situation de domination et de marginalisation multiséculaire par un simple article de loi, fût-il constitutionnel, poursuit Salem Chaker. Objectivement, le berbère reste une langue dominée et menacée.»

L'éloignement de ces communautés les unes des autres a longtemps été un facteur d'affaiblissement. Mais les fossés tendent à se combler ces derniers temps, grâce au développement des réseaux sociaux, notamment, qui offrent de nouveaux territoires de rencontre entre Amazighs du Maroc, d'Algérie, de Libye, de Tunisie ou d'ailleurs. «Le poids considérable de l'émigration vers l'Europe et le reste du monde, favorise les échanges culturels, souligne Salem Chaker. Les frontières n'existent pas pour les intellectuels et les universitaires, en général, et particulièrement pour les berbérisants et les producteurs culturels. Ce sont eux qui portent ces échanges transétatiques, pas les Etats ou les institutions qui, au contraire, tentent plutôt d'enfermer la culture berbère dans les frontières nationales.»

Les Berbères sont encore une fois face à leur destin. Les conditions qui leur ont permis de perdurer pendant des siècles, comme l'isolement géographique ou l'autarcie économique, n'existent plus. «Exode rural, urbanisation, effondrement complet des économies locales, intégration dans le marché national et international, il ne reste plus grand-chose des conditions objectives qui ont longtemps assuré la permanence de ces sociétés», remarque le professeur Chaker. Pendant des siècles, leurs montagnes et leurs déserts les ont protégées des influences étrangères et leur ont permis de sauvegarder leur identité. «On doit cependant moins craindre la mondialisation que l'effondrement du monde rural et l'intégration nationale, qui diffusent et imposent à grande vitesse la langue véhiculaire de l'Afrique du Nord : l'arabe dialectal», estime Salem Chaker. Le processus d'arabisation se poursuit lentement mais sûrement. Aujourd'hui, les mutations sociales, économiques et culturelles s'accélèrent et touchent toutes les communautés. Y compris les plus isolées, comme les Touareg. Désormais, chez ces derniers, outre la mosquée, la télévision, l'école et Internet favorisent l'appa-

«Le berbère reste une langue dominée et menacée»



A Zouara (Libye) en 2011, pendant la révolte contre le régime de Kadhafi, des rebelles berbères dispensaient pour la première fois des cours de tamazight, dans un local aménagé en école. Il leur était jusque-là interdit de parler et d'enseigner leur langue.

rition de nouvelles cultures ; la musique touareg elle-même se teinte de rock et de blues... En Algérie, ils jouissent d'une relative stabilité, mais dans le nord du Mali une organisation politicomilitaire touareg, le Mouvement national pour la libération de l'Azawad, se bat depuis des années pour l'indépendance de leur territoire. Les conflits, le terrorisme islamiste au Sahel et la sécheresse menacent ce peuple du désert, dont l'organisation est traditionnellement laïque. Mais les Berbères n'ont pas dit leur dernier mot. Alors que bien des peuples autrefois contemporains des Amazigh, comme les anciens Egyptiens, les Phéniciens ou les Sumériens, ont disparu ou se sont fondus d'autres civilisations, les Berbères, qui fêtent ce mois de janvier la 2968^e année de leur calendrier, eux, sont toujours là. Venus de la nuit des temps, leurs langues et leurs chants porteront leurs rêves encore longtemps. ■

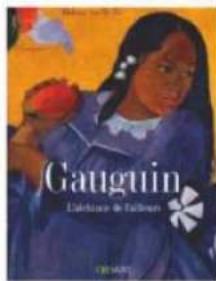
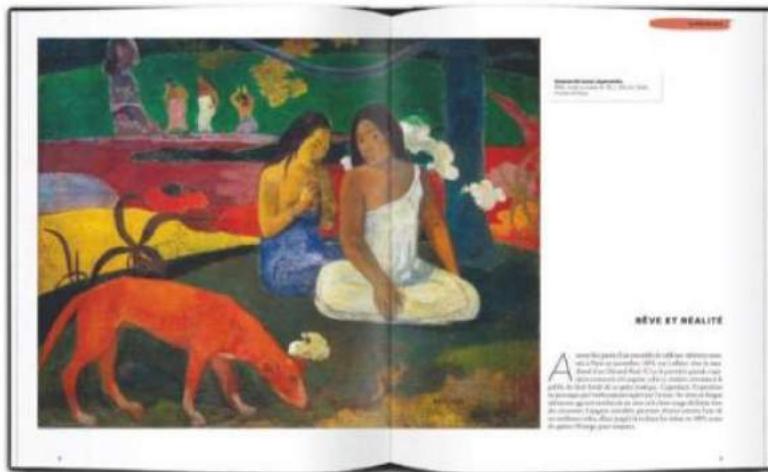
Djamel Alilat



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-berberes

EN LIBRAIRIE

PAUL GAUGUIN, ALCHIMISTE DE L'AILLEURS ET MAGICIEN DES COULEURS



Gauguin - L'alchimie de l'ailleurs, éd. GEO Art, 35 €, disponible en librairie.

Découvrez grâce à ce superbe ouvrage – en soi une invitation au voyage – les différentes facettes de Paul Gauguin, artiste complexe, controversé et envoûtant, considéré comme l'un des peintres français majeurs du XIX^e siècle et l'un des plus importants précurseurs de l'art moderne. Le Grand Palais, qui lui consacre une rétrospective jusqu'au 22 janvier, parle de lui comme d'un alchimiste, mais Gauguin est surtout un alchimiste de l'ailleurs, irrésistiblement aimanté par la Polynésie. C'est aux anti-

podes, sur les îles Marquises, que le peintre s'est établi pourachever le voyage de la vie. Artiste à la palette éblouissante, dont Mallarmé commentait l'œuvre en disant qu'«il est extraordinaire que l'on puisse mettre tant de mystère dans tant d'éclat», Gauguin est l'inventeur d'un style pictural inédit, associant maîtrise de la technique et représentation débarrassée de l'influence de la civilisation.

Les toiles de Pont-Aven, les tableaux flamboyants réalisés en Polynésie, les étonnantes bois gravés et sculptés emmènent dans un voyage mystique au-delà des frontières de l'imagination. Contemplant des paysages, le peintre ne se contentait pas de consigner la beauté sur une toile. Il repensait également avec intelligence et sensibilité les civilisations et la religion pour donner une dimension métaphysique à ses travaux, qui n'en sont que plus fascinants, intrigants et merveilleux.

Murielle Neveux, historienne de l'art, a pensé et conçu ce beau livre rétrospectif comme un parcours au musée, divisé en cinq salles thématiques. Chacune d'elles marque un temps fort dans la vie et dans l'œuvre du peintre. Agrémentée de superbes illustrations et de textes passionnnants pour comprendre l'œuvre de Gauguin, la visite n'en est que plus belle.

UN TOUR DES TERRIENS AVEC TINTIN

Pygmées, Sioux, Jivaros, Tsiganes ou Tibétains... Les aventures de Tintin sont riches de rencontres avec les peuples du monde. En vingt-quatre albums, Hergé a posé un regard de plus en plus attentif sur eux, comme en témoigne sa façon de les représenter. Notamment dans un tome charnière et très documenté, *Le Lotus bleu*, où Tintin fait preuve d'une empathie nouvelle pour ceux qu'il rencontre. Dans ce beau livre collector au dos toile, GEO met en parallèle la vision d'Hergé avec la réalité d'aujourd'hui, et donne à redécouvrir la richesse de ces civilisations.

Tintin à la rencontre des peuples du monde, éd. GEO/Moulinsart, 29,95 €.
En vente en librairie et sur boutique.prismashop.fr



OFFREZ DES ÉCHAPPÉES BELLES

Un itinéraire gourmand ? Une escapade en montgolfière ? Un séjour relaxant ? Dakotabox et GEO proposent de choisir parmi dix coffrets cadeaux et plus de 2 500 activités, qui permettront à vos proches de profiter d'une parenthèse de pur plaisir. Séjour savoureux, trois jours de voyage en Europe, escale au bord de l'eau... Grâce à la nouvelle gamme Aventure, on découvre aussi des expériences vertigineuses comme le vol en hélicoptère, le saut à l'élastique ou le saut en parachute. Avec, à chaque fois, des partenaires rigoureusement sélectionnés, pour que l'évasion soit totale et le souvenir impérissable.

Rendez-vous en magasin et sur dakotabox.fr pour découvrir les dix coffrets cadeaux. De 49,90 € à 279,90 €.



EN KIOSQUE

AU SOMMAIRE DE GEO ADO



Les filles sont-elles l'avenir de l'Inde ? Le dossier de GEO Ado rappelle que, dans le sous-continent, mieux vaut naître homme que femme et que, malgré des progrès, les traditions sexistes demeurent. A lire aussi, l'histoire de Vika, qui, à 10 ans, vit au centre de la guerre civile en Ukraine.

Elle continue d'aller à l'école, mais doit passer beaucoup de temps dans un abri, et dort dans une cave avec sa grand-mère. Enfin, en Camargue, aux Etats-Unis et ailleurs, découvrez les 1 001 manières de choyer les chevaux autour du monde.

GEO Ado, janvier 2018, 5,50 €, chez le marchand de journaux.

DES ÉMOTIONS EN NUANCES DE GRIS

A une époque où, sur nos écrans high-tech, la couleur est toujours plus fidèle à la réalité, certains photographes, par choix, continuent d'explorer les mille nuances du noir et blanc. Une technique qui n'est pas le signe du passé mais qui traduit une émotion actuelle, à l'honneur de ce très beau numéro de GEO Collection, qui comblera les amoureux de la photographie et du talent.

Voyages en noir et blanc, GEO Collection, décembre 2017-février 2018, 12,90 €.



ILS CHANGENT LE MONDE

Préserver la Terre, transformer l'espace urbain, défendre une éthique... Ce hors-série exceptionnel de GEO donne la parole à ceux qui, aujourd'hui, s'emploient à transformer la planète ou à la «réparer». Ici, une mère qui se bat contre tous les radicalismes, là, un chimiste engagé contre le virus Ebola... Ils sont les héros d'aujourd'hui. Parfois au péril de leur vie.

Ces héros qui changent le monde, GEO Hors-série, 6,90 €.



SUR INTERNET



EN VIDÉO : TAHITI À 360°

On vous emmène au bout du monde pour découvrir, comme si vous y étiez, un rêve de voyageur : Tahiti. Grâce à nos vidéos interactives à 360°, plongez avec des requins et des dauphins, laissez-vous envoûter par la magie de la danse polynésienne, naviguez à bord d'une pirogue traditionnelle et remontez le temps à travers les souvenirs des anciens.

bit.ly/geo-tahiti-video-360

À LA TÉLÉ

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le dimanche à 20 h 05

7 janvier **La Volga au rythme des cosaques (43')**. Rediffusion. Après avoir été bannie pendant soixante-dix ans en Union soviétique, l'identité cosaque renaît sur les rives de la Volga et du Don. Mélancoliques ou joyeux, les chants anciens des serfs russes en fuite, qui se mêlent aux peuples des steppes au XV^e siècle, résonnent de nouveau, avec la bienveillance de l'Eglise orthodoxe russe.

14 janvier **Frioul, une vallée tout en musique (43')**. Inédit. Dans le paradis italien des Alpes juliennes, les villages, trop isolés, se vident de leurs habitants. Mais les petites communautés locales défendent leur langue et le prestige de leurs grands violonistes.

21 janvier **Inde, la médecine ayurvédique (43')**. Rediffusion. En Inde, la médecine ayurvédique est considérée comme une purification du corps. De jeunes praticiens se spécialisent dans ces soins, qui visent à combattre la maladie par l'élimination des toxines.

28 janvier **Bisons, les doux géants du Montana (43')**. Inédit. Les bisons sont l'attraction du parc américain de Yellowstone. Mais au début du printemps, quand ils effectuent leur migration, ils risquent d'être abattus par des éleveurs bovins. Les rangers sont là pour veiller au grain.

À LA RADIO

Retrouvez la chronique **Planète GEO** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ **Dossier : les Marquises** ■ **Estonie : Setomaa, une fable baltique** ■ **Grand reportage : la voix berbère** ■ **En Iran, le Dacht-e Lout, le désert le plus chaud du monde** ■ **Canada, le pays GEO de l'année**. **Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.**

Plus de
30€
d'économies*

ABONNEZ-VOUS À **GEO** ET



1 an - 12 numéros

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois **GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

Abonnez-vous en 4 clics !

SIMPLE, RAPIDE, je retrouve ces offres d'abonnement **GEO** sur internet.

**ETAPE
1**

Rendez-vous directement
sur le site
www.prismashop.fr

**ETAPE
2**

Cliquez sur
« Mon offre magazine »

[Me réabonner](#) [Mon offre magazine](#) [Payer ma facture](#)

**ETAPE
3**

Saisissez le code
offre magazine
présent dans le bon
d'abonnement



VOTRE CODE OFFRE

SES HORS-SÉRIES !



1 an - 6 numéros

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. De la découverte des balades en France, aux médecines ancestrales, en passant par l'exploration de l'univers Tintin, **GEO Hors-Série** satisfera votre curiosité !

**ETAPE
4**

Choisissez votre offre :
Offre Liberté 6^{€25}/mois **OU**
Paiement comptant 1 an - 79^{€90}
ou **GEO** seul 55[€]

**Je bénéficie
des frais de ports
OFFERTS**



BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 - JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

J'opte pour l'Offre Liberté

GEO + GEO HORS-SÉRIES

(1 an - 18 n^os) pour **6^{€25}/mois** au lieu de **9^{€35}***

MEILLEURE OFFRE

Je recevrai l'autorisation de prélèvement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

› 0€ aujourd'hui

› Sans frais supplémentaire

› Payez en **petites mensualités**

Je préfère régler comptant

GEO + GEO HORS-SÉRIES

(1 an - 18 n^os) pour **79^{€90}** au lieu de **112^{€20}***

Je préfère m'abonner à **GEO SEUL** (1 an - 12 n^os) pour **55[€]**

2 - J'INDIQUE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

Mme M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____

Ville : _____

**MERCI DE
M'INFORMER
DE LA DATE DE
DEBUT ET DE
FIN DE MON
ABONNEMENT**

Tél. _____

E-mail _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE RÈGLE MON ABONNEMENT

Chèque bancaire à l'ordre de GEO

Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° : _____

Date d'expiration : **MM / AA** _____ Signature : _____

Cryptogramme : _____

*Prix de vente au numéro. **À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à clic@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

VOTRE CODE OFFRE

 **GEO467D**



LE MOIS PROCHAIN

Mathieu Pujo / Naturagency



LA NAMIBIE

Le ciel, le désert, le rivage... Dans le deuxième pays le moins densément peuplé du monde, tout semble à l'état pur. Ici, l'homme et l'animal vivent en harmonie. Nos reporters ont rencontré la gardienne des guépards, les astronomes du bush, les Bavarois des dunes... Et un peuple à la culture singulière : les Herero.

Et aussi...

- **Regard.** Un photographe fait l'inventaire de ce que mangent les ados autour du monde.
- **Découverte.** Au Groenland : voyage dans le plus grand parc national de la planète.
- **Grand reportage.** Que faire de nos montagnes de déchets ? Enquête dans six pays.

En vente le 31 janvier 2018

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

Abonnements : prismashop.geo.fr

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 49 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gij.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05

+ les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Corinne Barouger (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Rédactrice artistique : Delphine Denis (4873)

Rédactrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Alain Maume-Petrović (6070),

Nadège Monsoul (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancelin (6065),

geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saïjougui, chef de service (6089),

Léia Santacroce, rédactrice (4738), Elodie Montrée, cadreuse-monteeuse (6536), Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfait, chef de studio (6084),

Béatrice Gauthier (5943), Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarède (6083),

Laurence Maumoury (5776)

Cartographe géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Alice Checaglini, Isabelle Chouffet,

Gaëtan Lebrun, Hugues Piolet et Anne Vrignaud.

Magazine mensuel édité par **PM PRISMA MEDIA**

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,

ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Hein

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS Premium : Anouk Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (5110)

Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (4643)

Senior account manager : Evelyne Allain Tholy (6424),

Amélie Lemaire (5694)

Trading manager : Alice Antunes (4659), Virginie Viot (4529)

Planning manager : Rachel Eyang (4639)

Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demayen (5338)

Directrice marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recut (5676), Secrétaire : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33111 Göttersloh, Allemagne

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %,

Europression : Ptot 0,005 Kg/fo de papier.

© Prisma Média 2018. Dépôt janvier 2018,

Diffusion Pressatis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission partaire : n° 0918 K 83550

Notre publication adhère à la
charte de régulation professionnelle
du secteur de la publicité
et s'engage
à suivre les recommandations en matière d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bip.org
ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES



SÉRIE X FUJIFILM

Avec son nouveau boîtier hybride, compact et léger, le X-T20, dernier-né des appareils photo de la série X Fujifilm, a de sérieux arguments à faire valoir pour révéler des passions.

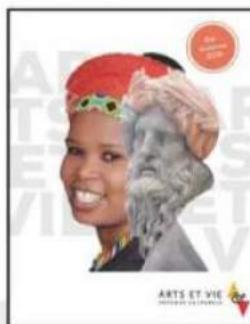
Rapide, intuitif, délivrant des images aux couleurs incomparables, des vidéos Full HD et 4K, il est doté d'un autofocus ultra-précis, d'un écran tactile inclinable et son design néo-classique épuré est inimitable.

Prix : Boîtier X-T20 NU - Silver ou Noir - 899 €

Boîtier X-T20 + Objectif XC16-50mm - 999 €

Boîtier X-T20 + Objectif XF18-55mm - 1 199 €

NOUVELLE BROCHURE ARTS ET VIE



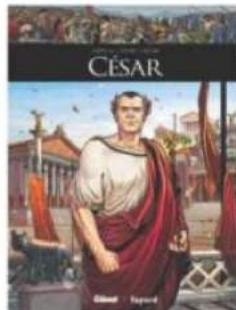
Arts et Vie a le plaisir d'annoncer la sortie de sa brochure Été-Automne 2018 ! Découvrez nos nouveautés et faites le voeu d'une année placée sous le signe du voyage culturel !

Retrouvez l'univers Arts et Vie sur notre site www.artsetvie.com
Brochure gratuite sur simple demande au 01.40.43.20.27

LA VIE DE CÉSAR EN BANDE DESSINÉE

Âgé d'une vingtaine d'années, Julius César commence sa carrière politique. Avec Alexandre Le Grand pour modèle, il ne rêve que de s'emparer du pouvoir et de montrer la grandeur de Rome. À coup de faits d'armes et de manœuvres politiques, il gravit les échelons jusqu'à se faire proclamer dictateur à vie. Cette ascension fulgurante a fait de lui l'une des personnalités les plus incontournables de l'Histoire. À travers cette bande dessinée, découvrez comment l'homme est devenu légende...

Disponible sur www.glenatbd.com au prix de 14,50 €



VERTUO ALTO, LE CAFÉ À PARTAGER

Elaboré avec soin par les Experts Nespresso, Vertuo Alto révolutionne le marché du café portionné avec son format inédit de 410 ml. Premier café à partager, Alto présente l'agréable légèreté d'un café filtre, tout en développant une belle complexité aromatique. Pour qu'il y en ait pour tous les goûts et toutes les envies, Nespresso a décliné Alto en deux intensités : Alto Dolce, aux notes douces et à la texture onctueuse qui caractérisent un pur mélange d'Arabicas lavés légèrement torréfiés d'Amérique du Sud. Alto Intenso exhale des notes de bois séché et de caramel foncé typiques du Robusta lavé du Guatemala dont il est composé et adouci par la saveur caramélisée d'un Arabica du Costa Rica.

La gamme Vertuo offre désormais 4 variétés : Espresso, Gran Lungo, Mug et Alto, et 20 blends issus des plus belles terres de café. Disponibles dans les boutiques Nespresso et sur le site www.nespresso.com - Téléphone lecteurs : 0.800.55.52.53

CŒUR OUVERT® CHRONOGRAPH FRERET ROY

Pour célébrer les 200 ans de la manufacture familiale Roy, nous avons décidé de lancer en édition limitée à 36 pièces seulement notre première montre chronographe squelette, au calibre entièrement découpé et transparent. Ce nouveau garde-temps hors du commun abrite un calibre chronographe automatique Valjoux. La première série limitée de cet exceptionnel Cœur Ouvert® Chronographe est proposée en souscription pure, ouverte dès à présent au prix de 7 500 €, sur bracelet alligator pleine peau et boucle déployante.



En exclusivité à la Boutique Freret-Roy à Paris.

BOOSTEZ VOTRE MORAL AVEC L-TYROSINE DE SOLGAR



La prise au quotidien de L-Tyrosine apporte dynamisme, favorise la concentration et garantit la bonne humeur. Le moral reste au beau fixe même au cœur de l'hiver.

L-Tyrosine 500 mg est disponible en pharmacies et magasins de diététique au prix indicatif de 30,10 € les 50 gélules végétales.

Retrouvez tous les produits Solgar sur www.solgar.fr



A Jérusalem, chaque quartier est un pays différent



Le coréalisateur de *Demain*, césar du meilleur film documentaire en 2016, vient de publier *Imago* (éd. Actes Sud), un roman sur l'impossible paix entre Israéliens et Palestiniens. C'est de Jérusalem, une «ville-monde» où il a vécu par intermittence entre 2003 et 2007, que Cyril Dion a souhaité nous parler.

GEO Quelles images gardez-vous de cette ville ?

Cyril Dion Celles d'un endroit extrêmement vivant, ce qui me frappait à chaque fois que je revenais de Paris, où tout me semblait môme, endormi, sans intensité. A Jérusalem, le sentiment de vie est ahurissant. Cela tient sans doute au fait que, dans la Vieille Ville, il y a en permanence du monde dans les rues, en particulier des enfants qui courrent et jouent : elle est fermée aux voitures, et les parents ne sont jamais loin, à travailler dans l'échoppe d'à côté. Je me souviens des couleurs, partout : les tissus, les vêtements, la nourriture et le ciel d'un bleu dur, profond, ainsi que d'un air saturé de l'odeur des épices.

Ressentiez-vous des tensions intercommunautaires ?

Je vivais à la Porte de Jaffa, près de la tour du roi David, dans un quartier chrétien, relativement neutre où je ne me suis jamais senti en insécurité : un endroit où cohabitent des gens très différents, des juifs orthodoxes,

des Arabes israéliens. Ils ne se disent pas forcément bonjour mais ils évoluent les uns à côté des autres. Les relations entre les personnes sont moins policiées que chez nous, plus spontanées. On se parle en pleine rue sans se connaître. C'est très libérateur.

Quel est le lieu qui vous a le plus touché ?

Le cimetière, situé sur le flanc d'une colline aride, peuplée d'oliviers. J'adorais m'y promener en fin de journée pour regarder la ville et ses toits couverts d'antennes paraboliques.

Vous qualifiez Jérusalem de ville-monde. Pourquoi ?

Selon les quartiers où je me trouvais, j'avais l'impression d'être dans un pays différent. Dans la Vieille Ville, la cohérence architecturale est très forte, mais la composition des quartiers n'a rien à voir d'un endroit à l'autre. Côté juif, tout est propre, presque aseptisé, tandis que, côté musulman et chrétien, les rues sont sales et il règne une atmosphère exubérante. Il est très étonnant aussi de constater que les trois lieux saints du monothéisme tiennent dans un mouchoir de poche : le Saint-Sépulcre [le tombeau du Christ] se trouve à deux minutes à pied du Mur des lamentations, avec ses rabbins munis de grands rouleaux et ces juifs orthodoxes qui prient et glissent des petits papiers dans les fentes des pierres. Et l'Esplanade des mosquées, le deuxième plus



Rapporté de Jérusalem par Cyril Dion, ce tissu a toujours trouvé sa place sur les murs des lieux où le réalisateur a habité ensuite. Aujourd'hui, il orne sa chambre.

grand lieu saint de l'islam après La Mecque, se trouve juste au-dessus du Mur. On voit, symboliquement, à quel point ces trois religions sont proches sur le plan géographique et dans leurs discours. Ce qui les sépare est mince par rapport à ce qui les unit. Pourtant, quand on parle avec les gens, on comprend pourquoi ils ne peuvent, pour l'instant, pas se réconcilier.

Qu'avez-vous compris de cette question en vivant sur place ?

Israéliens et Palestiniens partagent la même peur primale de ne plus exister. Les premiers ont construit cet espace géographique et ne peuvent y renoncer tandis que les seconds sont dans la terreur de voir leur pays disparaître. Jérusalem est l'épicentre de cette phobie. Dans cette toute petite ville se joue quelque chose qui a des conséquences dans le monde entier. Ce conflit raconte ce que le colonialisme occidental a fait à la région, les luttes de pouvoir dans un Moyen-Orient riche en pétrole, la revanche que le monde musulman veut prendre sur l'Occident, l'instrumentalisation des Palestiniens par la folie de l'islamisme politique... A Jérusalem, on se sent à la confluence de ces questions. On y découvre une population victime de la situation, mais qui essaie de vivre malgré tout. C'est sans doute de là aussi que vient la vitalité que l'on ressent si fortement là-bas. ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

DAKOTABOX

Smartbox Group Ltd - IRELAND NO 462103 - IRELAND NO 462103 N° Licence AGV : IM082000098 Garantie Financière



**Pour Noël
offrez un cadeau
100% plaisir !**



Un itinéraire gourmand ? Une évasion relaxante ? Un shot d'adrénaline ?
Choisissez parmi 10 coffrets cadeaux et plus de 2 000 expériences inoubliables.

Rendez-vous en magasins et sur www.dakotabox.fr

Sélectionnés par



